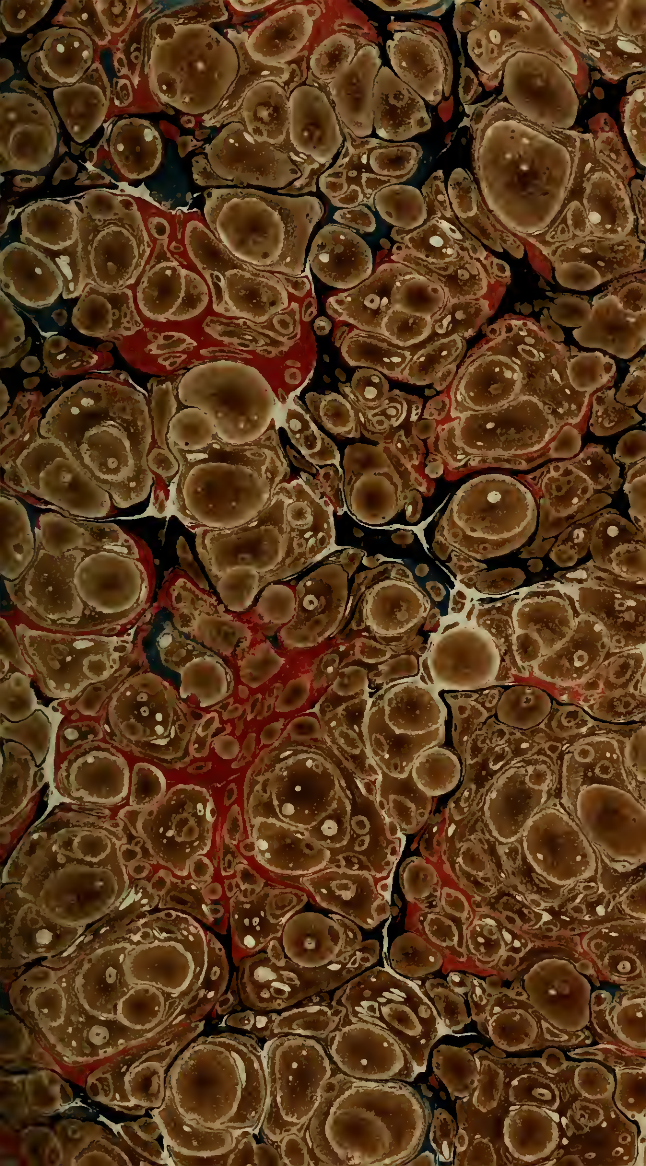
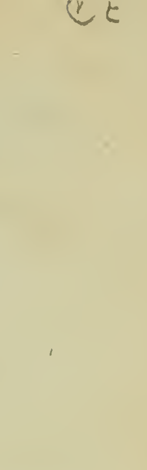






MON

ONCLE THOMAS.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

MON ONCLE THOMAS,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Nunc est ridendum.

*

Tome Premier.

*

PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK

Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.

1832

J'avais fait les deux premiers volumes de cet ouvrage et ils étaient sous presse lorsqu'un grand homme a reparu au milieu de nous. Il n'est pas dans mon caractère de flatter ; mais j'ai pu dire ce que je pensais d'un héros et me complaire à lui rendre justice, séparé de lui par des mers et des déserts, et persuadé qu'il ignorerait toujours l'hommage que je lui rendais.

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que cet oncle.

Si on se choisissait un père, disait-on en 1740, je serais le fils d'un roi. On dit probablement aujourd'hui, je serais le fils d'un fournisseur, d'un agioteur, d'un spoliateur; quelques-uns disent peut-être, je serais le fils de la gloire; mais la gloire est une belle femme qui ne cède jamais, elle veut qu'on la viole. Buonaparte a eu cet honneur; mais Buonaparte ne peut pas être le père de tout le monde. Au reste, en dépit de ces rêves et de ces vœux, on finit toujours par être le fils de son père, quel qu'il soit, et il faut le prendre tel qu'il est.

Mon oncle Thomas était incontestablement le fils du sieur; mais quel est celui qui donna l'être à cet homme incomparable? C'est ce dont il ne s'est jamais inquiété, et ce que n'a jamais pu lui dire *Rosalie-la-Brune*, fille majeure usant de ses droits rue Froidmanteau, qui devint sa mère sans savoir à qui accorder les honneurs de la paternité : ce fut le 18 mars 1740.

Mon oncle Thomas eut au moins cet avantage sur bien d'autres, d'êtres certain de ne pas se tromper en appelant *papa* le mari de *maman*, car il avait six ans que mademoiselle Rosalie n'avait épousé que le public.

C'était d'ailleurs une fille assez honnête pour son *état*, et très-propre pour sa rue. Elle mettait la chemise blanche tous les dimanches, et ses adorateurs du moment sortirent constamment de chez elle avec leur bourse dans leur poche et leur montre à leur gousset.

Par-dessus tout cela, elle se piquait d'être bonne mère. Elle n'avait pas nourri elle-même le petit Thomas, parce que son lait était échauffé; elle ne l'avait pas mis en nourrice faute de fonds; mais monsieur *Belle-Pointe*, maître en fait d'armes, et racoleur sur le quai de la Ferraille, qui l'aidait à manger les produits de *l'état*, monsieur Belle-Pointe avait été faire un tour sur les talus des boulevards neufs, et d'un revers de main il avait fait taire une petite fille qui trouvait mauvais qu'il prît sa chèvre sous son bras, quoiqu'il lui eût répété trois fois qu'il fallait une nourrice au petit Thomas.

Mademoiselle Rosalie, lorsqu'elle déménageait, faisait son paquet dans une serviette, et il ne lui était pas aisé d'arranger une layette à monsieur son fils. Monsieur Belle-Pointe, que rien n'embarrassait, fut se promener au Gros-Caillou, et il avait déjà décroché quatre

à cinq chemises, lorsque *Margot-la-Tapageuse*, blanchisseuse de profession, et faible d'inclination, accourut en criant au voleur. Monsieur *Fretzfortz*, grenadier aux gardes-suisses et maître d'espadon, arriva tranquillement, le jarret tendu, retroussant sa moustache d'une main, et caressant de l'autre la poignée de son sabre. Il notifia flegmatiquement à monsieur Belle-Pointe d'avoir à remettre les chemises. Belle-Pointe lui rit au nez, et serra les chemises dans ses poches. Monsieur Fretzfort mit flamberge au vent; Belle-Pointe en fit de même, et reçut au travers du corps un coup si vigoureux que la garde du sabre de Fretzfortz lui servit d'emplâtre. Il tomba, comme c'est assez l'ordinaire, et il respirait encore; mais comme il est toujours prudent d'étouffer ces sortes d'affaires, et qu'on était masqué par le linge suspendu aux cordeaux, le garde-suisse jugea à pro-

pos de jeter le racoleur dans la rivière, après lui avoir préalablement ôté ses boucles d'argent de ses souliers, et les chemises de ses poches.

Ce petit accident fut cause que mon oncle Thomas se passa de layette : il n'en vint pas moins comme un champignon. L'été il se roulait sur le carreau, et l'hiver il se traînait entre les cuisses velues de sa nourrice encornée.

Une fruitière de la rue Jean-St.-Denis, qui avait eu l'honneur de tenir mon oncle Thomas sur les fonds de baptême, portait tous les soirs à la nourrice les abattis de ses carottes, de ses choux et de ses laitues, et quelquefois au filleul le quart de boisseau de pommes-de-terre, que Rosalie faisait cuire dans son couveau, et mangeait les jours où le *commerce* n'allait point; ce qui arrivait quelquefois, car ici-bas tout est chanceux et mêlé de bien et de mal.

En récompense, on se dédommageait

selon le temps, et on partageait maternellement avec le petit Thomas, qui ne pouvait pas mâcher encore, mais qui suçait déjà sa côtelette avec une grâce toute particulière.

N'anticipons pas sur les événemens, et, en historien exact, suivons scrupuleusement la chronologie.

Une fille aussi méritante que mademoiselle Rosalie devait faire plus d'une conquête, et depuis long-temps elle était lorgnée par ce qu'il y avait d'hommes délicats dans le quartier. Garçons perruquiers, commissionnaires, décroteurs, porteurs d'eau, gens de tout *état* enfin, et qui ne dégradent point l'amour en stipendiant l'objet de leurs tendres feux, brûlaient pour la Brune d'une flamme respectueuse, que l'épée sur la quarte de Belle-Pointe rendait extrêmement circonspecte. Mais à peine le grenadier suisse eut-il rendu Rosalie maîtresse absolue de ses faits et gestes que la

foule des adorateurs obstrua son cabinet garni, au point que ceux qu'elle appelait *ses amis utiles* n'osaient plus s'y présenter.

Une veuve doit pleurer au moins pour la forme, et Rosalie avait fait retentir le quartier de ses clameurs, quoiqu'intérieurement elle fut fort aise d'être débarrassée de son maître d'armes, qui buvait tous les jours à ses dépens, et qui assez ordinairement se permettait des gestes d'une énergie tout au plus supportable pour des amours de la rue Froidmanteau. Madame Belle-Pointe sentait une répugnance invincible à lui donner un successeur : elle commençait à goûter les charmes de l'indépendance. Cependant elle sentait la nécessité de faire un choix qui mît d'accord la multitude des prétendans, qui les déterminât à évacuer le cabinet garni, et à en rendre l'accès facile aux amis utiles. Après bien des combats et des ré-

flexions, elle allait prononcer quand monsieur Riboulard se mit sur les rangs.

Monsieur Riboulard était un joli homme entre deux âges, un peu louche, un peu boiteux, un peu bossu, sachant un peu lire, écrivant même au besoin, et faisant l'important, parce depuis quinze ans il était caporal dans le guet à pied, la troupe de France la plus mal-propre, la plus lâche, et parfois la plus friponne, à quelques exceptions près : il y a de braves gens partout.

La veuve Belle-Pointe fit ses petits calculs. La première idée qui lui vint fut qu'avec un caporal du guet elle n'aurait point à craindre les voies de fait, et c'est quelque chose que cela. Elle prévoyait que les moyens physiques de monsieur Riboulard étaient à peu près nuls, mais elle comptait sur son pavé. Le caporal aimait passionnément l'argent ; elle pourrait donc faire

des économies qui tourneraient au profit de mon oncle Thomas. Je l'ai déjà dit, elle était bonne mère, et cette dernière considération était d'un grand poids sur son esprit. L'amour-propre, satisfait d'ailleurs, devait entraîner la balance : il est flatteur pour une fille de fixer l'attention d'un officier de police ; et puis cela finit par procurer d'excellentes recommandations à l'Hôpital et à Bicêtre, et il est bon d'avoir des amis partout. Il fut donc décidé que Riboulard prendrait place dans un cœur qui ne ressemblait pas mal à des casernes : on eût pu, dans un moment de gêne, y loger un armée.

Vous sentez bien, lecteur bénévole, ou malévole, qu'une décision de cette importance ne pouvait se prononcer qu'avec une sorte de solennité. Un certain dimanche donc, c'était, je crois, le 18 mai 1740, Rosalie-la-Brune convoqua tous ses amans à la *Grande-*

Pinte, cabaret renommé à Vaugirard. On s'assit autour d'une grande table sur laquelle étaient placés un pot d'eau-de-vie, une miche de douze livres, et un fromage de Jérome qu'on aurait senti de Saint-Sulpice.

Bien que Rosalie ne se piquât point d'amour-propre, elle était convaincue des regrets cuisans de ceux qu'elle allait éconduire; et, pour en adoucir l'amertume, elle était restée dans son négligé du samedi soir, et rien n'était moins séduisant : un bonnet de travers pour donner plus d'expression à la harangue qu'elle allait prononcer, et dont un des papillons avait été déchiré la veille par un soldat aux gardes; du rouges-brique-aurore qui avait sillonné sa figure du sourcil aux basjoues; une énorme mouche descendue de la tempe gauche au bout de l'oreille, et laissant une traînée de gomme brun-foncé, qui, mêlée aux nuances de rouge, formait

une marqueterie à travers laquelle l'œil le plus pénétrant ne pouvait distinguer les taches de rousseur qui couvraient l'épiderme; enfin un fichu de gaze assez régulièrement moucheté par les éclaboussures des fiacres, et un jupon de damas jonquille, qui avait balayé les ruisseaux; tel était l'objet enchanteur qui n'avait qu'un mot à dire pour armer vingt-deux rivaux les uns contre les autres, et faire joncher le pavé de dents, de cheveux et du sang des nez meurtris, des verres et des bouteilles cassés.

Mais loin de Rosalie ces projets de dissensions et de haine : de tout temps elle fut l'amie des hommes, et on l'appellerait *philanthrope* aujourd'hui. Elle emplit vingt-deux verres d'eau de-vie, elle coupe vingt-deux quignons de pain, vingt-deux tranches de Jérome, elle invite les convives du geste, et, pendant que ces messieurs boivent et mangent,

balottés entre la crainte et l'espérance, et toujours en extase devant Rosalie, elle arrange dans sa tête les traits saillans de l'étonnant discours qui va faire vingt-et-un infortunés : exorde, narration, confirmation, péroraison, tout s'y trouve, et Rosalie n'est pas réthoricienne; tant il est vrai que de tous les arts la rhétorique est le seul où on puisse se distinguer avec le simple secours des lumières naturelles : vous allez en juger.

Rosalie se lève, elle tousse, elle crache, elle s'essuie la bouche avec le dos de la main, elle étend les bras en avant, elle regarde son auditoire d'un air qui voulait dire écoutez-moi, et elle commence :

« Farauds qui voulez avoir du plaisir à *pouf*, et qui m' *sciez* depuis un » mois, le moment est venu où je vas » m'expliquer sans détour. Ce pauv' » Belle-Pointe, Dieu veuille avoir son

» âme! était un jeune et gentil garçon,
» quoiqu'i'm' donnit d' temps en temps
» la ratapiole. Vous sentez b'en qu'on
» n' remplace pas aisément un luron
» com' ça : ce n'est pas que j' vous mé-
» prisions ; tout au contraire : i' y a ici
» qui valont leux prix comme el défunt;
» mais tout tant qu' vous êtes, 'ous n'a-
» vez pas de c' qui s' compte, 'ous ai-
» mez la ribotte, et je n' veux pus ête
» eune vache à lait. »

Ici un murmure d'improbation interrompt l'*oratrice*, qui reprend avec une force nouvelle : « Non, je n' veux pus
» ête une vache à lait. Mon cœur sai-
» gne à l'idée de manger mon argent
» comme une dévergondée : j'ons de
» l'honneur à not' manière, et surtout
» j'ons d's entrailles. »

Ici elle tire de dessous son vertugadin un paquet qu'elle avait suspendu à ses reins avec une bretelle, et qu'elle

réservait pour les grands effets ; elle le dépose dans le plat au fromage.

« Voyez-vous, continue-t-elle, voyez-» vous c't innocent qui n' nous a pas » demandé la vie, et à qui j' voulons » faire un sort? L'entendez-vous qui » m' crie : Des pratiques, ma petite ma-» man, des pratiques, et p'us de favori?»

Ici l'auditoire fond en larmes, ici mon oncle Thomas crie en effet; on entend un certain bruit, on sent certaine exhalaison, et vous vous rappelez qu'il n'a pas de layette.

« C' n'est rien, messieurs, c' n'est » rien, dit Rosalie ». Elle tire son mouchoir de poche.

« Vous voyez, poursuit-elle, en es-» suyant de son mieux le fromage et le » postérieur de mon oncle, vous voyez » que l'enfant a parlé, et que je n' vous » en imposons pas. Non, Thomas, non, » m'n ami, ta mère n' sera pas eune » marâtre.

« Cependant, comme eune femme » d' *l'état* a toujours besoin de queuque- » zun qui contienne les tapageurs et » qui écarte les mauvaises payes, j'al- » lons tâcher d' tout concilier. J' fai- » sons choix d' monsieur Riboulard, » qu'est un homme en place, qui vit » honorablement de sa solde, qu'est la- » dre comme l' lard jaune, et qui ar- » rondira p'utôt not' magot que d' l'é- » corner. »

Ici Riboulard se lève, fait ce qu'il peut pour sourire agréablement à Rosalie, la salue d'un air gauche et bête, et va s'asseoir à ces côtés.

Ses vingt-et-un rivaux humiliés, décontenancés, dépités, se lèvent aussi, boivent le dernier coup de rogomme, et filent les uns après les autres. Certain fort de la Halle avait envie, avant de sortir, de mettre au beurre noir les deux yeux du préféré; mais comme il s'enivrait tous les dimanches, qu'il était

carillonneur, et qu'alors on le faisait ordinairement coucher au corps-de-garde, il jugea de son intérêt de ne pas se brouiller avec un officier du guet.

Monsieur Riboulard, demeuré seul avec Rosalie, agit aussitôt en chef de communauté : il mit le reste du fromage dans sa giberne, une des bouteilles à l'eau-de-vie dans une poche, et les débris de la miche dans l'autre. Parlez-moi d'un homme économe et rangé!

Pendant toute cette matinée, monsieur Riboulard n'éprouva qu'un moment désagréable, et ce fut celui du départ. Les amans réformés s'étaient bien gardé de payer l'écot : on ne lâche pas cinquante-deux sous pour un congé. Il n'était pas dans les convenances de laisser faire les honneurs à mademoiselle Rosalie, surtout le jour d'un triomphe éclatant : il fallait donc que Riboulard s'exécutât. Déjà il ti-

rait, en soupirant, un petit sac de peau qui renfermait au moins trois livres ou quatre francs, lorsque le diable, qui n'abandonne jamais ses suppôts, tira celui-ci d'affaire aux dépens du cabaretier.

Il souffla à Riboulard d'examiner la bouteille qu'on avait vidée. Pauvre cabaretier! Le poivre qui était entré dans la fabrication de l'eau-de-vie déposait encore au fond du flacon. Riboulard crie à l'empoisonnement; le maître arrive; le caporal tonne, menace, et prononce le nom redouté de monseigneur le lieutenant-général de police. Le cabaretier frémit, pâlit, tombe à genoux et demande grâce. La sensible Rosalie intercède pour lui, et l'inflexible Riboulard ne peut pourtant refuser la première faveur que sa belle sollicite. Tout s'arrange au moyen de la nappe envinée, dans laquelle on enveloppe mon oncle Thomas. Riboulard le place

élégamment sur son bras gauche, il présente le droit à Rosalie, la reconduit à sa rue Froidmanteau, et la laisse à ses affaires accoutumées, avec promesse de la rejoindre à onze heures du soir.

CHAPITRE II.

Mon grand-père Riboulard et ma grand'maman Rosalie s'épousent tout de bon.

Quelque désir que j'aie de ne vous laisser ignorer aucune particularité de la vie privée des personnages recommandables que j'ai eu l'honneur de vous présenter, j'en supprimerai cependant un grand nombre, et vous ne m'en saurez pas mauvais gré quand je vous aurai dit que je crains de vous fatiguer par une ennuyeuse uniformité.

En effet, les journées se ressemblaient toutes, à quelques petits incidens près. Riboulard avait vingt sous de paye ; le pavé valait à peu près le double à ma grand'mère, et voici comme on vivait. Je crois devoir ce tableau à ceux qui dépensent plus qu'ils ne gagnent, et

aux esprits dociles, pour qui une leçon d'ordre n'est jamais perdue.

Une livre et demie de vache, à six sous, faisait le pot-au-feu de deux jours; ce qui, par réduction, donne, par fois, quatre sous six deniers, ci . . . . 4 s. 6 d.

Comme on ne mange pas de soupe sans légumes, on se permettait, pour les deux jours, six sous de dépense en carottes, pommes-de terre, navets, etc.; ce qui fait bien par jour trois bons sous, ci. 3

Un pain de quatre livres, douze sous, ci. 12

Et la demi-voie d'eau, un sou, ci. 1

La dépense journalière se montait donc à vingt sous six deniers, ci. 1 l. 6 d

Ci-contre . . . 1 l. 6 d.

Ajoutons à cela une livre de savon, deux falourdes, le loyer du cabinet garni, plus deux goûters économiques par mois, pris à la Rapée ou à la Grenouillère, faisant en tout neuf francs; cette somme, jointe à trente livres quinze sous pour la dépense de la table, donne par mois un total de trente-neuf livres quinze sous, ci. . . . 39 l. 15 s.

Apprenez à vivre, grosses, petites-maîtresses, élégans, qui ressemblez à des chevaux de brasseur, et ne vous plaignez plus que les temps sont durs. Je reviens.

Or, comme la recette allait à quatre vingt-dix livres, il se trouvait donc

à la fin de trente jours, une épargne de cinquante livres cinq sous, et, au bout de l'année, six cents trois livres, si je ne me trompe pas ; car j'avoue que je suis un pauvre calculateur.

Où l'ambition va-t-elle se fourrer ! Ne voilà-t-il pas qu'à l'expiration de la seconde année, Rosalie, propriétaire, pour sa part, de douze cents six livres, dédaigne la rue Froidmanteau, où elle les a péniblement amassés. Ingrate! Ne blesse-t-elle pas les oreilles de Riboulard en parlant d'une bonne chambre rue St.-Honoré, et d'un chapeau à la *bibi*. Le parcimonieux caporal, qui n'avait plus d'amour, la regarda de manière à dissiper pour quelque temps les fumées de grandeur qui lui offusquaient le cerveau.

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe. Au bout de quelques mois, Rosalie commença à s'attifer en secret, et le soir, vers l'heure où le capo-

ral arrivait, elle déposait ses pompons sous un vieux boisseau qui, lorsqu'il était debout, servait à faire la lessive, et de siége à mon oncle Thomas lorsqu'il était renversé.

Cependant la recette baissait. Riboulard, après une inspection exacte de la personne de Rosalie, Riboulard, bien assuré qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes, Riboulard jugea qu'on le trompait. Rosalie protesta, jura et pleura; mais le caporal, qui ne se laissait pas aisément persuader, ne répondit à ces simagrées qu'en faisant perquisition dans le cabinet, et le malheureux boisseau trahit les secrets de ma grand'mère.

Grande et vive explication, des injures, et même une taloche, à ce qu'on m'a assuré.

Monsieur Riboulard se repentit aussitôt, non par bonté d'âme, mais parce que n'ayant point de droits civils sur sa

Brune, elle pouvait, en cas de séparation, contester la propriété du magot. Riboulard eut bien quelqu'envie de le mettre dans sa poche et de disparaître; mais un caporal du guet, qui prétendait à la hallebarde, ne pouvait se permettre une plaisanterie de cette nature. D'ailleurs il préjugeait que Rosalie *commercerait* trois ou quatre ans encore : quelle mine à exploiter, et quelle somme perdue par trop de précipitation! Il fit donc tous les frais du raccomodement, auquel Rosalie, fille qui n'avait pas plus de fiel que de tête, se prêta de la meilleure grâce du monde.

Quatre ans se passèrent encore tant bien que mal. Des menaces, des coups, rarement des caresses, mais de l'argent, toujours de l'argent, et Riboulard l'aimait à la fureur.

Nous approchons de la grande époque où mon oncle Thomas va sortir de l'obscurité, et commencer à pa-

raître sur le théâtre du monde. N'oublions aucune circonstance : ceci devient intéressant.

Il était question d'une promotion considérable dans le guet, et Riboulard avait la perspective d'être élevé au grade éminent de sergent ; son ancienneté lui donnait des droits : la bienveillance de son commandant semblait autoriser ses espérances. Cependant, comme un peu de recommandation ne gâte rien en affaires, Riboulard fit agir la filleule de la tante de la cousine de la belle-sœur du valet-de-chambre du commandant, et le commandant, qui n'avait rien à refuser à d'aussi puissantes protections, donna la hallebarde à Riboulard.

Riboulard, admis dans le corps distingué des sergens, sentit qu'il ne pouvait plus vivre avec une fille de la rue Froidmanteau : une liaison de cette espèce eût révolté ses nouveaux cama-

rades. Tout le monde sait que messieurs les sergens du guet étaient très-chatouilleux sur les convenances, et qu'il n'en était aucun qui ne prétendît au moins à la cuisinière d'un chanoine ou d'un receveur des tailles.

D'un autre côté, Riboulard aimait trop l'espèce pour abandonner cinq mille livres entassées dans le cabinet : la seule idée de les partager lui donnait des crispations. Il se rappela le vieux dicton : *Un bon mariage efface tout*, et il se décida à épouser, pour accorder ses intérêts et l'honneur du corps.

On jette par la fenêtre le rouge, les mouches, les gazes éraillées; on vend le jupon et la robe de soie. Le modeste battant-l'œil, le caraco de siamoise, le fichu rayé et les souliers noirs remplacent ces objets d'un luxe recherché. On paie le cabinet garni, on va se loger à un septième, rue des Prêtres; les bans sont publiés à Saint-Thomas-du-

Louvre et à Saint Germain-l'Auxerrois : enfin Riboulard présente sa main avide à Rosalie, transformée en honnête bourgeoise.

Ce fut alors que monsieur le sergent, maître absolu de la cassette, et n'ayant plus de ménagemens à garder avec sa pudique moitié, dévoila ce que les gens qui ne plaisantent jamais appelleront l'atrocité de son caractère. Il commença par exiger que ma grand'mère mangeât peu et travaillât beaucoup. La donzelle n'aimait ni le jeûne, ni le travail; elle regimbait : *Femmes, obéissez à vos maris*, disait son sergent; et quand le passage sacré n'opérait pas son effet, Riboulard joignait le geste à la puissance de la sainte écriture, et Rosalie résignée, et non persuadée, se mit à raccommoder les bas et les guêtres de la compagnie, dont son époux lui avait fait obtenir l'entreprise.

Comme elle avait adopté les vertus

bourgeoises avec leur costume, elle n'aurait opposé que la patience aux procédés révoltans de monsieur Riboulard, si elle eût été son unique victime; mais son fils, son cher fils, son Thomas était maltraité à la journée ; un spectacle de cette nature hache et broie le cœur d'une mère comme chair à pâté.

Le pauvre petit, qu'à sa gourmandise on aurait juré être le fils de quelque prébendier, était réduit à une abstinence plus rigoureuse encore ; et quoiqu'il pût à peine se soutenir, Riboulard, lorsqu'il était de service, lui faisait balayer le corps-de-garde, pour épargner le *pour-boire* du tambour. Il chargeait sa pipe ; il blanchissait le ceinturon de sa *colichemarde* immaculée à la garde descendante ; il avait fait pendant vingt-quatre heures les commissions du poste entier; s'il regardait trop attentivement souper ces messieurs, Riboulard l'envoyait, d'un coup de pied

dans le derrière, se restaurer dehors en humant le grand air.

Le bedeau de Saint-Germain-l'Auxerrois élevait très-joliment les enfans du quartier, moyennant dix sous par mois ; ma grand'mère, qui avait ou vanter les avantages d'une bonne éducation, voulait envoyer mon oncle à l'école, et mon grand-père eut la cruauté de s'y opposer. Hélas! si l'esprit de mon oncle eût été cultivé, il fût incontestablement devenu un petit Voltaire.

Le cher innocent n'était pas mieux vêtu que le héros du Lutrin vivant. I allait à peu près nu quand monsieur Riboulard ne lui passait pas une vieille culotte ou des guêtres hors de service, et le ladre renforcé ne les lui passait que lorsqu'elles ne pouvaient plus convenir qu'à la hotte du chiffonnier.

Pour comble d'indignité, Riboulard vendit la chèvre que Rosalie avait tou-

jours conservée en commémoration des services par elle rendus à son fils, et ce fils, plein de naturel, qui jeta les hauts cris en voyant livrer sa bonne nourrice, fut condamné à huit jours de pain sec, punition qui tournait au profit de la masse.

Rien de si aisé que de pratiquer la probité à celui qui ne manque de rien. Mon oncle Thomas, qui manquait de tout, s'appropria, à la dérobée, le reste d'un cervelas de douze sous, sur lequel on avait déjà fait deux soupers et un dîner. Mon grand-père saisit le délinquant sur le fait; il s'emporta au point de casser un balai qui pouvait servir au moins huit jours encore; il fessa le pauvre petit diable jusqu'au sang. A cet aspect, ma grand'mère, exaspérée, redevint Rosalie-la-Brune : elle jura, elle mit le poing sous le nez du sergent, qui, prenant la banderolle de sa giberne, la fit sauter à volonté autour de la

chambre. Rosalie s'aguerrit sous les coups ; elle se mit sur la défensive, et s'oublia au point de casser un pot de nuit écorné sur l'auguste face de son époux. Riboulard, qui tenait à son muffle, fut ramené à l'ordre par cette petite correction conjugale ; il fut moins violent dans sa conduite, mais il ne changea rien à son système parcimonieux : non, lecteur, il n'y changea rien, et je le dis à regret, car il est affreux pour un homme sensible d'être obligé de médire ses ancêtres.

O vous, qui êtes assez heureux pour être désœuvré, et à qui le sort, impitoyable pour tant d'autres, permet d'acheter et de lire les fadaises d'autrui, au lieu de vous condamner à en faire pour votre propre compte, ô vous, qui que vous soyez, frémissez, mon ami! ce n'est encore rien que ce que je viens de vous raconter : poursuivez, si vous en avez le courage. Mais non, passez, lecteur hu-

main, car ce qui suit est à faire trembler. Quant à moi, je continuerai mon récit, que vous me lisiez ou non, car il faut bien que j'écrive quelque chose.

L'inoculation commençait à être en vogue, et monsieur Carabin, chirurgien-major des guets à pied et à cheval, grand praticien, à ce qu'il croyait, et partisan zélé des nouveautés, monsieur Carabin s'était jeté à corps perdu dans le système en faveur. Il n'osait prendre son virus aux Enfans-Trouvés ni à la Pitié, parce qu'il y avait là des petites-véroles confluentes qui pouvaient empoisonner les inoculés. Il fallait, pour propager la méthode, un germe bourgeois aussi pur et aussi bénin que peut l'être du virus. Sur un mot que lui entendit prononcer Riboulard, il prit mon petit oncle par la main, et, sous le prétexte d'une promenade, il le conduisit à la Pitié. O tendre mère! ton cœur ne te disait point : « Vas donc, suis

donc ; les jours de Thomas sont compromis. »

Arrivés à la maladrerie, Riboulard déshabille mon oncle, ce qui n'était pas difficile ; il le roule et le frotte dans les lits de cinq à six de ces petits malheureux.

Thomas, de retour, conta tout à sa mère ; et sa mère, dans un accès de rage impossible à décrire, assomma Riboulard de trois coups de fer à repasser. Il tomba, elle le crut mort ; et pour s'assurer de ce qui en était, elle courut chercher monsieur Carabin, qui lui promit de tirer de là mon coquin de grand-père. En effet, il le saigna, le trépana, et n'exigea pour son salaire que la permission de garnir promptement quelques sétons du produit des pustules de mon oncle, lesquelles étaient d'une beauté ravissante : tant il est vrai de dire que ce que le ciel garde est bien gardé.

Riboulard, qui n'était bon qu'à faire endiabler les autres, guérit enfin, au grand mécontentement de ma grand'-mère et de mon oncle Thomas, qui s'étaient flattés de l'enterrer. Il regretta amèrement douze francs au moins que lui eût valu le virus sans l'aventure du trépan, et il jura de s'en dédommager d'un autre côté.

La femme de chambre de la maîtresse d'un *mouchard* en chef eût passé pour jolie, si elle avait eu des dents. Comme il ne faut à Paris qu'une figure pour faire fortune, elle résolut de réhabiliter la sienne; et comme il y avait des rapports intimes entre le guet, les mouchards et les filles de toutes les classes, ladite femme de chambre manda monsieur Carabin, qui lui avait déjà épargné une hydropisie de neuf mois. Monsieur Carabin tâta le père Riboulard, dont il connaissait l'humeur intéressée. Monsieur Riboulard ne lui

laissa pas le temps de finir, et, en deux minutes, les trente-deux dents de mon oncle Thomas furent vendues à douze sous pièces : le difficile était de les prendre. Ma grand'mère veillait sur lui depuis l'incident du virus, comme ce dragon tant célébré veillait jadis sur la toison d'or. Peu s'en fallut, hélas ! que Riboulard ne fût aussi chanceux que les Argonautes.

Rosalie était devenue dévote, parce qu'elle n'avait rien de mieux à faire : c'est assez la ressource de toutes les femmes qui commencent à vieillir. C'était le jour de la Fête-Dieu, et elle était allé suivre, les mains jointes et les yeux baissés, son créateur qui se laissait promener dans une boîte de vermeil. A peine était-elle sortie du galetas que Carabin, qui épiait le moment chez un marchand de vin en face, se présenta, sa trousse à la main. Avec l'aide de Riboulard, il procéda à la grande opéra-

tion. Ici le sergent grimace, pour se rendre plus terrible, et il commande la manœuvre :

» Viens ici, petit drôle !

» Le cul à terre !

» La tête haute !

» La bouche ouverte !

» Plus grande, plus grande que cela ! »

Mon pauvre oncle Thomas, qui ne se doutait de rien, obéit à chacun de ces commademens. Monsieur Carabin écarte les lèvres avec le pouce et l'index de la main gauche ; de la droite il introduit l'instrument fatal ; une dent part, mon oncle se relève en poussant un cri du diable, et, pour la première fois de sa vie, il jure assez distinctement.

Riboulard, qui craint que la procession ne finisse trop tôt, rempoigne le patient, le rejette sur le cul, et se met en devoir de lui rouvrir la bouche. Mon oncle Thomas lui happe un doigt

précisément à la seconde phalange, serre de toutes ses forces, le coupe et le crache au nez du sergent. Il se relève, il veut s'évader; monsieur Carabin le saisit par un bras, le jette derrière lui, et son postérieur se trouvant vis-à-vis de la mâchoire de mon oncle, le petit gars s'attache à ses fesses, mord, mâchonne, et ne lâche prise que lorque la culotte, le caleçon et le morceau lui restent à la bouche.

Pendant que Carabin se frotte le derrière d'un côté, que le sergent secoue sa main de l'autre, que tous deux cherchent, en blasphémant, les moyens d'étancher leur sang, mon oncle Thomas veut enfiler la porte : le prévoyant Riboulard l'avait fermée à double tour. Thomas ouvre la croisée de la mansarde; elle donnait précisément sur la couverture. Toute issue est bonne pour un martyr; mon oncle profite de celle-ci, et, à sept ans deux mois et un jour, il com-

mence ses aventures par un voyage sur les toits des environs.

A propos, je ne vous ai pas appris comment mon oncle Thomas est mon oncle, comment ma grand'maman Rosalie et mon grand-père Riboulard furent mes aïeuls : j'aime autant vous le dire à présent que plus tard.

Malgré les orages fréquens qui troublaient le ménage, la nature n'avait rien perdu de ses droits, et, au bout de six mois de mariage, Rosalie se trouva grosse des faits, assura-t-elle, de monsieur Riboulard. Quatre mois après l'évasion de mon oncle, elle accoucha d'une fille qui fut nommée Suzanne, et qui justifia l'opinion que son nom donnait d'elle. Elle fut sage en dépit du sang qui coulait dans ses veines, et se maria honorablement à un écrivain du charnier des Innocens, qui devint mon père, qui nous aima beaucoup, ma mère et moi, qui soigna mon éducation, au

lieu d'aller au cabaret, et qui me mit enfin en état d'écrire correctement ces mémoires beaucoup plus qu'intéressans.

Mais revenons à mon oncle Thomas, à qui la peur a donné des ailes, et qui rivalise de légèreté et d'adresse avec les chats du quartier. Il saute avec eux d'un toit dans une gouttière ; il grimpe de la gouttière le long du talus d'un mur mitoyen ; il est enfin contraint de s'arrêter pour respirer un moment : il avait adopté une manière de voyager à mettre hors d'haleine, en cinq minutes, un Hercule ou un Samson.

Lorsqu'on est fortement agité, et qu'on s'arrête, on réfléchit sans s'en apercevoir. Le premier sentiment qu'éprouva mon oncle fut la joie d'être échappé aux griffes de Riboulard ; le second fut la crainte d'y retomber, et le serment, aussi énergiquement prononcé que possible à sept ans, de ne jamais retourner aux foyers maternels.

Cette résolution bien prise, le voilà de nouveau montant, descendant, s'arrêtant, s'asseyant, se chauffant au soleil, et se consolant de sa dent perdue en pensant qu'il lui en restait trente et une, plus que suffisantes pour manger ce qu'il plairait au ciel de lui envoyer.

CHAPITRE III.

Ce que devient mon oncle Thomas.

Il était midi, et mon oncle n'avait pas déjeûné. Il pensa qu'il pourrait ne pas dîner, ne pas souper, et il regretta, en pleurant, de ne s'être pas laissé démeubler la bouche. Monsieur Riboulard grondait, battait, mutilait ; mais au moins chez lui mon oncle avait du pain : réflexions pusillanimes qui aviliraient un homme de vingt ans et qui sont pardonnables à sept. Ces courages précoces sont bientôt abattus ; le petit Thomas surmonta pourtant cette faiblesse momentanée ; il persista, malgré le besoin pressant, à ne pas se remettre au pouvoir de monsieur Riboulrrd ; et vous voudrez bien observer

que ceci annonce déjà un grand caractère que le temps ne manquera pas de développer.

Il était couché sur un toit d'une pente assez douce, et regardait autour de lui avec cette attention avide que force la famine. A deux pas de là était une lucarne dont il ne voyait que le dessus : « Ah! se disait-il, si la fenêtre » était ouverte, si quelqu'un demeurait » là-dedans, si on avait quelques bribes » de trop, si on voulait me les donner! » Mais si on me repousse, mais si on me » bat, mais si on me reconduit chez mon» sieur Riboulard! » En arrangeant ses *si* et ses *mais*, mon oncle alonge son petit cou; il voit en effet le châssis ouvert, et il s'approche encore un peu. Des sabots fendus ou percés, quelques genouillères de cuir éparses çà et là, des paillasses contiguës garnissant le pourtour du taudis..... Mais, ô surprise! ô délices! une grosse table ornée d'une

gamelle bourrée d'une copieuse soupe aux choux, dans laquelle douze cuillères tiennent d'aplomb comme les pyramides d'Égypte! Mon oncle dévore ce potage des yeux, il hésite, il se consulte, non qu'il portât respect aux propriétés, mais il redoutait les propriétaires.

Pendant qu'il invoque les lumières de sa raison, le vent lui porte en droite ligne le fumet de la gamelle qu'il convoite; ce parfun ajoute à son appétit et termine ses irrésolutions. Ses menottes s'accrochent au châssis vermoulu, il passe ses petites jambes, il se laisse glisser sur les reins, se les écorche un peu... bagatelle! Le voilà monté sur la table; ses genoux et ses bras pressent et caressent la bienheureuse gamelle; il s'arme d'une cuillère, et commence à se restaurer.

Il en avait à peu près jusqu'à la gorge quand la table antique, déjà surchargée du potage, chancelle sur ses pieds

noueux ; un des appuis *crie* et *se rompt.* Le malheureux Thomas roule sur le pavé, la gamelle roule sur lui, la table roule sur le tout.

Mon pauvre oncle se dépètre le plus vite et du mieux qu'il peut, il remonte à sa lucarne, et s'enfuit sur son toit, l'estomac et ses haillons chargés de la moitié au moins du potage. Comme il est à présumer que personne ne s'exposera à se casser le cou pour le venir chercher là, il se laisse digérer en paix, et s'endort d'un profond sommeil, sans s'embarrasser des suites de son incursion.

Il est réveillé en sursaut par des cris aigus. Il se met sur son séant, il observe, il écoute, il est tout yeux et tout oreilles. Le bruit part du galetas où il a fait bombance. C'est une femme qui se plaint, qui se lamente, et Thomas se rassure un peu : une femme, quelle quelle soit, inspire souvent la confiance et repousse au moins la terreur.

Mon oncle cependant ne s'exposa point; il laissa crier celle-ci, et elle prit enfin le seul parti à prendre après un désastre aussi accablant; elle se calma insensiblement, et commença un touchant monologue : rien ne soulage comme cela. On a d'ailleurs l'avantage de n'être pas interrompu par ses interlocuteurs, on peut parler jusqu'à satiété; c'est beaucoup pour une femme affligée, c'est beaucoup même pour une femme en belle humeur.

« Si la table était tombée d'elle-» même, disait la vieille (c'en était » une), je trouverais toute ma soupe à » terre. Si des chats l'avaient mangée, » je ne verrais pas des pieds et des » mains imprimés dans tous les coins de » la chambre : c'est un chrétien qui a » mangé ma soupe; mais par où est-il » entré? La porte était bien fermée. La » lucarne est ouverte; mais il n'y a que » celle-là sur la couverture, et je ne

» crois pas qu'on s'expose à se tuer » pour déjeûner à mes dépens; et puis » on ne se serait pas contenté de man» ger ma soupe, on m'aurait pris mes » chemises de toile écrue et mon sac de » gros sous... Allons, il est clair que c'est » le diable qui m'a fait une niche. Jetons » de l'eau bénite partout pour l'empê» cher de revenir, et voyons ce que nous » donnerons à ces pauvres petits. »

Mon oncle n'entendit plus rien que le roulement du loquet qui fermait la croisée, et ce son lui serra le cœur : il était clair qu'on venait de lui couper les vivres. Cependant, comme il pouvait attendre et que sa prévoyance ne s'étendait pas loin, il ne s'occupa point davantage de l'avenir, et il se rendormit.

La matinée s'écoula, ses yeux s'ouvrirent enfin par l'effet de certains tiraillemens intérieurs qui l'avertissaient qu'il fallait s'occuper au moins du présent; il

sentait clairement la nécessité de dîner; mais comment faire?

Il se traîne sur le ventre, il se rapproche de la lucarne, et un mélange de voix atteste la présence des propriétaires. C'étaient à la vérité des voix d'enfans; mais des enfans n'aiment pas plus que d'autres qu'on mange leur lard dans leur écuelle. D'ailleurs ils étaient douze au moins, et douze contre un; ma foi, la partie n'est pas égale : « Je serai rossé, » disait mon oncle, je ne mangerai pas, » je serai peut-être reconduit chez » monsieur Riboulard, et alors mes » dents, mes pauvres dents!... Il faut » prendre patience. »

Pendant la plus grande partie de la journée, il entendit constamment tantôt la vieille, tantôt deux, trois, quatre enfans qui chantaient, qui riaient, qui grognaient, qui se battaient. Vers les cinq heures succède un silence absolu. L'estomac de mon oncle se mit en ré-

volte ouverte contre ses petits raisonnemens; ses dents acérées s'aiguisaient machinalement, et à tous risques il faut manger. Il revient à la lucarne, il regarde, autant que lui permet un carreau encroûté de poussière; la table est relevée et supporte une éclanche flanquée de carottes et de pommes-de-terre. Personne dans le chenil; mais la croisée, la maudite croisée est toujours fermée. Cet excellentissime repas est à quatre pieds de lui, et il n'y saurait toucher; il n'en peut pas même respirer l'odeur ; mon oncle Thomas fait justement le second tome de Tantale.

Le besoin rend industrieux à tout âge. Il eût été téméraire de casser un carreau; la vieille pouvait être dans une chambre voisine. Il était plus sûr de faire un trou du côté du loquet, et cela ne devait pas être difficile : à travers les vides d'une maçonnerie délabrée, il voyait par l'intérieur une partie des

tuiles qui couvraient la lucarne. Il en attaque une ; il tire, il pousse, il s'agite, il se démène ; ses ongles sont en éclats, les bouts de ses doigts usés sont saignans ; il ne sent rien, il travaille toujours, il ne sent rien ; il faut qu'il mange.

Enfin la tuile insensible, cette tuile qui depuis si long-temps résiste aux efforts de l'innocence, cette tuile cède, se détache, tombe sur le toit, et du toit sur la tête du chien-lion d'une procureuse au *Ch'let*, qui fait un vacarme affreux, qui pleure son *fidèle*, qui ameute les passans ; et mon oncle, habitant des airs, indifférent à ce qui se passe ici-bas, laisse clabauder mes badauds, et passe son petit bras par l'ouverture qu'il vient de faire. Déjà il a la main sur le loquet, déjà il se croit maître de l'éclanche et de ses accessoires lorsque la clé fait résonner une grosse serrure de bois qui ferme le grenier, et

force mon oncle à la retraite. Il se dépite, il enrage, il pleure, mais il se retire ; et comme il faut qu'il mange, il ramasse de son mieux les parcelles de pain et de légumes dont ses guenilles sont imprégnées, et il amuse au moins la faim qui le dévore.

La nuit vint, et mon oncle, poussé enfin au dernier désespoir, se décide à frapper à la lucarne, à se mettre à la merci des habitans du galetas, à leur conter sa déplorable histoire, et à tâcher d'intéresser leur pitié. Il a le nez collé au châssis, il va frapper... Il démêle, à la sombre lueur d'une lampe, dix à douze ramoneurs de cheminée qui finissent de souper, qui se déshabillent, et qui vont pêle-mêle gagner les paillasses. La vieille, qui a soin d'eux, a détaché son jupon crasseux, et couvert sa tête pelée d'un vieux bonnet d'indienne piquée. Sans doute la lampe va s'éteindre, et mon oncle conçoit un projet qui déjà décèle un héros.

Il a eu le temps d'examiner le local. Les habits bruns sont au pied des paillasses, les sacs à la suie sont dans un coin derrière la porte, les tristes restes du souper sont abandonnés sur la table, et la *triboulette* est auprès de la cruche à l'eau. La vieille découvre son grabat, elle souffle la lampe; l'obscurité favorise le courage et l'adresse, mais Morphée retient encore ses pavots; ce qui veut dire, en style vulgaire, que personne ne dormait encore.

Le petit Thomas, soutenu par l'espérance et par l'espèce d'orgueil qu'inspire toujours une conception sublime, le petit Thomas se modère, se possède, et prête une oreille attentive, que vient caresser enfin un ronflement général. Le jeune aventurier se dépouille, et jette les reliques de Riboulard au premier gueux qui passera dans la rue. Il insinue son bras dans le trou qu'il a fait le jour, il cherche, il trouve le loquet, il

le tire doucement, bien doucement; la lucarne s'ouvre. . . .

Il retient son haleine, il se pelotonne, et se laisse rouler dans le grenier. Voilà sans doute un grand pas de fait; il semble qu'il n'y ait plus qu'à poursuivre : mais les ténèbres, la proximité des dormeurs, la témérité même de l'action, tout s'accorde pour troubler la faible imagination de mon oncle. Il s'arrête, il se repent de s'être engagé si avant, il éprouve une assez forte envie de rétrograder; mais que fera-t-il sur son toit? Il faudra y mourir d'inanition, ou marcher vers une autre croisée. Est-il sûr de trouver ailleurs les avantages qu'il a sous la main? Ne peut-il pas être accueilli ici et battu là-bas? Ma foi, tout coup vaille! dit mon oncle, et il s'approche de la table en tâtonnant, il alonge le bras, il rencontre, culbute et casse un pot qu'il n'a pas remarqué en faisant de l'œil l'inventaire du lieu. Il

frissonne, il s'arrête encore, il se croit perdu; il ne sait pas qu'il est chez des gens qui dormiraient au bruit du canon. Tout est calme, tout continue de ronfler, et le courage revient à mon oncle.

Il se met à dîner et à souper tout ensemble, et il officie aussi long-temps et avec autant de sécurité que s'il eût été seul. Il va emplir et vider deux ou trois triboulettes, et il continue ses opérations.

Il marche droit aux sacs à la suie; il en ouvre un, s'y fourre tout entier, s'y frotte, s'y refrotte, s'y barbouille de la tête aux pieds, et va se jeter à croix ou pile au beau milieu des dormeurs.

On était dans les grands jours d'été, et dès trois heures quelques-uns des commensaux ouvrent les yeux, bâillent et étendent les bras. Mon oncle, qui n'a pas dormi, et pour cause, imite en tout ces messieurs. Ils chaussent les guêtres, la culotte et la veste de bure; mon oncle

s'empare de celles d'un paresseux, et en deux tours de main il a fait sa toilette. Ils vident chacun leur sac, prennent leur grattoir, et enfilent l'escalier; mon oncle, également muni des ustensiles du métier, descend avec eux; chacun s'achemine vers le quartier qu'il a coutume d'exploiter; mon oncle reste seul, enchanté de se retrouver sur le pavé, maître absolu de ses actions, et bien certain que si Riboulard le rencontre il lui sera impossible de le reconnaître.

Sans doute ce début est d'un maître; mais que faire, que devenir après un succè aussi brillant? mon digne oncle s'en tiendra-t-il à ce premier exploit, ou ne fera-t-il plus un pas qui ne le conduise à la gloire? C'est ce que développera la suite de cette remarquable et su.tout véridique histoire.

Il avait appris, par l'exp rience de la veille, qu'il est bon de s'assurer des res-

sources, parce que l'estomac le mieux garni s'évacue au bout de quelques heures. Il marchait en rêvant aux expédiens qu'il emploierait, et il n'en trouvait aucun, parce qu'il n'avait encore rien vu. Que de gens ont vu tout ce qu'il est possible de voir, et n'ont pas plus d'idées que mon oncle Thomas! Et combien de ces automates à qui tout réussit, sans qu'ils sachent pourquoi ni comment! O fortune! femme capricieuse, ne cesseras-tu jamais de te prostituer à des goujats!

Mon oncle marchait, rêvait et filait le long du quai de la Ferraille; il regardait tout avec cet air étonné si naturel à un enfant qui n'a encore été que de la rue des Prêtres au corps-de-garde du guet, et de ce sale corps-de-garde à la rue des Prêtres. Ici de la quincaillerie, là du vieux fer, plus loin le jardinier fleuriste, là-bas l'oiseleur, et le perroquet qui jure, et la guenon qui fait la ca-

briole dans sa cage, et........ et....... une marchande...... est-ce bien cela?... oui, c'est une marchande de pain dépices. Mon oncle en a rencontré vingt fois, et n'en a jamais goûté. Quil est séduisant le bien qu'on convoite et qu'on ne peut obtenir! Mon oncle est immobile auprès de la marchande; il couvre la bannette des yeux, il la dévore tout entière, l'eau lui en vient à la bouche : il n'est pas de puissance capable de le détacher du pavé où il est cloué.

Un particulier assez bien mis s'était aussi arrêté, et s'amusait de l'imperturbable attention du petit ramoneur. Il prend sa calotte de feutre, l'emplit de ces bagatelles, la remet à Thomas, paie la marchande, et s'en va. Mon oncle, extasié d'un procédé dont il n'a pas l'habitude, court après le monsieur, qu'il prend au moins pour un comte ou un marquis, à en juger à sa munificence. Il le tire par le pan de son habit, lui fait

un remercîment bien ou mal tourné, et finit en lui déclarant qu'il voit bien qu'il est de ses amis, et qu'il ne le quittera plus. Il était joli, mon oncle, avant qu'un Anglais lui coupât le bout du nez et la moitié d'une joue, et un joli enfant intéresse toujours. Le monsieur le regarde en souriant, et lui dit de le suivre. Le petit Thomas saute derrière lui, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; il croit sa fortune faite.

Ils traversent le Pont-Neuf, prennent la rue des Saints-Pères, celle de Saint-Dominique, et ils entrent dans la cour d'un hôtel somptueux. Le monsieur ouvre un rez-de-chaussée, et fait parcourir à mon oncle une enfilade de douze à quinze pièces. «Tiens, lui dit-» il, balaye-moi toutes ces cheminées. » Et il disparaît.

«Les balayer! c'est bientôt dit, re-» prenait à part lui mon petit oncle; mais » comment m'y prendre?» Il ignorait les

premiers élémens du métier; il ne savait pas même pousser ce cri aigre et prolongé qui donne l'éveil aux cuisinières. Il avait sur l'épaule son sac et son grattoir, mais cela lui allait comme un éventail à madame Angot. Il fallait cependant marquer sa reconnaissance à son bienfaiteur. Il ouvre donc le sac, en tire son instrument, et essaie de grimper, après avoir préalablement caché, sous le coussin d'un fauteuil à crépines d'or, sa calotte et son pain d'épices

Il mesure le tuyau de l'œil, il se baisse, il s'alonge, il tourne, il retourne, il essaie de toutes les manières, jamais il ne peut détacher la pointe des pieds du haut des pommettes des chenets. Il avait déjà dans le caractère ce fond d'opiniâtreté qui depuis lui fit surmonter tant d'obstacles, et il jura, par son pain d'épices, qu'il ramonerait la cheminée ou qu'il se casserait le cou.

Il va prendre un des fauteuils, le traîne

dans la cheminée, monte dessus, sans penser que des pieds noirs ne s'acordent point avec une étoffe fond blanc broché d'or. Il s'élance, il se cramponne; ses genoux et ses reins vont lui donner un point d'appui naturel, lorsqu'un grand laquais, tout chamarré d'argent, entre dans la pièce où était mon oncle. Il s'indigne du peu de respect que porte le ramoneur à un siége sur lequel monseigneur s'assied tous les jours; il tire brutalement mon oncle par la jambe, et le jette au milieu du foyer, qui heureusement était froid. Mon oncle, qui n'était encore de force à chercher noise à personne, mais qui avait de l'acrimonie dans les humeurs, prend une poignée de cendres, et aveugle le laquais. Pendant que celui-ci crie et trépigne en se frottant les yeux, mon oncle lui racle le nez avec son grattoir, et le lui met tout en sang.

Aux clameurs redoublées du laquais

arrivent trois ou quatre de ses camarades, qui s'indignent à leur tour qu'un ramoneur ose porter la main sur quelqu'un qui a l'honneur de porter la livrée de monseigneur. L'un lui applique un soufflet, l'autre un coup de poing; un troisième lui donne un coup de pied dans le derrière. Mon oncle, étourdi de cette surabondance de tapes, court en chancelant de chambre en chambre; ses valeureux adversaires le poursuivent avec célérité, non plus pour le battre, mais parce qu'il approchait du cabinet de monseigneur, où ils croyaient bien qu'il n'y avait personne, mais qu'un ramoneur indigne ne devait pas souiller de sa présence.

Mon oncle, qui ne sait ce que c'est qu'un seigneur, arrive toujours courant à la porte de ce cabinet; il tourne le bouton, il entre, il trouve une jeune et jolie dame qui retournait tous les cartons et feuilletait toutes les paperasses: il va

se blottir derrière elle, et s'enveloppe dans ses jupons.

Vous pensez bien que si la dame fut étonnée de cette brusque apparition, elle ne le fut pas moins des manières aisées du diablotin. Les laquais, qui s'étaient respectueusement arrêtés dans la pièce précédente, sont interpellés ; ils racontent l'aventure à leur avantage, comme cela se pratique. Mon oncle passe la tête entre les jambes de la dame, et, lui levant les jupons jusqu'aux genoux, il leur donne un démenti formel. La dame est obligée de faire un saut en arrière pour se débarrasser du tenace ramoneur; elle s'assied en riant aux éclats, et veut éclaircir les faits. Elle interroge alternativement mon oncle et ses laquais : ceux-ci, qui ne savent que trembler devant leur maîtresse, se troublent et balbutient. Mon oncle, encouragé par l'air affable et riant de la dame, prend la parole, et ne la quitte plus

qu'il n'ait conté comment Riboulard lui a donné la petite-vérole, comment il a voulu lui faire arracher les dents, comment, lui Thomas, lui a coupé un doigt et mordu Carabin à la fesse, comment il a vécu sur son toit, comment il s'est procuré un costume de ramoneur, comment un beau monsieur l'a régalé de pain d'épices qu'il n'a pas goûté encore, comment, pour le gagner, il s'est efforcé de ramoner toutes les cheminées du château, comment on lui a fait faire la culbute, et comment il s'en est vengé.
» Je suis bien fâché, ajouta-t-il, d'avoir
» gâté un fauteuil; mais vous voyez bien,
» ma belle dame, que sans aide je ne
» pouvais pas monter dans cette chemi-
» née. »

La belle dame, qui s'amusait de ces détails absolument neufs pour elle, remarquait, autant que le permettaient les intervalles qu'avait laissé la suie, la vivacité de l'œil et le teint animé du

petit orateur : « Qu'on débarbouille cet » enfant dit-elle, quand il eut fini, et » qu'on me l'amène chez moi. »

Les politesses et les prévenances succèdent aux coups de pied et aux coups de poing : il est clair que madame prend le petit ramoneur sous sa protection. Un de messieurs les laquais lui présente la main sans répugnance, quoique ce fût un propret, et il le conduisait à la chambre de sa femme, qui avait aussi l'honneur d'être attachée à madame, et qui était mère d'un fils à peu près de l'âge de mon oncle, auquel madame n'avait jamais fait attention, parce qu'avec les grands, comme avec les petits, c'est le moment qui fait tout.

« Attendez, dit mon oncle en pas- » sant par l'appartement blanc et or, je » n'oublie rien, moi ; voyons un peu » mon pain d'épices...... Sous le coussin » de ce fauteuil, là-bas », continua-t-il en s'adressant à un second valet qui

dès les premiers mots faisait l'empressé. Un troisième courut, prévint son camarade , et marcha en avant, la calotte de mon oncle sur le bras. Le premier le conduisait toujours poliment par la main ; l'autre suivait en riant, dans sa barbe, des fantaisies de madame ; le quatrième était allé se bassiner le nez avec de l'eau et du sel.

Mon oncle entre chez madame Julie au milieu de ce cortége imposant. On le plonge dans une bassine d'eau tiède, on lui met tout le corps à la pâte d'amande, on le repasse au lait, on lui fait prendre une chemise et l'habit neuf du petit laquais, et, pendant que chacun est jaloux de contribuer à sa parure, mon oncle grignotte son pain d'épices, en se regardant, d'un air satisfait, dans toutes les glaces où sa taille lui permettait d'atteindre.

« Je ne me suis pas trompée, dit la » belle dame en le voyant entrer, il est

» fort bien cet enfant là ; il a de l'es-
» prit naturel, et je crois qu'on en fera
» quelque chose. Faites venir Dugnès.»
Dugnès est le *factotum* de la maison ; c'est le monsieur qui a rencontré mon oncle sur le quai de la Ferraille.

Il reçoit l'ordre de faire habiller le petit sur-le-champ, et l'injonction précise de faire en sorte que tout soit prêt dans la journée. Un poète charmant a dit :

Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore ;

désir de femme de qualité est bien plus fort que tout cela.

Vous voulez savoir sans doute qui est cette femme de qualité qui s'intéresse si fortement à mon oncle? je vais vous le dire.

C'est la duchesse d'Almanza, qui ne sortait du lit qu'à deux heures, quand certain prélat, jeune et frais, s'occupait de sa conversion à sa ruelle. Malgré ses

progrès rapides dans le chemin du ciel, madame la duchesse était pourtant jalouse de son mari, ambassadeur d'Espagne. Il était alors à Versailles. Pour éclaircir des soupçons qui n'étaient pas dénués de fondement, madame s'était levée ce jour là à six heures du matin, et elle bouleversait le cabinet de M. l'ambassadeur, dans l'espérance d'y trouver des lettres qui n'y étaient pas, lorsque mon oncle vint se réfugier sousses jupons.

Jalouse d'un mari qu'on trompe, c'est un peu extraordinaire; mais monsieur le duc était aimable, et madame était bien aise de le trouver quand elle n'avait pas mieux.

CHAPITRE IV.

Ce que fait mon oncle chez madame l'ambassadrice.

Nous n'étions pas encore attaqués de l'anglomanie ; il ne fut donc pas question de faire de mon oncle un *jockey*. Un habit *habillé* complet, bleu de ciel, bordé d'un galon d'argent, dans lequel serpente en losange un liseré ponceau ; le derrière des cheveux renfermé dans une *bourse*, le *toupet* et les *faces* papillotés, crêpés, pommadés, poudrés, le chapeau à plumet là-dessus, et Thomas se pavane dans la cour, en attendant l'heure de se placer derrière madame, la serviette sur le bras.

« Il est charmant, il est charmant, » dit madame la duchesse en entrant » dans la salle à manger. Je ne veux » pas qu'il serve à table ; je le reserve

» pour mon petit appartement. » Et mon oncle est installé dans une espèce de boudoir où il bâille et s'ennuie magnifiquement entre une perruche et un sapajou. Il s'échappait par l'escalier dérobé quand il en trouvait l'occasion; il allait faire un tour à l'office, et de là polissonner dans la rue. Mais si une souveraine de deux lieues carrées d'Allemagne entrait chez madame l'ambassadrice, on le rappelait aussitôt, on le faisait marcher, tourner par devant, par derrière, à droite, à gauche, parler, chanter, il fallait que la princesse admirât son esprit et ses grâces; puis on le laissait là pour jouer avec la perruche; on retournait à lui, on lui donnait quelques tapes sur la joue, on roulait sa tète dans ses deux mains; on le quittait encore, et on allait agacer le sapajou; on se replantait devant lui, on lui relevait le menton, on lui faisait ouvrir la bouche, et de l'autre extrémité

du boudoir on s'exerçait à lui jeter des gimblettes, des pastilles, des dragées; on riait aux éclats quand on avait atteint le but; on le renvoyait quand on avait assez ri; on le souffletait quand on avait de l'humeur : c'était charmant.

L'habit galonné, les gimblettes et les soufflets déplurent bientôt à mon oncle. Il n'était à son aise qu'à l'office ou chez Julie : il mangeait d'un côté, il battifolait de l'autre; et il eût été l'enfant du monde le plus heureux si l'on eût borné ses devoirs à ces deux articles; mais c'était un petit animal de plus qu'on avait mis dans sa ménagerie, et il fallait qu'il rivalisât de gentillesse avec la perruche et le sapajou.

Il fallait d'abord aussi qu'il fût aimable avec monsieur l'évêque; mais, après deux ou trois visites d'un jeune mousquetaire, madame trouvait très-plaisant qu'il détachât la croix d'or de l'éminentissime, et qu'il la passât au cou

du sapajou, ou bien qu'il jetât sa calotte par la fenêtre. Le successeur de saint Pierre jugea bientôt, aux espiégleries du valet, des dispositions de la maîtresse ; il la quitta, et fut exercer l'apostolat ailleurs : c'est ce qu'elle demandait.

Au mousquetaire succéda un président, à celui-ci deux gardes-du-corps, à ceux-là un génovéfin, et de temps à autre monsieur l'ambassadeur, par goût pour la variété.

Tant d'affaires occupèrent tous les momens de madame, et mon oncle fut considérablement négligé. On le relégua bientôt avec le sapajou et la perruche, dont on était aussi dégoûté, comme on se dégoûta depuis du président, des gardes-du-corps et du génovéfin. Madame avait les goûts très-vifs ; ils changeaient continuellement d'objets, et elle appelait cela jouir de la vie.

Elle avait un fils unique qu'elle voyait

un moment tous les jours, et qu'elle abandonnait le reste du temps à un gouverneur très-élégant qui faisait sa cour aux femmes de chambre, et qui apprenait à son élève qu'il était le fils d'un grand d'Espagne de la première classe.

Monsieur l'ambassadeur se mêlait quelquefois de ses affaires. Il s'avisa un jour d'interroger monsieur son fils, et fut assez étonné de voir qu'à neuf ans il ne sût pas lire. Il ordonna à Dugnès de mettre mon oncle Thomas à l'école, et il lui semblait infaillible que les progrès d'un roturier ne manqueraient pas d'inspirer beaucoup d'émulation au jeune duc.

Dugnès conduisit donc mon oncle chez un pédagogue renommé, et les usages locaux lui inspirèrent d'abord un violent dégoût. Il était persuadé de l'inutilité de la science ; il ne concevait pas qu'il dût rester assis quand il vou-

lait être debout, immobile lorsqu'il voulait se servir de ses pieds ou de ses mains; il n'entendait pas davantage qu'il fallût avoir le nez collé sur du blanc et du noir quand il avait envie de voir voler les mouches; qu'on le fît matin et soir parler à Dieu, qui ne lui répondait jamais; enfin qu'il ne pût pas même évacuer le superflu de la boisson sans une permission expresse du maître d'école. Dès le second jour, il envoya le pédant au diable, déchira son *syllabaire*, et fit des niches à tous ses camarades. Le troisième jour, il s'alla promener aux Invalides, se lia intimement avec des décrotteurs de son âge, et passait à jouer à la *chique* le temps qu'il devait être à l'école. Le maître, par égard pour monsieur l'ambassadeur, n'osa se permettre la petite correction, ni même la remontrance. Il autorisa mon oncle à faire toutes ses volontés, et ne fut exact qu'à percevoir ses honoraires.

Thomas n'avait plus de vœux à former, et il menait un genre de vie tout-à-fait satisfaisant : bien vêtu, bien nourri, et rien à faire que de jouer à la chique ou à la fossette ! Comme il n'est pas de bonheur durable, un désagrément inattendu troubla bientôt ses plaisirs. Il se livrait, avec ses camarades, aux accès d'une joie bruyante lorsqu'on le tira fortement par l'oreille. Il prit une sellette qu'il allait jeter à la tête de l'assaillant............ O stupéfaction ! ô terreur ! c'est monsieur Riboulard !

« Ah ! ah ! vous voilà donc, mon drôle !
» Tudieu, comme il est brave ! Le joli
» habit à dégalonner ! Allons, qu'on
» marche avec moi ! » et l'oreille restait prise comme dans un étau. Mon oncle, un peu déniaisé par l'habitude du grand monde, lui fait lâcher prise par la vertu de quelques coups de pied dans les os des jambes, et lui dit succinctement : « J'appartiens à madame l'ambassadrice

» d'Espagne; respectez-moi, ou je vous » ferai pendre. »

Mon grand-père croyait déjà voir le galon dans le creuset; il croyait d'ailleurs que ses droits sur le fils de sa femme valaient bien ceux d'une ambassadrice: il ne tint compte des menaces de mon oncle, il courut après lui, l'attrapa, le mit sous son bras comme un sac de nuit qu'on porte à la diligence, et rentra chez lui.

Mon oncle, en s'éloignant, criait à ses camarades: « Courez à l'hôtel, de» mandez monsieur Dugnès; dites-lui » que Riboulard m'enlève! » et ses camarades, qu'il bourrait de massepains et de confitures sèches, firent à l'instant sa commission.

Cependant mon oncle et Riboulard arrivent l'un portant l'autre à la rue des Prêtres. Le petit, déposé au bas de l'escalier étroit, sale et obscure, compara le sort dont il jouissait à celui qui lui

était probablement réservé au galetas. Il regimba, il se défendit; mais Riboulard, qui n'était plus contenu par les passans, toujours disposés à donner raison au plus faible, Riboulard prit le fourreau de sa rouillarde et commença à faire le beau-père. Il chassait mon oncle devant lui: s'il s'arrêtait une seconde, les coups lui pleuvaient sur les épaules, sur les reins, sur le gras des jambes, et c'est de cette manière amicale qu'il fut rendu à ses *pénates*, ou, si vous l'aimez mieux, réintégré dans son ancienne habitation.

Comme tout délit entraîne punition, ainsi que le prononcent les codes criminels de tous les peuples, Riboulard s'érigea en président, conseiller, rapporteur, greffier et exécuteur des hautes œuvres. Rosalie, ma sensible grand'mère, était à confesse. Hélas! elle eût contenu l'inflexible Riboulard, elle eût défendu le sang innocent......... Mais la sentence

est prononcée. Dans un instant mon oncle est réduit à l'état où il était quand madame sa mère le déposa dans le plat au fromage; il est attaché à une colonne du lit, et Riboulard le fustige avec son ceinturon jusqu'à ce qu'il soit fatigué de frapper, parce que, disait-il avec beaucoup de sagacité, en motivant son arrêt, parce qu'il est affreux, lorsqu'on sort de parens honnêtes, de les déshonorer en se faisant laquais. « Corbleu ! » j'étais page! » répliquait mon oncle en grinçant des dents à chaque coup ; et la douleur provoque certaine évacuation qui dore la banderole de cuir, et dont les éclaboussures bouchent l'œil unique que conservait Riboulard.

Pour qu'il ne restât plus de traces de la servitude de mon oncle, il lui jeta une vieille culotte dont le petit devait faire le plus grand cas, parce que c'était le drap de sa majesté, qu'il avait été porté par un brave militaire; et il sortit,

le paquet de mon oncle à la main, pour aller vendre le galon à un juif, et le reste à la friperie.

Thomas, flagellé et resté lié à son pilier, maudit quelque temps Riboulard en pleurant; mais comme on ne peut pas toujours maudire et pleurer, il s'apaisa, et jugea très-sainement que ce qu'il avait de mieux à faire était de se soustraire à une seconde et peut-être à une troisième fustigation. Il s'agita dans tous les sens pour se dépêtrer de sa corde; mais Riboulard savait faire des nœuds : il avait long-temps serré les pouces aux filous et autres gens du même acabit qu'on entassait dans des fiacres pour les enterrer à la Conciergerie ou au Châtelet.

Nécessité est mère de l'industrie. Quand mon oncle fut convaincu que ses mains, faibles encore, ne pouvaient lui rendre sa liberté, il se servit de ses dents, dont fort heureusement Ribou-

lard n'avait pu le priver; il mâcha la corde, la coupa brin à brin : au bout d'une demi-heure de travail, il se trouva maître de commencer son second voyage aérien, car le vieux sergent ayant soigneusement fermé la porte, il ne restait d'issue que la croisée, et de chemin que les toits.

Mon oncle connaissait parfaitement celui qui menait au grenier des ramoneurs. C'était même, lors de sa première excursion, le seul endroit accessible qu'il eût trouvé en route. Mais comment oser retourner là, après avoir enlevé le costume complet d'un de ces messieurs? si du moins il n'eût pas dédaigné de le renvoyer après avoir endossé la livrée; s'il avait de quoi le payer en cas de difficulté.......... Une réflexion en amène une autre. Mon oncle pensa qu'il pouvait très-légitimement s'approprier une petite part des biens de la communauté. Comme on aime beau-

coup à gagner sans travail, cette idée lui rit singulièrement, et, sans perdre le temps à calculer le plus ou le moins de droits qu'il avait à la masse, il prit la hallebarde du sergent, et travailla si bien de la pointe qu'il fit sauter un panneau de l'armoire qui recélait le magot.

Tout était dans cette armoire, la seule qu'il y eût dans la mansarde, et l'imagination de mon oncle agit sur toutes les parties du mobilier à la fois. Il jugea qu'un habillement complet de monsieur Riboulard lui ferait mieux qu'une simple culotte percée au derrière: en conséquence, il s'affubla de ce qu'il vit de meilleur et de plus beau. La chemise à manchettes festonnées, la culotte neuve, la veste pareille, qui lui tombait aux genoux, l'habit qui n'avait encore passé qu'une revue, et qui descendait aux talons, le chapeau bordé d'argent, une poignée d'écus dans chaque poche, et

voilà mon oncle sur le toit, se félicitant intérieurement du désespoir qu'éprouverait Riboulard, et se croyant bien vengé de tous les mauvais traitemens qu'il en avait reçus.

On tient à ce qu'on a, sans s'embarrasser beaucoup des moyens par lesquels on a acquis. Mon oncle sentait de la répugnance à aller faire restitution chez la vieille. Il ne fallait qu'un raisonnement bon ou mauvais pour le faire tourner d'un autre côté, et vous pensez bien qu'il s'en présenta un aussitôt. Mon oncle s'observa qu'on pourrait ne pas se contenter de la valeur de ce qu'il avait pris, qu'on pourrait le maltraiter, et peut-être le dépouiller : il n'en fallut pas davantage. La vieille demeurait à gauche, il prit à droite.

Après avoir mis cinq ou six maisons entre Riboulard et lui, son premier soin fut de s'asseoir, de mettre son chapeau bordé sur ses genoux, et de compter ses

espèces : on est bien aise de savoir ce qu'on a. « Trente-deux écus de six francs! » Combien ça fait-il ? se demandait mon » oncle : Ma foi, je n'en sais rien, se ré- » pondait-il; mais avec trente-deux écus » de six francs je dois vivre trente-deux » mois : dans trente-deux mois je serai » grand garçon, et je rosserai Riboulard, » si je le rencontre : c'est dit. Allons, » marchons. »

Après avoir marché quelques temps, il trouve une petite fenêtre ouverte, et il entre sans façon ; la richesse donne de la confiance ; il regarde, résolu à pousser tout d'une haleine un compliment assez bien arrangé; personne encore dans cette chambre. D'assez beau linge empilé d'un côté ; de l'autre, un grand panier d'osier, du feu au fond, et des surplis qui finissent de sécher dessus et autour; un réchaud avec du charbon allumé, et des fers à repasser qui chauffent : à ce dernier article,

mon oncle, qui, ainsi que bien d'autres, devinait ce qu'il voyait, conclut qu'il était chez une repasseuse.

Il eût volontiers gagné la rue à l'instant même, mais la repasseuse, aussi prudente que Riboulard, avait aussi fermé sa porte. Mon oncle, qui n'était pas fâché de voir venir et de connaître un peu le caractère de la dame avant de se manifester à elle, mon oncle ôta le feu du fond du panier, et s'y inséra tout entier, après avoir fait une visite au garde-manger, préliminaire auquel il ne manquait jamais.

Il s'était à peine mis en cage qu'il entendit quelque bruit. Il finit de rétablir les surplis dans leur premier état, et il se ménagea un petit jour pour voir à quelle espèce de femme il allait avoir affaire.

Elle entra en chantant, et c'était d'un bon augure : les personnes gaies sont rarement méchantes. Elle s'approcha;

elle parut jolie à mon oncle. Il ne savait pas encore trop quelle différence réelle existe entre une femme laide et une jolie; mais les grâces plaisent à tous les yeux et à tous les âges, et la repasseuse plut tellement à mon oncle qu'il ouvrit la bouche pour lui dire : Mademoiselle...et puis quelque chose encore, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Mon oncle ravala son discours.

C'étaient deux cordeliers de la plus riche encolure. « Mademoiselle Louison, » dit le premier d'un ton papelard, nos » aubes sont-elles prêtes? — Hé, entre » donc, dit le second d'un air déter» miné, ne vois-tu pas qu'elle est seule?» Ce second prit la main de la repasseuse, l'embrassa avec une sorte d'affection, et cependant il avait dans son regard ardent et dans sa figure enluminée quelque chose qui fit peur à mon oncle et qui le détermina à garder son poste et le silence. Il s'en applaudit bientôt,

car le moine, sans la moindre explication, prit Louison par le bras, la poussa brusquement vers une alcove, et la renversa sous lui. « Oh! le vilain homme! » disait mon oncle en lui-même; battre » une aussi jolie fille! il me tuerait donc, » moi! » et il se tint coi. Pendant ce temps-là, l'autre père tirait de dessous son manteau une brioche, deux bouteilles de vin, et étendait une serviette sur une table. Louison revint toute chiffonnée, toute rouge, et elle souriait au moine. « Tiens, disait mon oncle à part » lui, elle aime à être battue; c'est sin- » gulier çà! » et le père, qui avait arrangé la collation, battit Louison à son tour, et tous trois se mirent à table. » Ma foi, disait mon oncle, c'est une » drôle de fille que cette Louison; elle » n'a pas de rancune. S'ils m'en avaient » fait autant, je ne boirais pas avec eux. » Ah! peut-être n'ose-t-elle pas faire au- » trement, de peur d'être battue plus

» fort. Je remarquerai l'allée en sortant :
» si je retourne à l'hôtel, ce qui n'est
» pas sûr, puisque je me vois à la tête
» de trente-deux écus de six francs, si
» j'y retourne, je conterai cela à mon-
» sieur l'ambassadeur, et il fera faire jus-
» tice de ces coquins-là... qui... que... »
Ici mon oncle, pour qui la collation n'avait rien de bien récréatif, puisqu'il n'y participait pas, mon oncle bâilla deux fois et s'endormit sous son panier.

Il n'a jamais pu me dire si Louison fut battue encore après la collation. Il l'a présumé depuis, et moi aussi ; mais comme on ne doit pas risquer de calomnier un ordre aussi respectable que celui des cordeliers, nous nous garderons bien de donner nos présomptions pour des réalités.

Quoi qu'il en soit, mon oncle, qui n'a pas d'idées très-suivies quand il dort, ne pensa plus où il était. Il s'étendit tout-à-coup, comme il eût fait dans son

lit, et il se réveilla en se sentant rouler par la chambre, lui et son panier. Louison, que ce bruit inusité chez elle éveilla aussi, demanda d'une voix tremblante qui était là. Vous jugez de cet exposé qu'il était alors nuit close.

Mon oncle, l'imagination toujours pleine des deux pères battant Louison avec une sorte de fureur, ne sachant pas s'ils étaient retirés ou non, craignant d'être battu à son tour, ne répondit rien à cette première interpellation. Il lui sembla qu'une seconde voix la répétait d'une autre partie de la chambre, et il se hâta de sortir de son panier. Il chercha l'alcove, décidé à se tapir sous le lit; il y arrivait, il se croyait en sûreté, au moins pour le moment, lorsque sa main porta sur une jambe nue. Cette jambe se retire aussitôt, et celui ou celle à qui elle appartient pousse un cri lamentable. Mon oncle, épouvanté, se retire aussi, et s'enfuit jusqu'à la muraille;

opposée. C'est de là qu'il écoute, qu'il cherche à percer les ténèbres qui l'environnent : il n'entend ni ne voit rien.

Le propriétaire de la jambe, rassuré par un long silence, se hasarda à aller prendre le briquet et des allumettes sur un coin de la cheminée près de laquelle mon oncle était sans le savoir. Les deux adversaires se trouvent nez à nez, et se soufflent leur haleine au visage. Mon oncle, que cette approximation glace jusqu'à la moelle des os, veut se sauver, et porte les bras en avant de peur de se casser la tête. Il frappe d'un coup sec le chien de briquet, le paquet d'allumettes, et les fait sauter des mains de celui ou de celle qu'il veut éviter. L'autre, qui sent échapper ce qu'il croit bien tenir, est de nouveau saisi de frayeur, jette un second cri plus fort que le premier, se met aussi à courir; mon oncle et lui, ou elle, se rencontrent, s'accrochent; ils trébuchent, ils tombent, et

s'en vont, l'un à droite, et l'autre à gauche.

—Ah! mon dieu! mon dieu! prononça enfin une troisième voix, à ce que crut mon oncle, ma voisine m'avait bien dit que si je vivais avec des prêtres, le diable ne manquerait pas de me rendre visite... Ah! mon dieu! mon dieu!.... au nom de la très-sainte vierge, je te conjure, esprit malin, réponds, que veux-tu de moi? — Que tu m'ouvres les portes, reprend mon oncle, déjà habile à saisir les circonstances. — Oh! bien volontiers, répliqua la timorée Louison; et la porte s'ouvre en effet, et mon oncle décampe à petit bruit : il s'attache à la rampe, il dégringole l'escalier plutôt qu'il ne le descend, cherche le pêne de la porte de la rue, le trouve, le tire, et respire en liberté sur le pavé du roi.

Si mon oncle avait eu un peu plus d'usage, il aurait senti que des cordeliers qui ont battu une repasseuse tout un

après-dîner, ne sont pas fâchés d'aller se reposer chez eux, que la règle d'ailleurs leur enjoint de rentrer à sept heures; enfin il eût profité de l'occasion, et il n'est personne en sa place qui ne se fût empressé de battre Louison, qui en valait bien la peine. Mais loin d'avoir de semblables pensées, il se félicitait d'être sorti de là sain et sauf; il ne se doutait même pas que les trois voix qu'il avait entendues étaient toujours celle de Louison, qui changeait de place et d'intonations, selon que la peur agissait plus ou moins sur elle.

Mon oncle, enchanté donc d'être dans la rue, tourna ses pas vers le Pont Neuf, qu'il connaissait comme sa mère. Il se proposait de passer le reste de la nuit sous la Samaritaine, et d'aviser là à la manière de dépenser agréablement son argent, sauf ensuite à retourner servir monsieur l'ambassadeur, ou tel autre seigneur à qui sa petite figure conviendrait.

Il allait monter le trottoir lorsqu'une patrouille du guet à pied passa près de lui. Le caporal qui la commandait examina sa mise hétéroclite à la lueur du réverbère, et ne concevait pas qu'on pût être fagotté ainsi sans quelques raisons extraordinaires qu'il pouvait être important à la police de pénétrer; il arrêta mon oncle *de par le roi*, il le somma de lui déclarer où il avait pris le costume complet d'un sergent de son corps, et pourquoi il osait le porter. Mon oncle raconta les faits avec ingénuité, et comme un caporal ne doit jamais rire sous les armes, celui-ci garda en écoutant un sérieux imperturbable, et prononça qu'il fallait conduire le petit bonhomme chez monsieur l'ambassadeur, s'assurer de la vérité des faits par lui allégués; et qu'à l'égard de l'argent et des habits pris à Riboulard, comme il n'avait eu la hallebarde que par un passe-droit fait à lui caporal, tout cela d vien-

drait ce qu'il plairait au ciel et à mon oncle.

Le caporal et sa patrouille se présentèrent respectueusement à la porte de monsieur le duc. Il était minuit, ou environ, et l'officier du guet croyait n'avoir affaire qu'au suisse : il eût été au désespoir de déranger monseigneur ; mais on célébrait à l'hôtel la naissance d'une infante, et tout y était dans la joie et le tumulte. Dugnès, qui allait et venait pour donner des ordres, traversait la cour quand la patrouille se présenta. Il reconnut mon oncle, lui fit recommencer son récit, et le jugea propre à divertir un moment l'honorable assemblée. En conséquence, il envoya l'officier et ses gens, qui ne demandaient pas mieux, se restaurer à la cuisine ; il prit Thomas par la main, et le livra à monsieur l'ambassadeur.

Celui-ci, qui aimait à rire aux dépens des autres, surtout quand il avait bien

soupé, fait faire à mon oncle le tour de la table. Les dames et les seigneurs se tournent aussitôt pour considérer le petit animal qu'on leur présente, et un prince décide qu'il ressemble parfaitement à ces chiens habillés qu'on fait danser dans les carrefours.

Il fallut que mon oncle racontât pour la troisième fois, à haute et intelligible voix, ce qui lui était arrivé pendant cette journée. Entre autres incidens, l'histoire de Louison battue par deux cordeliers parut délicieuse à la plupart des dames. Trois ou quatre d'entre elles demandèrent le nom du très-digne père qui l'avait si brutalement saisie par le bras, et se pincèrent les lèvres quand mon oncle eut déclaré qu'il ne l'avait pas ouï nommer, mais que c'était un terrible batteur. Les ris redoublèrent quand mon oncle supplia à genoux l'ambassadeur de venger cette pauvre Louison, et de faire punir les deux moines. « Parbleu !

» dit l'ambasssdeur au lieutenant de po-
» lice, qui était du nombre de ses con-
» vives, vous devriez porter cette cause
» à votre audience : cela serait réjouis-
» sant. — Si cela peut amuser votre ex-
» cellence, elle en aura le passe-temps.
» Je supposerai seulement, par égard
» pour le clergé, que ces drôles se sont
» masqués en cordeliers, sans tenir en
» rien à cet ordre respectable, et je vous
» réponds que leurs supérieurs ne les
» réclameront pas. » On parla ensuite de modes, politique et spectacle tout à la fois; un petit-maître raconta l'anecdote scandaleuse du jour à demi-voix, mais de manière à être entendu de tout le monde : mon oncle, qu'on laissait à l'écart, puisqu'il n'avait plus rien à conter, retourna trouver l'ami Dugnès. Celui-ci le mit à même de deux ou trois plats d'entremêts qu'il vida avec beaucoup de dextérité; puis il l'envoya coucher, et lui dit de faire ce qu'il

voudrait des habits du sergent et de ce qui était dans les poches. Cette conclusion flatta singulièrement mon oncle, et l'aida à dormir d'un bon somme. Faites en autant, très-cher lecteur, pour peu que ce livre ait de votre soporative : il sera au moins bon à quelque chose.

CHAPITRE V.

Une audience de police.

Rétrogradons un moment et revenons sur ce qui se passa à l'hôtel pendant que mon oncle fut entre les mains de l'avare et impitoyable Riboulard.

Les décrotteurs ses amis étaient restés pétrifiés de son enlèvement, car on juge des choses les plus sérieuses comme des plus futiles, par l'analogie qu'elles ont avec nos intérêts. Ainsi, par exemple, un roi trouve mauvais qu'on vole une province au roi son voisin, dont il ne se soucie guère, parce que l'usurpateur, agrandi et fortifié, peut lui prendre son tout; ainsi un ministre veut faire de son maître le prototype des souverains, parce qu'on n'eût jamais parlé de Mécène, s'il n'eût

été que l'homme d'affaires du roi d'Ivetot; ainsi un officier sans talens ne peut avancer qu'à son tour, et il crie que les préférences accordées au mérite, ce dont il ne convient pas, découragent les vieux militaires, et étouffent l'émulation; ainsi un prélat défend sa religion, qu'il a presque oubliée, parce qu'elle fournit aux gages de ses maîtresses, de ses laquais, de son cuisinier, et à l'entretien de ses chevaux et de ses équipages; ainsi le financier atteste la probité de ses confrères qu'on attaque, parce qu'il sent qu'on ne lui fera pas plus de grâce qu'à eux, et qu'il voudrait que les initiés seuls connussent les secrets du métier; ainsi un autre voleur plaint sincèrement son camarade qu'on va pendre, parce qu'il peut le dénoncer *in extremis*, et faire à ses dépens sa paix avec la justice; ainsi une petite-maîtresse blâme hautement une jolie femme qui souffle un ou deux amans à une autre,

parce qu'elle est bien aise de conserver les siens ; ainsi un auteur qui n'est pas bouffi d'amour-propre compatit à la chute d'une pièce, parce que demain il peut lui en arriver autant ; ainsi un poète médiore préconise des littérateurs ignorés, parce qu'où les sots sont quelque chose la médiocrité est tout; ainsi nos décrotteurs voulaient ravoir Thomas, parce qu'avec lui reviendraient les friandises dont il les bourrait régulièrement.

Ils furent donc trouver monsieur Dugnès, et crièrent tous à la fois à la cruauté, à l'infamie, à l'innocence persécutée ! Dugnès, qui aimait toujours mon oncle, fut raconter le fait à madame; madame, pour qui mon oncle n'avait pu avoir de mérite que celui de la nouveauté, et qui depuis long-temps ne s'occupait plus de lui, madame écouta à peine Dugnès, et lui parla de sa nouvelle calèche et de sa loge à l'O-

péra; Dugnès, qui connaissait la fibre sensible des cœurs de qualité, répliqua qu'un malheureux, un drôle, avait osé méconnaître les droits des ambassadeurs : l'ambassadrice, qui tenait d'autant plus à ses prérogatives qu'elle les méritait moins, entra aussitôt dans une colère épouvantable ; elle se leva pour courir à son secrétaire, elle renversa en passant son déjeûner de Sèvre, et marcha sur la queue de son sapajou ; elle prit du papier doré sur tranche, et écrivit de sa propre main une longue lettre de quatre lignes à monsieur le lieutenant de police ; elle redemandait mon oncle au nom du roi d'Espagne, et faisait de son enlèvement une affaire de de potentat à potentat.

Thomas était fort tranquille dans le panier de Louison pendant que deux États puissans touchaient pour lui à une rupture éclatante que prévint pourtant la condescendance du magistrat,

et les démarches qu'il fit dans la matinée lui valurent l'honneur d'une invitation pour le soir.

Dugnès se rendit avec sa lettre chez le conseiller d'État : celui-ci protesta, dans une réponse écrite aussi de sa main, qu'il était trop heureux de trouver l'occasion d'être agréable à madame l'ambassadrice, qu'il n'avait jamais vue; et aussitôt un exempt fut dépêché rue des Prêtres, avec l'ordre de mettre Riboulard au cachot sans autre information, parce qu'il n'était pas possible que l'ambassadrice d'Espagne n'eût pas raison.

Dugnès fut poliment invité à accompagner l'exempt qui devait lui remettre l'intéressant personnage pour lequel madame la duchesse faisait tant de bruit.

Le mouchard en chef et Dugnès passaient devant les piliers des Halles. L'œil de l'Espagnol fut frappé de la défroque galonnée de mon oncle accrochée à un

clon. Riboulard avait trouvé dans un seul individu le juif et le fripier. L'honnête acquéreur s'était empressé d'étaler le tout, parce que cela pouvait convenir au petit laquais de quelque gros fabricant qui voudrait aller trancher du grand seigneur en Italie ou en Angleterre.

Dugnès, en qualité d'homme d'affaires de monsieur le duc, connaissait parfaitement les lois. Il se rappela le vieil axiome : *On prend son bien où on le trouve.* Il prit en effet la parure complète de mon oncle, et la jeta sur le devant de son carrosse. « Cinq cents francs,
» mon maître, disait le fripier en le sui-
» vant le bras tendu et la main ouverte;
» cinq cents francs, je n'en puis rien
» rabattre. Examinez, cela n'a pas été
» mis ; c'est une livrée qu'un tailleur a
» manquée à un postillon du cardinal
» de Rohan. — Prends garde, bavard,
» interrompit l'exempt, que je n te

» mène à Bicêtre, pour t'apprendre à » acheter des effets volés à un ambas» sadeur! — Mais, monsieur... — A un » duc! — J'ai acheté... — A une excel» lence! — En sûreté de conscience... » — Le *duplicata* du roi catholique! — » C'est un officier du guet, un homme » respectable... — Fouettez, cocher, » délivrez-nous de ces criailleries. » Et le cocher fouette et on descend chez Riboulard.

Il était dans sa chambre, marchant à grands pas, s'arrachant d'une main le peu de cheveux dont il pouvait disposer, et se donnant de l'autre, tantôt un soufflet, tantôt un coup de poing. Il s'arrêtait ensuite d'un air consterné devant son armoire enfoncée et pillée, et recommençait à trépigner et à se meurtrir. « Finissons ce manége, monsieur » Riboulard, dit l'exempt, et dites-moi » ce que vous avez fait de Thomas. — » Oh! le petit coquin! voyez, voyez,

monsieur ; mon uniforme des diman-
» ches, mon sang, mes entrailles, mon
» argent, il m'a tout volé, et s'est enfui
» par la fenêtre après avoir rompu cette
» corde, avec laquelle je l'avais forte-
» ment attaché. — Ce n'est pas une his-
» toire que je vous demande, monsieur,
» c'est Thomas! — Je ne vous fais pas
» d'histoire, monsieur, et vous voyez
» bien à mon désespoir que je vous dis
» la vérité. — Vérité tant qu'il vous plaira!
» au cachot jusqu'à ce que Thomas se
» retrouve! — Mais, monsieur, je n'ai
» pas tort. — Tort ou raison, monsieur
» le lieutenant de police l'a ordonné
» ainsi, et cela plaît à madame l'ambas-
» sadrice. »

Riboulard se lamente, il fait son pâquet, et se dispose à se rendre, sur sa parole d'honneur, dans les souterrains de l'Abbaye. Le fripier avait suivi la voiture de Dugnès, sans autre intention que de le fléchir et d'en obtenir quel-

que dédommagement. Il prit des informations dans la rue des Prêtres, et on lui indiqua la demeure de son vendeur. Il était à présumer qu'il en obtiendrait meilleure composition que de l'exempt et de Dugnès; il arriva donc chez lui, et commença en entrant le second acte de la pièce dont le premier s'était passé sous les piliers des Halles.

L'exempt se souciait très-peu que le fripier fût satisfait ou non, et il ne s'émut pas infiniment en le voyant menacer et gourmer Riboulard, parce qu'on peut fort bien aller au cachot avec le nez cassé ou une côte enfoncée; mais ce qui alluma sa bile, c'est que le fripier ne gagna rien à battre le sergent, et, trouvant l'armoire ouverte, se dédommagea sans compter et prit à poignées dans la cassette. Riboulard retrouva des forces et cria au voleur à tue-tête. L'exempt, ayant une occasion de prouver à monseigneur de la police

son zèle et son activité, voulut arrêter le fripier : ces coups de main menaient à une inspection. Dugnès, qui ne pouvait ravoir Thomas, se contenta pour le moment de ses habits, et laissa les battans et les battus s'arranger comme ils l'entendraient.

L'Espagnol était dans la rue, et il cherchait son cocher, qui buvait en l'attendant, ainsi que cela se pratique, lorsqu'un énorme paquet, qui frisa en tombant la corne de son chapeau, le fit sauter deux toises en arrière. C'est beaucoup deux toises, mais on saute bien quand on a peur. Voilà ce qui fit sauter Dugnès.

L'exempt n'était brave que lui sixième contre un, et il ne se souciait pas d'approcher le fripier de trop près : il se contentait de barrer la porte pour l'empêcher de s'évader. Le fripier, qui sentait que tôt ou tard une escouade viendrait assurer la victoire à l'exempt,

prit aussitôt son parti : ce fut de sortir par le chemin familier à mon oncle, se proposant, en sa qualité de bourgeois de Paris, de plaider ensuite et de se faire adjuger les espèces de Ribou'ard.

Il n'avait pas l'intrépidité de Thomas, et la tête lui tourna dès qu'il fut sur le toit : l'exempt, qui le regardait aller de la lucarne, se trouva fort de la faiblesse de son adversaire. Il se sentit en outre animée par la présence de trente commères que le brouhaha avait attirées aux croisées. Rien n'est aussi propre à inspirer du courage que l'attention d'un certain nombre de spectateurs. Voilà peut-être pourquoi tel qui tremble lorsqu'il entend une souris trotter dans sa chambre se laisse gaîment couper le coup en public.

L'exempt paraît donc sur le toit d'un air résolu et se met à la poursuite du fripier; il affectait de marcher le jarret tendu, et avait soin cependant de bien

établir un pied avant d'avancer l'autre; il gagnait petit à petit sur le fripier, qui se traînait de son mieux sur ses genoux et sur ses coudes : Il l'aura! il ne l'aura pas! criait-on des fenêtres voisines.

L'exempt saisit enfin son homme par un pied; l'autre lui en alonge un coup qui lui fait perdre l'équilibre; la violence du mouvement le fait perdre aussi au fripier, et la pente leur devient fatale à tous deux; ils roulent ensemble du haut du toit en bas, et de là dans l'espace; l'exempt tombe sur l'impériale du carrosse de Dugnès et se casse une cuisse; le fripier tombe sur le siége et tue le chien danois de monsieur le duc, qui regardait tranquillement les passans, assis sur son cul.

Un officier du guet au cachot, un exempt qui a la cuisse cassée, un fripier qui a failli à se rompre le cou, sont une satisfaction qui suffirait à

l'orgueil même d'une reine : aussi madame l'ambassadrice en témoigna-t-elle sa satisfaction au conseiller d'État, et elle voulut bien, ainsi que je crois l'avoir dit plus haut, l'admettre à sa fête du soir.

Cette fête tirait à sa fin, et le magistrat, dont la perruque était défrisée, l'habit poudré et les manchettes chiffonnées, parce qu'il s'était avisé de batifoler avec les dames, le magistrat jugea à propos de se retirer avant le jour, pour ne pas compromettre la dignité du costume. Il avait d'ailleurs des causes importantes à juger à l'audience du matin, et un peu de repos était nécessaire pour lui rafraîchir le cerveau.

Il avait promis à monsieur le duc une scène burlesque dont Louison devait faire les frais. Dugnès, assez philosophe pour un Espagnol, ne voulait pas manquer cette audience, qui pouvait fournir un chapitre aux bizarreries

de l'esprit humain. Il se rendit de très-bonne heure à la salle où devait siéger monseigneur; il s'assit derrière les gradins pour tout entendre et n'être pas dérangé. C'est là qu'il prit des notes sur lesquelles il rédigea ce que vous allez lire, et ce qu'il se garda bien de publier alors: il faut toujours ménager les gens en place *tant qu'ils y sont.*

Deux messieurs entrent dans la salle. Habits de velours, vestes de brocard, l'épée, le chapeau sous le bras : ce sont sans doute des gens d'importance. Nous allons voir cela (1).

BERTRAND.

Déjà à l'audience, mon cher Michaud!

MICHAUD.

Vous n'êtes pas moins exact, mon cher Bertrand.

---

(1) Tous les faits qui suivent sont vrais; les noms des personnages seulement sont changés.

BERTRAND.

L'exactitude ne coûte rien et plaît à monseigneur.

MICHAUD.

Il est vrai qu'il est toujours bon de se mettre en évidence.

BERTRAND.

Vous pensez comme moi; nous avons toujours eu les mêmes principes.

MICHAUD.

Et nos principes sont les bons. Aussi la fortune nous favorise, les grands nous recherchent, la canaille nous craint, monseigneur nous considère, et nos affaires vont leur train.

BERTRAND.

Cette canaille est cependant loin encore de la vénération que nous devrions lui inspirer; elle se permet parfois des expressions et même des gestes.....

MICHAUD.

Quel est l'état qui n'a pas ses désa-

grémens? le nôtre n'est pas moins un des plus importans de Paris.

BERTRAND.

Vous êtes modeste. Les inspecteurs de police sont les premiers hommes du royaume, mon ami. Le roi gouverne la France, les ministres gouvernent le roi, monseigneur gouverne les ministres, et nous gouvernons monseigneur; je conclus de là que nous sommes les êtres par excellence.

MICHAUD.

Je trouve un grand fond de philosophie dans ce que vous venez de dire; il y a cependant une conséquence qui vous est échappée.

BERTRAND.

Laquelle?

MICHAUD.

C'est que monseigneur est fort heureux de nous avoir.

BERTRAND.

Parbleu! je le crois. Que ferait-il

sans nous? Dupont est un maladroit, Nicolas vieillit, et Lecourt...

MICHAUD.

Oh! pour celui-là il ira au grand. Quelle vigilance, quel tact, quelle finesse! Point de scrupules: ne connaissant ni parens ni amis, considérant la nature et les sentimens du cœur comme des préjugés puérils: il est vraiment né avec des qualités rares.

BERTRAND.

Mais je ne lui vois que les qualités nécessaires à son état. Savez-vous, mon ami, qu'il y a peu d'hommes dont on puisse faire un bon inspecteur de police? Quel réunion de talens exige notre profession! A propos, vous avez sans doute fait quelque découverte?

MICHAUD.

Je ne me présente jamais à la police sans cela. Et vous?

BERTRAND.

Si je n'en avais pas, j'en imaginerais.

(*Ici M. Bertrand prend un ton affectueux.*) Mon bon ami, j'ai à te consulter sur une affaire qui m'embarrasse.

MICHAUD.

Bertrand embarrassé ! c'est un peu fort.

BERTRAND.

C'est peut-être la première fois, mais enfin je le suis. Nous sommes seuls; profitons du moment. (*A demi-voix.*) Je veux introduire dans Paris une édition de la Vie privée de la Pompadour.

MICHAUD.

Ce n'est que cela ! Il faut la dénoncer à monseigneur.

BERTRAND.

Le bel expédient !

MICHAUD.

Admirable ! tu te soucies peu de ce que deviendront tes livres, pourvu qu'on te les paie.

BERTRAND.

Oh! cela m'est tout-à-fait indifférent; je n'écris pas pour être lu.

MICHAUD.

Ces ouvrages font sur monseigneur l'effet de l'eau sur un hydrophobe. Il frémira, nous assemblera, promettra et paiera. Suivez mon plan, monsieur. On bat la générale à la sourdine ; l'armée grise est sous les armes, les barrières sont gardées; ta voiture entre par celle où tu es de poste, tu la saisis, tu laisses échapper le charretier, et tu conduis ta charrette ici avec un fracas d'enfer. Monseigneur te loue, te félicite, te délivre un bon de la somme promise, et envoie ton ouvrage moisir dans une tour de la Bastille, ce qui n'est pas un grand malheur pour le public.

BERTRAND.

En honneur, avec tout mon esprit, je n'aurais pas trouvé celui-là. Mon ami, je m'humilie devant toi.

MICHAUD.

Je vais à mon tour te faire une confidence.

BERTRAND.

Je me croirai trop heureux de te prouver ma reconnaissance : as-tu aussi quelqu'affaire embarrassante ?

MICHAUD.

Je suis amoureux d'une charmante petite femme.....

BERTRAND.

Un inspecteur de police sérieusement amoureux ! cela me passe.

MICHAUD.

C'est peut-être une fantaisie plutôt que de l'amour : je crois même que, sans les difficultés que j'éprouve, cette petite bourgeoise ne m'eût pas long-temps captivé.

BERTRAND.

C'est-à-dire que la dame fait la réservée.

MICHAUD.

Pas du tout, et nous aurions déjà mis cette aventure à fin, sans la jalousie vigilante du plus intraitable mari...

BERTRAND.

Je l'enlève ce soir, je le promène toute la nuit, et, demain matin, désespéré d'une méprise bien involontaire, je le rends à sa chaste moitié, avec des excuses, des regrets, des grimaces dont il sera attendri.

MICHAUD.

Tu m'as deviné : les grands génies n'ont besoin que d'un mot pour s'entendre.

BERTRAND.

Et on ne peut pas dire que nous soyons méchans ; car, enfin, les projets que nous venons d'arrêter ne sont que des ruses bien innocentes.

MICHAUD.

Et qui ne font de mal à personne. Ton expédition de ce soir doit ressembler à un tour que tu as joué il y a quelques années. Je n'en ai jamais bien su les détails, mais il t'a fait le plus grand honneur dans le corps.

BERTRAND.

C'est l'aventure de Leclerc : je n'y pense jamais sans m'admirer moi-même.

MICHAUD.

Oui, je me rappelle; c'est Leclerc.

BERTRAND.

Il n'y a pas grand mérite à faire des dupes dans cette classe d'hommes qui ne soupçonne aucun des ressorts que nous faisons jouer habituellement; mais faire tomber dans le piége un confrère, un homme de l'art, c'est la suprématie du talent.

MICHAUD.

Sans doute.

BERTRAND.

Leclerc jouait l'important avec ses camarades, il se faisait valoir à leurs dépens, c'était un homme...

MICHAUD.

Dont il fallait se défaire pour l'intérêt général.

BERTRAND.

Et qui ne devait la confiance de monseigneur qu'à une très-jolie femme qu'il avait épousée pour..... car c'était bien l'être le plus nul...

MICHAUD.

Enfin...

BERTRAND.

L'amour perd quelquefois les plus grands hommes, et l'amour a perdu Leclerc. Amant chéri de madame Dupin, je ne sais pas trop pourquoi, il fallait se débarrasser d'un mari incommode, et, selon l'usage heureusement pratiqué parmi nous, une lettre de cachet est lancée contre le pauvre Dupin.

MICHAUD.

C'est tout simple.

BERTRAND.

Ami de la maison, Leclerc ne pouvait décemment mettre lui-même l'ordre à exécution: je me présente, il me le confie. Comme une bonne action ne me coûte

rien quand elle s'accorde avec mes intérêts, j'avertis le mari; il se cache. Leclerc le croit enlevé et s'établit dans ses droits avec sécurité. J'arrive à minuit, et j'arrête Leclerc dans le lit de madame Dupin. Elle se récrie, elle proteste de ma méprise. « Je ne me trompe » pas, madame ; un femme aussi res» pectable que vous ne peut être cou» chée qu'avec son mari : c'est donc son » mari que j'arrête. » Je conduis le substitut à Vincennes, je conte le fait à monseigneur, qui en rit un moment et qui oublie Leclerc avec d'autant plus de facilité que sa femme lui reste.

MICHAUD.

C'est superbe !

BERTRAND.

N'est-il pas vrai ?

MICHAUD.

Cependant ton récit donne matière à d'amples réflexions.

BERTRAND.

Comment donc?

MICHAUD.

Si tu allais me traiter comme Leclerc.

BERTRAND.

Incapable, foi d'homme d'honneur!

MICHAUD.

Foi d'homme d'honneur! Je suis pris.

BERTRAND.

Nous sommes entre nous : eh bien! mon ami, foi de fripon.

MICHAUD.

Tu me rassures : d'ailleurs, aujourd'hui, nous avons besoin l'un de l'autre. Ah çà, entendons-nous de manière à ce que monseigneur ignore nos petits arrangemens.

BERTRAND.

Toujours timoré! Monseigneur a de l'usage, et il sent bien que ses agens peuvent se permettre quelques peccadilles. A-t-il dit un mot au commissaire Lefort, qui, pour rendre service à un mari qui plaidait en séparation avec sa femme, s'est transporté avec lui chez

elle pour donner à l'époux les facilités de voler à sa moitié ses contrats, son argent et ses bijoux?

MICHAUD.

Et le commissaire Mantel a fait quelque chose de bien plus gai. Une orpheline vient se plaindre à lui de son tuteur qui lui a fait perdre son innocence, et le commissaire lui fait perdre la santé. Depuis ce moment, la pupille trouve son tuteur honnête homme. Vive Mantel pour rétablir la paix dans une maison!

BERTRAND.

Eh bien! monseigneur a-t-il parlé de ces escapades? Il sait vivre et laisser vivre. Ne faut-il pas que tout le monde fasse ses petites affaires?

En cet endroit de la conversation, entrent messieurs Lecourt, Nicolas et Dupont. Ils marchent sur la pointe du pied, se donnent des airs penchés, et sa-

luent leurs camarades avec beaucoup de grâces, à ce qu'ils croient.

LECOURT, NICOLAS, DUPONT.

Bonjour, messieurs.

MICHAUD.

Bonjour, Lecourt ; bonjour, Nicolas,

BERTRAND.

Bonjour, Dupont.

MICHAUD.

Quelle figure heureuse a ce petit Lecourt !

BERTRAND.

Figure faite exprès. Qui ne le prendrait pour un honnête homme?

LECOURT.

Finissez donc, messieurs; vous me faites rougir.

BERTRAND.

Rougis, rougis; c'est un art qui nous manque à nous : mais on ne peut pas tout avoir.

NICOLAS.

Monseigneur ne doit pas tarder à paraître.

MICHAUD.

Nous l'attendons depuis une heure.

NICOLAS.

Peine perdue, puisqu'il n'en saura rien.

BERTRAND.

Les espions de ses espions ne l'informent-ils pas de tout? (*Ces messieurs rient.*)

DUPONT.

Vous riez de cela, messieurs? Moi, je ne connais rien d'aussi heureusement imaginé que l'espionnage. C'est par ce moyen-là que personne n'est en sûreté chez soi, et qu'on se défait, quand on veut, d'un homme, pour un mot qu'on lui fait dire, s'il ne l'a pas dit.

NICOLAS.

Rien aussi qui ait une origine aussi respectable que l'espionnage. Je parie que vons ignorez encore que nous descendons en ligne directe d'Antoine de Mouchi, grand-pénitencier de Noyon, qui faisait la chasse aux hérétiques et

qui fut l'un des juges d'Anne Dubourg. Le peuple appelait ses gens *des mouches*, et depuis, par corruption, *mouchards*.

BERTRAND.

C'est une belle chose que l'érudition! Moi, je ne m'embarrasse pas d'où je viens, mais de ce que je suis. Le métier est bon : voilà l'essentiel.

LECOURT.

A la bonne heure, mais les espions coûtent cher, et...

MICHAUD.

Qu'importe! c'est le peuple qui paie.

LECOURT.

Pauvre peuple!

MICHAUD ET NICOLAS.

Taisez-vous donc, monsieur! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

BERTRAND.

Allons, allons, messieurs, de l'indulgence. C'est un jeune homme; il faut lui découvrir le fin du métier. Pas d'huma-

nité d'abord, et pas plus de scrupules : ce sont des sottises. Faire de petites choses qu'on présente comme des merveilles ; profiter de la bêtise du patron, servir ses fantaisies, caresser son amour-propre, et empocher en sûreté de conscience le prix de ses flagorneries, voilà ce que je fais depuis vingt ans, et ce que tu feras si tu veux te maintenir. Tu conviendras, Michaud, qu'on ne peut donner à un élève des instructions plus sûres et plus solides.

NICOLAS.

Voilà monseigneur.

Le lieutenant de police s'avance avec toute la gravité dont il est capable; il ne tourne pas la tête, de peur de déranger sa perruque.

(*Les cinq inspecteurs saluant jusqu'à terre* :) Monseigneur!

MONSEIGNEUR.

Bonjour, bonjour. Ah, vous voilà, Dupont : approchez. C'est donc vous,

monsieur, qui me faites mander à la barre du Parlement, qui m'exposez à une mercuriale qui compromet ma dignité, et donne à rire à tous les bourgillons de Paris?

DUPONT.

Moi, monseigneur!

MONSEIGNEUR.

Vous, monsieur. On me reproche de ne pas mettre un frein au jeu, de laisser ruiner les plus respectables familles, et cela, parce que vous avez la maladresse de saisir un biribi chez la maîtresse du premier président, qui, avant votre bévue, laissait faire aux autres ce qu'on faisait chez sa maîtresse.

DUPONT.

J'ai cru devoir...

MONSEIGNEUR.

Vous avez cru... vous avez cru... Qu'avez-vous cru, voyons?

DUPONT.

Qu'il fallait faire mon devoir, sans égard pour les personnes.

MONSEIGNEUR.

Vous êtes un sot. Apprenez qu'un inspecteur qui sait son métier n'expose pas un homme comme moi et n'ignore point qu'il est des personnes qui ont le droit de tout faire.

DUPONT.

Mais, monseigneur, cette dame n'avait obtenu un privilége que pour le jour de sa fête, et elle n'a jamais voulu être un jour sans donner à jouer, disant qu'elle s'appelle Toussaints.

MONSEIGNEUR.

Il fallait l'en croire sur sa parole, monsieur! Est-ce à vous à lui contester son nom? Êtes-vous son parrain?

DUPONT.

Monseigneur, mes intentions...

MONSEIGNEUR.

Que m'importent vos intentions? C'est du fait qu'il s'agit. Quand ces gens-là ont fait une sottise, ils croient tout gagner en se retranchant derrière leurs

intentions. Est-ce aussi par pureté d'intention que vous avez dit partout que, le jour de la foire Saint-Germain, j'ai fait distribuer de l'argent aux poissardes pour qu'elles criassent : *Vive monseigneur le lieutenant de police!* On se doute bien que les gens en place qui veulent être applaudis paient les applaudissemens ; mais est-ce à vous à divulguer les secrets du cabinet, imbécille?

BERTRAND, *à Michaud.*

Il n'en fait jamais d'autres.

DUPONT.

Je vous jure, monseigneur...

MONSEIGNEUR.

Je vous jure que si vous ajoutez un mot, je vous mets à Bicêtre.

DUPONT.

Je me tais.

MONSEIGNEUR.

Et vous faites fort bien. Michaud, Bertrand, avez-vous quelque chose de nouveau?

LECOURT.

Si monseigneur veut le permettre....

MONSEIGNEUR.

Vous répondrez quand je vous interrogerai. Sachez, jeune homme, qu'il faut avoir l'esprit du moment, et que dans celui-ci je ne suis pas de bonne humeur. Bertrand, Michaud!

BERTRAND.

Monseigneur, les malades de différens hôpitaux se plaignent de ce que des médecins leur tâtent le pouls avec des gants ou avec la pomme de leurs cannes : ils demandent une visite à monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Ils demandent une visite! Ces drôles-là s'imaginent que j'ai le temps de penser à eux. Je juge cette visite révoltante et inutile : révoltante, parce que je n'aime pas à voir des malheureux, j'ai le cœur trop sensible; inutile, parce qu'il est bon qu'il périsse des pauvres;

il y en a trop, ils sont innombrables.

MICHAUD.

Paris est inondé de libelles : quelques soins qu'on se donne, ils se multiplient incroyablement.

MONSEIGNEUR.

Des libelles ! ceci est sérieux, par exemple. Occupez-vous, avec le zèle le plus infatigable, à vous assurer du dernier de leurs auteurs. Point de grâce à ces coquins qui se permettent de nous dire des vérités : qu'on guette les auteurs, les imprimeurs, les colporteurs ; qu'on ne fasse pas grâce à un mot, qu'on saisisse la pensée au passage et qu'on l'arrête. Nicolas, il faut me trouver quelques gentilshommes ruinés pour observer l'intérieur des bonnes maisons.

NICOLAS.

En voici déjà un.

MONSEIGNEUR.

Approchez, mon ami. (*Le gentil-*

homme sort du coin où il attenddit patiemment qu'on lui adressât la parole.) Êtes-vous gentilhomme ?

LE GENTILHOMME.

J'ai cet honneur-là.

MONSEIGNEUR.

Connu ?

LE GENTILHOMME.

De tout Paris.

MONSEIGNEUR.

Sans amitié, sans reconnaissance, sans délicatesse ?

LE GENTILHOMME.

Absolument.

MONSEIGNEUR.

Nicolas te donnera les premiers élémens et de quoi te faire une garde-robe : tu as l'air d'un cuistre.

BERTRAND.

Monseigneur, je connais un homme intelligent, adroit, capable de pénétrer partout ; mais c'est un homme sans extérieur, d'une figure plate et

commune : il faudrait quelque chose qui relevât cela.

MONSEIGNEUR.

Je lui ferai donner la croix de Saint-Louis. A vous, Lecourt.

LECOURT.

J'ai trouvé, cette nuit, un vicaire de Saint-Joseph chez la Dupont : je l'ai arrêté.

MONSEIGNEUR.

C'est tout simple. Que va-t-il faire là? N'y a-t-il pas des femmes mariées?

LECOURT.

Et je l'ai conduit à l'officialité.

MONSEIGNEUR.

C'est très-bien. Gardez-vous de blesser les prérogatives du clergé ; ménageons ces gens-là, nous en avons besoin : nous nous soutenons mutuellement.

NICOLAS.

La cherté des denrées fait murmurer le peuple. Si j'osais conseiller à mon-

seigneur de chercher dans sa sagesse des moyens de répression.

MONSEIGNEUR.

Il faut que la populace souffre, mais il ne faut pas qu'elle crie. J'ai obtenu de monsieur l'archevêque la permission de faire gras ce carême. Il a déjà fait à ce sujet un mandement superbe qu'il n'a pas encore lu : cela apaisera tout. A propos, Lecourt, avez-vous recueilli quelque chose de drôle pour le journal libertin de sa majesté?

LECOURT *tire un papier et lit.*

Durfort, la cadette, pour dégoûter du mariage, a donné l'idée d'un tableau où deux époux en regard bâillent l'un et l'autre d'une manière si naturelle et si franche que la même convulsion se communique à ceux qui les regardent.

Mademoiselle Dubois, malgré l'œil sévère de ses père et mère, a cédé sa fleur à un garçon limonadier. Il est vrai que ce garçon est le duc de Fron-

sac, qui, en veste et en tablier, lui porte tous les matins du chocolat.

MONSEIGNEUR.

C'est fort bon, ceci, c'est fort bon ! Continue, mon cher, et du plus gai encore, s'il est possible. Ah! messieurs il y a deux veuves du Parc-aux-Cerfs à marier : on donne cinquante mille livres et une compagnie de dragons, et il n'y en a qu'une de grosse. Cherchez des épouseurs.

DUPONT.

J'en prends une, si monseigneur le trouve bon.

BERTRAND, *à Michaud.*

Il est bête à faire plaisir.

MONSEIGNEUR, *à Dupont.*

Faquin ! sachez vous connaître, et ne prétendez pas à des femmes pour qui sa majesté a eu des bontés. Ces dames sont ennoblies par le fait, et ne peuvent convenir qu'à de très-bons gentilshommes. Il faut promptement

les remplacer. Lecourt, je te charge de ce soin. Un physique séduisant, l'air effronté, le geste et le propos libres ; point de mœurs, on n'en veut plus à la cour.

BERTRAND, *à Michaud.*

Et mon affaire donc ? Tu ne penses à rien.

MICHAUD.

Ah ! c'est vrai. Monseigneur, on parle d'une édition de la Vie privée de madame de Pompadour.

MONSEIGNEUR.

Il faut la saisir à quelque prix que ce soit. Je donne quinze mille livres à celui qui la conduira ici. Qu'on veille surtout aux envois de l'étranger ; je ne me lasse pas de le répéter. La correspondance des auteurs nous sera très-utile pour ces découvertes. Le directeur-général des postes, qui n'est pas le père des lettres et qui ne les respecte point, ouvrira toutes celles qui vien-

dront de l'étranger. Ah! pour abréger, il me vient une idée excellente. J'arrête la vente de tous les ouvrages quelconques jusqu'à nouvel ordre. Je veux, j'entends et j'ordonne qu'on n'imprime et que l'on ne lise que l'Almanach royal. Comment, je gouverne despotiquement quinze cents filles, et je ne contiendrais pas neuf muses qui pourtant ressemblent assez à des filles, car elles se prostituent à tout le monde.

Qu'on ouvre les battans; l'audience va commencer.

MICHAUD.

Monseigneur n'a plus rien à m'ordonner?

MONSEIGNEUR.

Ah! si fait, si fait! Une estrade et des siéges pour monsieur l'ambassadeur d'Espagne et sa société. Ils ont la fantaisie de voir une audience de police.

Les portes s'ouvrent en effet. Une escouade du guet se distribue dans le

parquet, les particuliers assignés approchent de la barre, monseigneur monte sur son siége, le greffier est devant lui, les inspecteurs à ses côtés, la canaille dans le fond.

MONSEIGNEUR.

Greffier, appelez les causes.

LE GREFFIER.

Martin, marchand de vin, rue Saint-Maur, assigné.

MONSEIGNEUR.

Je connais son affaire. Martin, approchez.

MARTIN.

Me v'là, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

On boit chez vous?

MARTIN.

Sans doute, puisque j'vendons du vin.

MONSEIGNEUR.

Et on y tient des assemblées?

MARTIN.

Oui, des assemblées de buveurs.

MONSEIGNEUR.

Des assemblées de penseurs?

MARTIN.

Queu qu'c'est qu'çà, monseigneur?

MONSEIGNEUR.

Ah! tu joues l'imbécille! N'avais-tu pas, avant-hier, trente marchands chez toi?

MARTIN.

Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

N'étaient-ils pas dans le grand salon?

MARTIN.

Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Et ne t'ont-ils pas défendu d'y introduire personne?

MARTIN.

Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Tu vois bien que ces gens-là pensaient.

MARTIN.

Non, monseigneur, ils buvaient.

MONSEIGNEUR.

Ils pensaient, et je ne veux pas qu'on pense.

MARTIN.

Ils ont bu soixante pintes et m'ont bien payé.

MONSEIGNEUR.

Ils ont parlé du gouvernement.

MARTIN.

Il faut bien parler de quelque chose.

MONSEIGNEUR.

Et ils en ont dit du mal.

MARTIN.

Parguenne! c' sont des marchands: i' s' plaigniont des impôts qui les ruinent et qui nous font payer tout si cher!

MONSEIGNEUR.

Il avoue.

MARTIN.

J'avoue quoi, monseigneur?

MONSEIGNEUR.

Qu'il se tient chez lui des concilia-

bules. Écrivez, greffier; et ledit Martin, pour avoir reçu chez lui des gens suspects, est condamné en six cents livres d'amende.

MARTIN.

Ah ça! monseigneur, n'badinez pas; c'est mon gain de trois mois.

MONSEIGNEUR.

Et en cas de récidive, sa porte murée et son vin confisqué.

MARTIN.

Monseigneur, vous n'en boiriez pas.

MONSEIGNEUR.

Je sais être indulgent selon les circonstances; je ne sévirais pas s'il ne s'agissait que d'une bagatelle, de vin falsifié, par exemple. Cela est défendu, à la vérité, mais les gens comme il faut ne vont pas au cabaret; mais des assemblées! des assemblées!!!

MARTIN.

Monseigneur, écoutez donc!

MONSEIGNEUR.

Six cents francs.

MARTIN.

Je ne les ai pas.

MONSEIGNEUR.

On vendra tes meubles.

MARTIN.

Monseigneur !

MONSEIGNEUR.

A Bicêtre, s'il ajoute un mot.

BERTRAND, *à Martin.*

Paie et tais-toi.

MARTIN, *en se retirant.*

Voilà une justice bien injuste.

LE GREFFIER.

Le cabriolet du marquis de Blinville a renversé un homme et l'a tué : il était père de huit enfans, et la veuve demande une indemnité.

MONSEIGNEUR.

Douze cents francs à la veuve.

LE GREFFIER.

C'est beaucoup : ce sont des gens du peuple.

MONSEIGNEUR.

Cent écus.

LA VEUVE.

Cent écus, et j' sommes neuf! c'est trente-trois livres par tête.

MONSEIGNEUR.

Pourquoi ton mari se laisse-t-il écraser?

LA VEUVE.

Est-ce sa faute si on l'écrase?

MONSEIGNEUR.

On se range, ma mie.

LA VEUVE.

Et quand on n'en a pas le temps?

MONSEIGNEUR.

Voilà bien du caquet! si l'on croyait ces gens-là, nos seigneurs iraient à pied.

LA VEUVE.

Et j'y allons ben, nous!

MONSEIGNEUR.

As-tu des talons rouges; des bas de soie blancs, un habit brodé? Met-on tout cela dans la boue? En vérité, si on

ne maintenait pas soigneusement les prérogatives de la noblesse, la canaille se croirait l'égale de tout le monde. Finissons : cent écus, ou rien.

LA VEUVE, *se retirant.*

Allons, allons, j'aurons peut-être un carrosse queuque jour, queu qui sait? et gare aux enfans d' monsieur l' marquis!

UNE MARQUISE, *en minaudant.*

Hé, bonjour, mon cher lieutenant de police!

MONSEIGNEUR, *se levant.*

La marquise d'Allebouville! Ouvrez la barrière, donnez un fauteuil. Comment, madame la marquise, vous venez à une audience publique! Que ne m'écriviez-vous un mot?

LA MARQUISE.

Oh! je n'ai jamais eu rien de caché pour personne; d'ailleurs, je suis jeune et jolie, et je dois avoir gain de cause partout.

MONSEIGNEUR.

Il est sans doute impossible que vous n'ayez pas raison.

LA MARQUISE.

Vous en allez juger. Je serai concise, car je m'aperçois que vous avez une populace innombrable à expédier.

MONSEIGNEUR.

Que voulez-vous! c'est un désagrément attaché à ma place.

LA MARQUISE.

Et qui doit vous peiner infiniment, je le sens, mon bon ami. Voici le fait. J'étais chanoinesse à Maubeuge; je m'y amusai d'abord beaucoup, parce que nous avions Royal-Normandie avec qui il y avait de la ressource. Ce régiment partit, et je me trouvai seule avec nos dames, qui étaient d'autant plus désagréables qu'on commençait à recevoir parmi nous la petite noblesse : je résolus de me marier, n'importe comment.

MONSEIGNEUR.

J'ai su tout cela, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Le marquis d'Allebouville se présenta; il est à peine marquis : il est vieux, il est laid, et je le haïssais.... un peu moins qu'aujourd'hui; mais il avait cinquante mille écus de rente, et je me décidai.

MONSEIGNEUR.

On ne narre pas plus agréablement.

LA MARQUISE.

A peine fûmes-nous mariés que d'Allebouville, qui se croyait mon mari, se donna des airs à mourir de rire. Je m'en vengeai en mengeant la moitié de son bien. Aujourd'hui il veut régler ma dépense et restreindre mes goûts. Le monsieur a des idées qui ont vieilli de cent ans. Il s'imagine que je lui dois le sacrifice de ma jeunesse, parce qu'il m'a fait celui de sa fortune;

il veut que j'aie des mœurs comme une femme du peuple. Une bourgeoise doit en avoir, parce qu'il faut bien qu'elle ait quelque chose ; mais moi...

MONSEIGNEUR.

Vous ne devez avoir que des fantaisies, c'est clair, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Je n'ai jamais eu que cela. J'aime les roués à la fureur, et ceux de la cour sont reçus chez moi à bras ouverts. Eh bien! croiriez-vous que dAllebouville se permet jusqu'à des emportemens? Il tient aux préjugés, et, ce qu'il y a de plus inconcevable, à sa femme. Aussi je ne peux plus le supporter, et je viens vous prier de le mettre à Pierre-en-Cise.

MONSEIGNEUR.

Je suis désesperé, madame la marquise, de ne pouvoir céder à vos désirs.

LA MARQUISE.

Oh! vous me rendrez ce petit service, mon bon ami, et je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance.

MONSEIGNEUR.

Le marquis d'Allebouville est au service, et je me brouillerais avec le ministre de la guerre.

LA MARQUISE.

C'est donc au ministre de la guerre qu'il faut que je m'adresse?

MONSEIGNEUR.

Oui, charmante marquise.

LA MARQUISE.

Je vole à son hôtel sans perdre une minute. Aussi bien ne puis-je rester ici davantage; il y règne une odeur mortelle pour une femme comme moi : on y sent la nature à pleine bouche. (*Elle sort en respirant des sels.*) Au revoir, mon cher ami.

MONSEIGNEUR *lui présente la main et la conduit jusqu'à la barre.*

Je vous salue, madame la marquise

Qu'on se range, qu'on laisse passer madame! Ah! monsieur l'ambassadeur d'Espagne et ses dames. Voilà les places préparées pour votre excellence. Continuez, greffier.

LE GREFFIER.

Un gentilhomme de la chambre, malade....... par sa faute...... dirai-je son nom?

MONSEIGNEUR

Je le reconnais à sa maladie : de quoi s'agit-il?

LE GREFFIER.

Il demande des couches de fumier sur deux cent quatre-vingts toises qu'occupe son hôtel.

MONSEIGNEUR.

Sans doute, sans doute: tout ce qui sera agréable à monsieur le maréchal. Officier du guet, dépêchez une ordonnance qui assure de mon respect monsieur le maréchal, qui lui dise que je suis désespéré qu'il ait attendu mon

agrément qu'il n'en avait pas besoin, et que je suis son très-humble serviteur. (*A part.*) Comment donc! un maréchal de France de la façon de madame de Pompadour!

LE GREFFIER.

Jean-Jacques Rousseau, qu'un chien danois a jeté sous la voiture de son maître, sollicite la même faveur.

MONSEIGNEUR.

Cet homme va toujours rêvassant, et s'occupe des autres au lieu de penser à lui : d'ailleurs il est très-mal noté à la police. Il écrit des ouvrages d'un style assez pur, mais que personne n'entend : il n'y a qu'à voir son Contrat social.

LE GREFFIER.

Monseigneur accorde-t-il?

MONSEIGNEUR.

Non, monseigneur n'accorde pas. Je ne salirai pas les rues de Paris pour un Jean-Jacques peut-être! et puis il est

logé si haut que le bruit des voitures ne peut l'incommoder.

UN LAQUAIS.

Place, place à monsieur le duc!

MONSEIGNEUR.

Ah! monsieur le duc, je suis enchanté, ravi...

LE DUC.

Je passais devant votre hôtel et j'ai fait arrêter ma voiture. Je suis bien aise de vous dire, monsieur, que je suis très-mécontent de vous : vous n'avez pas d'égards pour les gens de la cour.

MONSEIGNEUR.

Je vous proteste, monsieur le duc, que je fais l'incroyable pour mériter leur amitié.

LE DUC.

Connaissez-vous Gilbert?

MONSEIGNEUR.

Non, monsieur le duc.

BERTRAND.

C'est un poète, monseigneur.

LE DUC.

Et un poète qui n'est pas sans talens. Savez-vous l'usage qu'il en fait?

MONSEIGNEUR.

Non, monseigneur.

LE DUC.

Ce drôle-là se permet de donner des ridicules aux plus grands seigneurs.

MONSEIGNEUR.

Mais c'est affreux !

LE DUC.

Il travaille dans ce moment à un poëme sur ma dernière plaisanterie ; je suis peint de façon à n'avoir pas les rieurs de mon côté, et vous ignorez cela, vous, monsieur, qui devez tout savoir !

MONSEIGNEUR.

C'est la faute de mes inspecteurs, monsieur le duc.

LE DUC.

C'est la faute de qui vous voudrez ; mais si cela arrive encore, j'en parlerai au roi.

MONSEIGNEUR.

Vous m'effrayez, monsieur le duc: expliquez-moi le fait, je vous en conjure.

LE DUC.

Toute la France sait que j'avais une fantaisie pour une lingère de la rue Saint-Denis. Cette fille aux inclinations roturières fit la difficile; et comme j'aime l'extraordinaire, je m'avisai d'un moyen tout neuf, je fis mettre le feu à sa maison.

MONSEIGNEUR.

Et vous l'enlevâtes au milieu du tumulte?

LE DUC.

Il paraît, monsieur, que vous ignorez l'essentiel, et que vous êtes instruit de ce qui ne vous regarde pas.

MONSEIGNEUR.

Monsieur le duc me permettra de lui observer que les incendies sont du ressort de la police.

LE DUC.

Celui-ci est d'une classe particulière,

monsieur : aussi sa majesté s'en est réservé la connaissance, après avoir eu la bonté de rire beaucoup du récit que je lui ai fait.

MONSEIGNEUR.

Le roi en a ri, monsieur le duc? mais cela ne m'étonne pas dans le fond. Quoi de plus plaisant que de brûler la maison de sa maîtresse pour avoir un prétexte de la conduire chez soi, de la ruiner pour avoir le plaisir de lui faire du bien! cela tient à la fois de la gaîté française et de la chevalerie espagnole; c'est délicieux.

LE DUC.

Vous sentez, monsieur, que ces sortes d'aventures sont réservées pour les petits appartemens, et qu'il ne convient pas à un faquin comme *Gilbert* de les imprimer.

MONSEIGNEUR.

Je vous proteste, monsieur le duc, que je réprimerai son audace.

LE DUC.

A la bonne heure.

MONSEIGNEUR.

Bertrand, vous irez chez *Gilbert;* vous lui ordonnerez de brûler son manuscrit devant vous.

LE DUC.

Et vous lui défendrez d'en garder copie.

MONSEIGNEUR.

A peine d'être jeté dans un cul-de-basse-fosse. On l'y mettra même provisoirement, si monsieur le duc l'exige.

LE DUC, *se levant.*

Non, monsieur; je lui pardonne cette première faute: je suis satisfait de vos procédés, et je vous engage à recommander à vos inspecteurs d'être plus vigilans à l'avenir.

LE LAQUAIS.

Place, place à monsieur le duc!

MONSEIGNEUR, *reconduisant.*

Place à monsieur le duc!

UN HOMME DU PEUPLE.

Brûler une maison! Si j'en faisions autant...

MICHAUD.

On te romprait! coquin. Es-tu grand seigneur, toi

LE GREFFIER.

Madeleine Vaudreuil, rue Poissonnière, accusée de séduire de jeunes personnes et d'attirer chez elle des femmes mariées.

MONSEIGNEUR.

Madeleine Vaudreuil!

L'ENTREMETTEUSE.

Me voilà, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Vous savez de quoi on vous accuse: qu'avez-vous à répondre?

L'ENTREMETTEUSE.

Je n'ai jamais enrôlé que des filles du peuple, qui n'ont perdu qu'une misère, lors toutefois qu'elles avaient quelque chose à perdre, et à qui j'ai fait gagner l'impossible.

MONSEIGNEUR.

Et les femmes mariées?

L'ENTREMETTEUSE.

Ce sont des marquises, des procureuses, des banquières à qui leurs maris ne donnent pas d'épingles et qui viennent en gagner chez moi.

MONSEIGNEUR.

Mais ce sont des femmes comme il faut.

L'ENTREMETTEUSE.

Comme il en faut, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Point de réflexions; elles passent pour honnêtes.

L'ENTREMETTEUSE.

Dans leur quartier, monseigneur: chez moi, elles sont ce qu'elles doivent être.

MONSEIGNEUR.

Écoutez, ma bonne, vous n'êtes pas faite pour tenir la balance des mœurs. Qu'une fille du peuple ait à perdre ou à gagner, vous devez respecter les bien-

séances. Qu'une femme, honnête ou non, se permette des écarts, cela ne doit pas vous regarder, et jamais on n'a vu former de semblables spéculations.

L'ENTREMETTEUSE.

Monseigneur sait bien que ce commerce se fait dans tous les quartiers, et que les magasins sont tellement multipliés que les filles publiques meurent de faim.

MONSEIGNEUR.

Et quand je saurais tout cela, qu'en résulte-t-il? Que rien ne se faisant à Paris sans privilége, Madeleine Vaudreuil, qui n'en a pas, ira passer six mois à la Salpêtrière.

L'ENTREMETTEUSE.

Comment, monseigneur!

MONSEIGNEUR.

Oui, madame, à la Salpêtrière. Souffrirai-je qu'on enlève une fille à son père, une femme à son mari? Ne suis-je point par état le gardien des mœurs,

la sauve-garde des vertus conjugales?

L'ENTREMETTEUSE.

Mais, monseigneur, je n'enlève personne : tout cela rentre le soir.

MONSEIGNEUR.

Six mois à la Salpêtrière.

L'ENTREMETTEUSE.

Puisqu'il faut parler net, j'ai vu ce matin monsieur Gérard.

MONSEIGNEUR, *baissant la voix.*

Vous avez vu monsieur Gérard?

L'ENTREMETTEUSE.

Et voilà un billet qu'il m'a remis pour monseigneur.

MONSEIGNEUR, *lisant, à part.*

La Vaudreuil, abonnée à mille écus par mois............ (*A demi-voix*). Hé! madame, que ne vous expliquiez-vous? Fallait-il donner de l'éclat à cette affaire, exposer à mettre le public dans la confidence de nos petits arrangemens?

L'ENTREMETTEUSE.

Ma foi, monseigneur, quand on paie...

MONSEIGNEUR, *plus bas encore.*

Payer n'est rien, madame : il faut encore avoir l'air d'avoir raison. (*Haut.*) Écrivez, greffier. D'après l'écrit que Madeleine Vaudreuil vient de nous remettre, lequel écrit semble présenter son affaire sous un jour tout nouveau, la cause est appointée à la huitaine. (*Bas.*) Et ne sera pas appelée.

LE GREFFIER.

A la huitaine..... Louison Choupille, repasseuse, rue des Prêtres.

MONSEIGNEUR.

Oh! cette affaire-ci ne doit avoir aucune publicité. Officier du guet, faites retirer l'auditoire : monsieur l'ambassadeur d'Espagne et sa société sont seuls nécessaires ici.

La salle se vide. Louison Choupille se présente les yeux baissés, la démarche incertaine; elle a l'air inquiet na-

turel à ceux qui n'ont pas l'habitude d'être cités à la police.

MONSEIGNEUR.

Approchez, approchez donc, mademoiselle : vous n'étiez pas si embarrassée hier après midi !

LOUISON, *rougissant.*

Après midi !

MONSEIGNEUR.

Oui, après midi ! Croyez-vous que j'ignore quelque chose ?

LOUISON, *balbutiant.*

Monseigneur, je n'ai rien à me reprocher.

MONSEIGNEUR.

C'est ce que nous allons voir. Levez les yeux, mademoiselle ; plus haut, plus haut encore. Comment donc, de la fraîcheur, de la taille, des grâces !

A qui la nature va-t-elle prodiguer ses faveurs ? *murmurait une des dames de la société de l'ambassadeur.* C'est une injustice faite à la qualité, *chuchot-*

tait sa voisine; et pendant ce court colloque, monseigneur avait attiré Louison tout contre son fauteuil, et lui relevait le menton de la main, et lui donnait de petites tapes sur la joue. Voilà, s'écria-t-il, enfin, des coquins de frocards bien heureux!

LOUISON, *baissant les yeux de nouveau.*

Je ne vous entends pas, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Oh! que si! oh! que si! tu m'entends à merveille! Deux vauriens ne sont pas hier entrés chez toi?

LOUISON.

Deux dignes prêtres, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Oui, et qui honorent singulièrement le sacerdoce! Et la collation en poche, petite dissimulée, et l'alcove où on t'a conduite à différentes reprises, et ton combat de nuit avec un diablotin?...

LOUISON, *stupéfaite.*

Ah! monseigneur, vous savez tout. Mais dans ceci il n'y a pas de ma faute. Je repasse pour le couvent, et il faut être complaisante si on veut conserver ses pratiques.

MONSEIGNEUR.

Et cette complaisance s'étend indistinctement sur tous les membres de la communauté?

LOUISON.

Non, monseigneur; je n'en connais que quatre. Le prieur et le procureur ont pris des dévotes : les autres n'ont plus besoin de rien.

(Quatre! quatre! *répétait une dame entre ses dents*; quatre cordeliers à une grisette lorsque nous avons tant de peine à fixer un malheureux petit-maître!)

L'AMBASSADEUR.

Il me semble, monsieur le lieutenant de police, que vous deviez nous

amuser de l'embarras de ces drôles-là?

MONSEIGNEUR.

Je me l'étais promis, monsieur le duc, je m'étais même procuré les renseignemens nécessaires; mais ils se sont avisés ce matin, mal à propos pour vos plaisirs, de chanter une grand'messe, et vous sentez qu'on ne pouvait les enlever à l'autel : le haut clergé aime assez qu'on s'amuse aux dépens des moines, mais l ne veut pas qu'on attaque le culte. Au reste, vous trouverez peut-être aussi plaisant que je les dénonce à monsieur l'archevêque.

TOUTES LES DAMES *à la fois.*

Non, non, cela serait trop dur ; il faut seulement savoir leurs noms, afin de se mettre sur ses gardes, si par hasard on les rencontrait jamais.

MONSEIGNEUR, *à Louison.*

Allons, mademoiselle, les noms des quatre cordeliers!

LOUISON, *éplorée.*

Grâce, monseigneur, grâce pour ces bons Pères!

MONSEIGNEUR.

Voyez-vous, la friponne! elle tient à ses moines. Leurs noms, vous dis-je!

LOUISON.

Me promettez-vous, monseigneur, qu'ils ne seront pas inquiétés?

MONSEIGNEUR.

Non, ma belle, il ne leur arrivera rien, puisque ces dames le veulent ainsi. Finissez; leurs noms?

LOUISON.

Grégoire, Bonaventure, Polycarpe, Hilarion.

MONSEIGNEUR.

Sa déclaration est conforme au rapport que j'ai reçu : mes gens m'ont bien servi.

Les inspecteurs font une profonde révérence, et les crayons sont tirés et les noms des quatre moines inscrits sur les tablettes des dames.

L'AMBASSADEUR, *à part.*

Et ces marauds de cordeliers garderaient cette jolie créature! non, parbleu, je ne la leur laisserai pas! Elle est digne du représentant du roi d'Espagne et des deux Indes.

Ici l'ambassadeur se lève, et va dire un mot à l'oreille du lieutenant de police, qui en dit un autre à l'oreille de Bertrand, qui présente poliment la main à Louison, qui se laisse conduire.

Les dames se lèvent à leur tour, monseigneur en fait autant; on cause cinq minutes; on se sépare, et on retourne, les uns à leurs affaires, et les autres à leurs plaisirs.

Ainsi se termina cette audience de police, dans laquelle, à quelques formes près, des magistrats de tous les lieux et de tous les temps pourront se reconnaître.

CHAPITRE VI.

Mon oncle Thomas sort tout à fait de chez son ambassadeur.

O vous qui dédaignez les fadaises, mais qui lisez avec attention, et par conséquent avec fruit les ouvrages instructifs, tels que celui-ci, par exemple, vous vous rappelez sans doute que monsieur l'ambassadeur avait fait mettre mon oncle à l'école, afin de piquer l'amour-propre de monsieur le duc son fils, en le faisant rougir devant un roturier, un ramoneur, un valet plus savant que lui!

Un jour donc que le papa duc ne savait que faire (par indemnité pour la canaille, le ciel a voulu qu'un grand s'ennuyât quelquefois tout comme un autre), un jour que son excellence bâillait comme un crocheteur qui se

promène en long et en large en attendant pratique, il s'avisa de mander l'auguste et unique rejeton de son illustre race, il lui présenta un livre et l'invita à lui en lire quelques pages.

Le petit duc, qui assemblait à peine ses lettres, commença par impatienter son cher père, lequel se fâcha bientôt sérieusement, s'emporta ensuite, entra enfin dans une colère telle qu'un Espagnol n'en éprouve pas deux semblables dans toute sa vie. Plein de respect pour son sang, il assouvit sa fureur sur le malheureux et bien innocent livre : en un instant les feuillets jonchèrent le parquet.

Un cordon de sonnette, qui n'était pas plus coupable que le livre, de l'ignorance du petit duc, fut tiré, retiré, arraché et jeté au feu. Voilà comment les gens du haut parage rendent souvent justice.

Faites donc un consul, un législa-

teur, un ministre, un ambassadeur, même un chef de bureau d'un homme orgueilleux, entêté, violent, et voyez à quoi vous exposez le citoyen paisible, le mérite modeste, l'innocent qui demande justice, le sage, les mœurs, l'économe, une administration sage... Mais en voilà assez à propos d'un cordon de sonnette.

Celui-ci ne s'était pas arraché sans un bruit qui fit sortir de leur apathie sept à huit laquais qui bâillaient aussi dans une antichambre. Ils se lèvent, ils accourent, ils se heurtent, ils arrivent pêle-mêle chez monseigneur, qui leur crie, aussi haut que le permet sa poitrine usée, de lui amener Thomas.

Mon digne oncle, qui grandissait, qui ne se souciait plus de jouer à la chique, et qui voulait pourtant s'amuser à quelque chose, avait troqué un des écus de Riboulard contre un flageolet, sur lequel il avait trouvé, sans maî-

tre, le menuet d'*Exaudet* et la musette de *Desjardins*. Il était tout à la musique, plaisir des âmes pures, dit-on, lorsqu'il fut pris, enlevé et transporté devant monseigneur, sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Prends ce Cervantes, lis, petit drôle! et fais honte à un duc qui connaît à peine ses lettres, dit monsieur l'ambassadeur à Thomas, qui se mit aussitôt en devoir de le satisfaire, sans s'embarrasser de la manière dont il se tirerait de là.

Suivez le tableau, s'il vous plaît. Le papa enfoncé dans un grand fauteuil à oreillettes; les laquais derrière; le petit duc en avant, debout, les yeux baissés et ne sachant que faire de ses mains; mon oncle, un genoux en terre aux pieds de son excellence, ouvrant et feuilletant sur l'autre le célèbre espagnol doré sur tranche et s'amusant à regarder les gravures; l'ambassa-

deur répétant son commandement ; mon oncle, plus ignorant encore que le fils du patron, cherchant tous les *O* de chaque ligne, les appelant l'un après l'autre, et n'appelant que des *O*, parce que c'était la seule lettre qu'il connût ; son excellence, plus furieuse que jamais, faisant rouler d'un coup de pied et mon oncle et Cervantes ; mon oncle se relevant, se sauvant, et laissant le père et le fils s'arranger comme ils l'entendraient ; monseigneur faisant un signe aux valets ; ceux-ci suivant Thomas à la piste ; mon oncle courant toujours et jetant aux jambes de la valetaille les tabourets et les chaises qui se trouvent sur son chemin ; les valets cherchant à se dépêtrer ou à esquiver les coups ; Thomas gagnant du terrain sur eux, enfonçant enfin d'un coup de tête un joli panneau d'acajou à moulures dorées qui faisait partie de la porte du boudoir de madame l'ambassadrice,

qui avait eu la prudence de tourner la clé et qui ne devait pas s'attendre qu'on entrerait chez elle par-dessous la serrure.

O surprise ! ô terreur ! Thomas, qui s'applaudit de voir la livrée arrêtée devant l'asile du mystère, qui se flatte de devoir une seconde fois son salut à madame, mon oncle aperçoit très-distinctement le père Polycarpe battant à outrance sa bienfaitrice, et aussi ardent qu'imperturbable, sourd au bruit des tabourets et des chaises, du panneau enfoncé et des exclamations de Thomas.

Celui-ci, habile à saisir l'avantage du moment, conçoit avec la rapidité de l'éclair que le service qu'il va rendre à madame le remettra infailliblement en grâce avec monseigneur. Il repasse par son trou, il déclare à la livrée qu'il se rend de lui-même au fatal cabinet; il vole, il ouvre, il entre; il

raconte avec chaleur et ingénuité ce qu'il a vu.

Le mari le plus enclin à battre la femme du prochain ne se soucie pas du tout qu'on batte la sienne. Son excellence, armée d'une flamberge, marche au malencontreux boudoir; il arrive, il a le bras levé, d'un seul coup il croit châtier deux coupables... Autre surprise! madame est à genoux devant le bon père, et celui-ci, assis sur une chaise longue, le coude appuyé sur le bras de la chaise, la tête soutenue sur sa main et la joue couverte d'un mouchoir blanc, écoute d'un air de componction les pêchés de sa pénitente.

Que peut faire un mari et surtout un mari espagnol en semblable circonstance? être sûr de son fait et se taire. Cependant, monseigneur, qui avait la bile allumée et qui ne craignait pas à Paris les bûchers de la sainte inquisi-

tion, monseigneur hasarda quelques mots très-clairs et très-énergiques; madame se plaignit qu'il eût plus de confiance aux propos d'un valet qu'à sa vertu; monseigneur insista; madame trouva quelques larmes: le bon père la supplia de mettre cette injure aux pieds de la croix, et d'offrir ses peines à son sauveur; il adressa ensuite au mari un discours respectueusement pathétique, assaisonné de roulemens d'yeux et d'un gonflement de poitrine; monseigneur, fatigué, et non pas convaincu, se retira en grommelant; il prit mon oncle au toupet, et, comme il fallait qu'il châtiât quelqu'un, il lui prouva, à grands coups de plat d'épée, qu'il avait eu tort de lui dire la vérité.

Mon oncle, furieux à son tour de la manière dont on reconnaissait ses bons offices, ne pouvant et n'osant se venger, fut exhaler sa petite colère dans le sein de l'ami Dugnès: celui-ci, après l'a-

voir gravement écouté, lui dit qu'un domestique adroit ne rapporte jamais chez monsieur ce qui se passe chez madame; que le mari le plus jaloux finit toujours par maudire celui qui l'a éclairé; que la femme la plus coquette hait invinciblement et son retour celui qui l'a prise sur le fait, et qu'enfin lui, Thomas, serait, pour prix de son zèle, ou chassé, ou l'objet des mauvais traitemens qu'imagineraient les caprices de monsieur et de madame.

Mon oncle n'entendait rien de ce que disait Duguès. L'obscurité, et par suite l'absurdité de son raisonnement, le faisait donner au diable. Il criait à tue-tête que lorsqu'on battait la femme, ce qu'on pouvait faire de mieux, c'était d'appeler le mari; et il lui semblait injuste, atroce, révoltant, qu'on lui eût meurtri l'omoplate parce qu'il avait fait son devoir. Il éprouva bientôt que Duguès lui avait dit vrai, et, sans rien

entendre à la cause, il n'en fut pas moins sensible aux effets.

Madame n'osa pas le renvoyer : monseigneur eût pu croire qu'elle craignait les surveillans, mais elle le traita avec un mépris, une dureté qui l'éloignèrent de son appartement : c'était ce qu'elle voulait.

Monseigneur s'aperçut enfin que Thomas ne faisait rien, n'était propre à rien, et comme, selon Sanchez, il faut utiliser les hommes, monseigneur s'avisa d'un moyen tout-à fait nouveau pour tirer parti de Thomas.

Il fit appeler Dugnès et le gouverneur du petit duc ; il défendit au premier de payer plus long-temps le maître d'école. Le pédagogue perdit avec ses honoraires l'affection qu'il avait jusqu'alors marquée à mon oncle ; il lui défendit nettement de se présenter sur les bancs : jusque-là c'était au mieux.

Mais monseigneur avait en même

temps enjoint au gouverneur de faire assister Thomas à toutes les leçons, et de le fustiger jusqu'au sang quand monsieur le duc ferait mal; exemple frappant qui lui rappellerait qu'il avait un cul tout comme un autre et qui devait faire un grand effet sur son esprit. Le gouverneur ne voyait pas une analogie bien marquée entre les fesses de Thomas et le cerveau de son élève; il était même persuadé que le disciple ne craindrait jamais pour lui les actes de rigueur auxquels on allait soumettre mon oncle: mais comme monsieur l'abbé joignait au goût de la toilette, à l'art de chanter agréablement, au talent de faire de petits vers, beaucoup d'adresse à démêler et à flatter le faible des patrons, il jugea bientôt que l'expédient qu'avait imaginé monseigneur était suggéré par la vengeance, et il conclut que plus Thomas serait macéré et mieux il ferait sa cour.

Cependant, comme ledit Thomas était récalcitrant, et qu'un abbé musqué, pomponné, qui tient à sa figure, à sa coiffure, ne peut pas se colleter avec un petit drôle qui mord, qui pince, qui égratigne, le gouverneur mit deux laquais de planton dans la salle d'étude, et, à la moindre bévuede monsieur le duc, on les faisait approcher, ils saisissaient le patient, et la fustigation était d'autant plus vive que la résistance avait été plus vigoureuse.

Dugnès aurait voulu adoucir son sort; ms Dugnès avait une excellente place à laquelle il tenait plus qu'à mon oncle, et, pour lı conserver, il ne fallait pas heurter les opinions du maître. Il abandonna donc son protégé à son malheureux sort; et tel qui blâme Dugnès, s'il s'examine scrupuleusement conviendra dans son for intérieur qu'i' a quelquefois fait pis. Mais laissons cela et prenons les hommes comme ils sont.

Si on ne voulait vivre qu'avec des gens rigoureusement probes, il faudrait vivre seul, et encore combien mériteraient les honneurs de la retraite! en connaissez-vous?

Revenons. Il y avait huit jours que mon oncle était soumis à ce genre de vie infernal. Sa patience était à bout et son postérieur en lambeaux. Trop faible pour s'insurger, il se borna à un projet d'évasion; mais il jura qu'il ne quitterait la place qu'après s'être vengé de ses bourreaux. Opiniâtre dans ses résolutions, il attendit une occasion favorable, et se laissa fesser jusqu'à ce qu'elle se présentât.

On donnait un opéra nouveau; la musique était du bon faiseur: tous les gens à prétentions devaient entendre cela, et comme rien n'est si commun que des prétentions, tout Paris tomba à l'Opéra. Madame était dans sa loge

avec quelques complaisans; monseigneur était dans la sienne avec une de ses maîtresses; l'abbé, qui s'était un peu fatigué avec une femme de chambre, dormait les coudes sur la table, pour ne pas se défriser; le petit duc faisait des Anglais avec des capucins de carte, et en renversait dix d'un revers de main; les valets, qui ont aussi leurs affaires, avaient déserté l'hôtel dès qu'ils furent bien certains que monsieur et madame les laissaient maîtres de leur soirée : il ne restait enfin, dans une immense maison, que le suisse dans sa loge, quelques palfreniers à l'écurie, et mon oncle, maître absolu du local et de ses actions.

Il commença par tirer d'un bahut son équipage de ramoneur si long-temps oublié dans les jours de sa gloire. Il en fit un paquet qu'il déposa dans le coffre au bois, au pied de l'escalier, et il monta, enivré de plaisir, impatient de

traiter chacun selon ses mérites, et de rendre en gros à tous le mal qu'il en avait reçu en détail.

Il passa d'abord chez madame, et commença cette mémorable soirée en tordant le cou à la perruche. Il pendit le sapajou à une colonne du lit avec une jarretière couleur de rose qui se trouva sous sa main.

« J'ai vécu avec eux, dit-il en sortant, tous deux même étaient mes amis; mais leur mort coûtera des larmes à leur maîtresse : leur mort est donc légitime. » Que de gens raisonnent ainsi !

Il entra ensuite chez monseigneur, muni d'une cruche d'huile qu'il avait été prendre à l'office; il en arrosa indistinctement tous les habits de son excellence, et s'attacha de préférence aux plus riches. Il cassa sur son genou la flamberge qui lui avait maltraité les épaules, et se rendit de là chez le petit duc.

C'est peu de chose qu'un duc quand il est seul et qu'il a affaire à un ennemi vigoureux et déterminé. Celui-ci trembla en voyant l'air terrible de mon oncle; il se souvint d'avoir ri des disgrâces du malheureux qu'on hachait à coup de verges : mon oncle ne l'avait pas oublié, et c'était le motif de sa visite. Sans égard pour la qualité, il commença l'explication à grands coups de poing, et le duc, qui cinq minutes avant se croyait un petit héros capable d'exterminer à lui seul toute une armée anglaise, le duc se mit à crier au lieu de penser à se défendre. Mon oncle lui jura, en le regardant de travers, que, s'il ajoutait un mot, ou s'il faisait un mouvement, il le jeterait par la fenêtre; et l'excellence, qui tenait à la vie, se soumit à tout ce qu'il plairait à Thomas d'ordonner.

Thomas lui ordonna de mettre culotte bas et de lever sa chemise; il

tira d'une armoire l'osier si souvent teint de son sang, il fouailla à son tour jusqu'à extinction de forces, jeta les verges au nez de l'excellence, sortit, ferma la porte à double tour et prit la clé dans sa poche.

Restait à châtier monsieur l'abbé, à qui mon oncle en voulait plus qu'aux autres, mais qu'il n'était pas facile d'étriller. Thomas le trouva dans la même attitude, dormant d'un sommeil voluptueux.

L'argent de Riboulard n'était pas entièrement dépensé, et ce qui l'était n'avait pas été uniquement employé en friandises. Entr'autres goûts, mon oncle en avait un décidé pour les feux d'artifice, et surtout pour *les petits soleils*.

Il était debout devant l'abbé, et il rêvait lequel valait mieux, ou de lui passer son pot à l'eau sur la tonsure, ou de lui piquer les gras de jambes avec un compas qui était sur sa table. Au-

cun des deux partis ne lui convint, parce qu'il sentit que l'abbé prendrait sa revanche s'il ne le mettait hors de combat : il se souvint qu'il avait un petit soleil dans sa poche.

Prendre une longue épingle noire sur la toilette du gouverneur, la passer au centre de l'artifice, en replier le bout, se glisser sous la table, accrocher le soleil au rabat de monsieur l'abbé, se relever, saisir avec une pincette un charbon allumé et mettre le feu à la mèche, telle fut l'inspiration qui vint à mon oncle et qu'il exécuta aussitôt.

L'explosion se fait, l'abbé se réveille en sursaut, se lève égaré, éperdu ; il a le visage, les sourcils, les cheveux brûlés, avant qu'il soupçonne la cause de cet étrange accident ; le soleil tourne et jaillit encore que déjà mon oncle est au bas de l'escalier, son paquet sous le bras ; il traverse la cour en riant

des hurlemens du prestolet, et il sort en disant au suisse qu'il va chercher un chirurgien pour monsieur le gouverneur, qui vient de se donner une entorse.

O vengeance! si tes préliminaires sont doux, que tes fruits sont amers! Mon oncle fut à peine dans la rue qu'il frémit à l'idée de ses hauts faits. Ce n'était pas un franc et salutaire remords qui l'agitait. Une perruche tuée, un sapajou pendu, trente habits huilés, un duc cogné et fessé, un joli abbé défiguré, tout cela lui paraissait fort simple et l'effet d'une récrimination bien naturelle: mais le patron était puissant, il avait l'oreille du lieutenant de police, et le château royal de Bicêtre se présentait dans la perpective. Où se cacher, où fuir?

Comme on peut très-bien réfléchir en courant, mon oncle pensait à ses petites affaires en trottant le long des

boulevards neufs. Il jugea qu'il fallait d'abord quitter la livrée de monseigneur, qui n'était bonne qu'à le faire remarquer partout. Un marais mal clos se présenta; il faisait nuit, mon oncle s'y glissa, il y reprit l'humble costune de ramoneur, et il se remit en route en faisant des réflexions très-philosophiques sur l'instabilité des choses humaines.

Des réflexions philosophiques! s'écrie un censeur rigoureux; de la philosophie dans un enfant qui ne sait pas même lire! Oui, monsieur le caustique, des réflexions philosophiques sortirent du cerveau de mon oncle. On peut être philosophe sans le savoir, par la même raison que tel qui se croit philosophe n'est quelquefois qu'un sot.

CHAPITRE VII.

Mon oncle retrouve des gens de connaissance, etc.

Il était huit heures; il fallait chercher un asile. Thomas était dégoûté de la Samaritaine : c'est là qu'une patrouille du guet l'avait arrêté. Il lui restait beaucoup au-delà de ce que pouvait coûter un bon gîte; mais il lui semblait voir les limiers de la police courant chez tous les logeurs et trouvant le polisson qui avait mis en combustion l'hôtel de monsieur l'ambassadeur. Des boulangers et des charcutiers avaient encore leurs boutiques ouvertes; mais les nuits étaient froides, et on ne pouvait s'accommoder de la voûte du ciel. Où se retirer? chez Riboulard? Il s'affaiblissait tous les jours, et mon oncle était presqu'en

état de le colleter avec avantage ; mais Riboulard était toujours pour lui le plus terrible des hommes. Tel est l'effet des premières impressions ; elles ne s'effacent jamais entièrement.

Le jeune fugitif se souvint de la vieille à qui il avait escroqué un souper et sa part d'une paillasse. Il ne doutait pas qu'il ne fît sa paix avec un écu ou deux. A la vérité, le galetas était dégoûtant pour quelqu'un qui quitte une excellente table et des lambris dorés ; mais ce n'était pas le moment de faire le difficile : les grands hommes d'ailleurs se ploient facilement aux circonstances ; mon oncle annonce déjà ce qu'il sera un jour, et il se détermine aussitôt.

Il part donc pour la rue des Prêtres. Il cherche, il tâtonne, il monte, il écoute, il descend, il remonte ; les voix confuses des commensaux de la mansarde le guident dans l'obscurité :

il arrive précisément pour se mettre à table.

Ces messieurs commençaient à festoyer une vieille oie farcie de pommes-de-terre. A l'aspect du nouveau venu, on s'arrête, le couteau, la fourchette en l'air; l'inquiétude se peint sur un visage, la crainte sur un autre, la gourmandise sur tous, et tous semblaient dire à mon oncle : « Tu ne tâteras point de l'oie. » Thomas entendit ce langage, et de son côté il répondait de la même manière : « J'en tâterai, corbleu ! »

En effet, après avoir salué les convives aussi poliment que le permettait son caractère bouillant, il s'assit sur un bout de bancelle, tira sa bourse, en exhiba le contenu pour disposer favorablement son auditoire. Il raconta en homme qui veut souper, c'est-à-dire très-brièvement, comment il était entré au galetas quinze ou dix-huit mois avant, comment il y avait esca-

moté un habit complet, comment il était entré chez monsieur l'ambassadeur, et comment il en était sorti. Il ajouta que son intention était de payer sa part de la dépense, d'indemniser le propriétaire de l'habit, et il conclut en déclarant que si on rejetait des offres aussi honnêtes, il obtiendrait par la force ce qu'on refuserait à la raison.

La conclusion n'était pas d'un homme prudent ; elle pouvait compromettre mon oncle de toutes les manières; mais mon oncle n'était pas encore un homme : jamais même il ne se piqua de prudence après l'être devenu.

Mais comme tout s'arrange avec de l'argent, que l'argent donne à un fripon la consistance d'un honnête homme, à une coquette la considération d'une vestale, à un sot les honneurs dus au mérite; comme l'argent fait pardonner l'orgueil à un faquin, l'insuffisance à un homme en place,

cruauté au spoliateur d'une province, quelques écus firent pardonner à mon oncle l'impertinence de sa péroraison. La vieille et lui convinrent de leurs faits.

Quatre livres dix sous pour l'habit-veste, la culotte, les guêtres, les genouillères, le sac, le grattoir et la calotte de feutre; douze sous par jour pour le logement, la table, le feu et le blanchissage; plus, l'habit payé comptant, la huitaine d'avance, et mon oncle est admis à festoyer l'o e. Pour prouver à la société combien il était digne de l'honneur qu'on lui faisait, il envoya noblement chercher deux bouteilles de vin à *douze* pour payer sa bien-venue. La nuit se passa tant bien que mal, et, dès le point du jour, Thomas, qui ne savait que faire et qui se proposait bien de ne pas travailler tant qu'il lui resterait un sou, Thomas se mit à jouer du flageolet, au grand contentement des auditeurs, qui allèrent aussi

faire de la musique de leur côté, et chanter le *Ramonez-ci, ramonez-là*, au haut des cheminées. Deux ou trois jours s'écoulèrent ainsi, et mon oncle se fatigua à la fin, et de son flageolet, et du galetas, dans lequel il ne pouvait faire que six pas en carré. Il déclara à Marguerite qu'il allait se promener, au hasard de ce qui en arriverait.

Marguerite, à qui sa mine espiègle, son caractère décidé, ses talens et sa générosité plaisaient beaucoup, lui fit toutes les représentations que lui suggéra son imagination bornée. Mon oncle n'en tint compte, et lui dit que, s'il fallait vivre en prison, autant que ce fût à Bicêtre que dans son grenier, et il descendit, son grattoir à la main, pour faire face aux assaillans, s'il s'en présentait.

En allant et venant, il s'entendit appeler de la porte d'un hôtel situé dans je ne sais quelle rue, et cela ne fait rien à l'affaire. On lui demande s'il veut

rendre une lettre sur le quai de la Ferraille et rapporter la réponse. Mon oncle, à qui il est égal de se promener à droite ou à gauche, se charge de la missive. Elle était adressée à un officier qui s'efforçait de persuader aux passans que son métier était le métier par excellence, et son uniforme le plus galant de l'armée française : il est vrai qu'il y avait ajouté de son autorité quelques galons qu'on ne connaissait pas au régiment. Il fit entrer mon oncle dans un café borgne, et lui fit boire un verre d'anisette pendant qu'il répondait au poulet. Il cachète le sien et renvoie le commissionnaire.

Lorsqu'il fut de retour à l'hôtel, le valet qui l'avait expédié lui présenta six sous, bien décidé à en mettre douze sur le mémoire. Mon oncle, très-désintéressé tant qu'il ne manquait de rien, refusa galamment le prix de sa course; et une jolie dame, qui prenait l'air à sa

croisée, fut curieuse de voir de plus près ce ramoneur d'une espèce si rare. Le laquais introduit Thomas, qui, au lieu de répondre aux questions de la dame, cherche à démêler des traits qui ne lui sont pas inconnus. Une large dentelle garnissait le bonnet de nuit et couvrait les joues et le sourcil ; le peignoir de mousseline brodée, la petite pantoufle rose, le bas de soie blanc à coins verts, tout cela mettait sa mémoire en défaut. Cependant, le son de voix, quelques rapports dans la taille le mettent sur la voie, et une ou deux expressions triviales l'éclairent tout-à-fait.

« Corbleu ! madame, s'écrie mon » oncle, vous avez demeuré dans la » rue des Prêtres ! — Je ne crois pas, » mon ami. (Il n'était pas décent de se » souvenir de cela) Oh ! que si ! oh ! » que si ! reprend mon oncle Thomas; » à telles enseignes que j'entrai un

» jour chez vous par la fenêtre, que
» je m'y cachai sous un panier au linge;
» que deux cordeliers......... — C'est
» assez, c'est assez; sortez, Lafleur. »
Et Lafleur sorti, la belle dame, forcée
par l'évidence, veut bien redevenir
Louison.

« C'est donc toi, espiègle, qui m'as
» fait une si belle peur la nuit? — Bah!
» j'ai fait bien mieux que cela. J'ai tout
» conté à monsieur l'ambassadeur d'Es-
» pagne, qui a demandé justice pour
» vous à monsieur le lieutenant de po-
» lice........ — Et monsieur l'ambassa-
» deur m'a fait conduire ici, et il m'a
» donné des meubles, une garde-
» robe, des bijoux, un équipage...
» Ah! mon ami, je te dois ma for-
» tune. — J'en suis bien-aise. Je n'ai
» plus que neuf livres quinze sous;
» et puisque vous me devez votre for-
» tune, vous partagerez avec moi. —
» Cela se pourrait si tu avais trois ou

» quatre ans de plus : tu promets d'être
» fort bien. Tout ce que je peux main-
» tenant, c'est de t'aider quand tu auras
» besoin de secours. »

Ici paraît l'officier recruteur. Il se jette sur un sopha, attire Louison sur lui, cache une de ses mains je ne sais où, et sa curiosité, piquée par l'air familier du ramoneur, il lui demande certaines explications qui amènent naturellement le récit de ses aventures. Le conteur voulait glisser sur la vengeance qu'il avait tirée de l'ambassadeur, parce que cela devait indisposer mademoiselle Louison, qui tenait tout de lui : ce fut précisément ce qui l'amusa davantage. Elle fit entrer mon oncle dans les plus grands détails, et rit si franchement et si fort que l'orateur en resta ébahi. Il ne savait pas encore qu'il suffit de payer pour être trompé, bafoué, honni.

« Sais-tu bien, d'Armence (il ne con-

» venait plus de s'appeler Louison),
« que c'est un luron que ce petit com-
» père-là ? Tudieu ! comme il agit et
» comme il conte ! ce serait un meur-
» tre de le laisser retomber dans les
» mains de ton ambassadeur. Je veux
» lui donner les moyens de le narguer,
» lui, la police et ses suppôts. Écoute,
» mon garçon, tu sais jouer du fla-
» geolet ? — Comme un dieu. — Tu as
» du cœur ? — Comme un diable. —
» Je t'engage, je te mets l'habit sur le
» corps, le sabre au côté, de l'argent
» dans ta poche; tu te promèneras sur
» le pavé de Paris tant que cela t'amu-
» sera; je te ferai partir ensuite pour le
» régiment, où tu entreras d'abord en
» qualité de fifre[1], parce que tu n'as en-
» core ni l'âge, ni la taille. Tu grandi-
» ras, tu te formeras; ton sabre et ton
» étoile feront le reste. »

Parlez vendange à un ivrogne, din-
des aux truffes à un gourmand, mariage

à une jeune fille, veuvage à une jeune femme, bons rôles à un comédien, banqueroute à son directeur, combats et gloire à l'enfant qui recèle le héros, tous ouvriront également les oreilles.

Mon oncle ne répondait rien au recruteur, tant il était content, satisfait, enchanté. Le plaisir se peignait dans tous ses traits, son œil animé semblait percer l'avenir et y lire l'histoire de ses succès. Un mot lui échappe enfin : « Et » j'aurai mon sabre tout à l'heure ? — » Et ton habit dans la journée. — C'est » fait ; je suis à vous. »

On apporte du papier et du bon vin. Le racoleur fait l'engagement ; mon oncle y appose sa croix, faute de savoir signer ; il boit à la santé du roi, met dans sa bourse dix écus qu'on lui donne de sa part ; mademoiselle d'Armence y en ajoute dix autres, et Thomas suit son officier.

Que de jeunes gens de famille qui

n'ont pas eu un début plus brillant! Mais

Rose et Fabert ont ainsi commencé,

à ce qu'assure monsieur de Voltaire. D'ailleurs, je raconte des faits antérieurs à la révolution. On était alors ce qu'on pouvait : on a été depuis ce qu'on a voulu.

Un tailleur obligeant, comme tous les ouvriers de Paris quand on leur paie fort cher ce qui vaut très-peu, arrangea en quatre heures un uniforme complet que le recruteur abandonna à mon oncle moyennant quinze francs, parce qu'il ne pouvait plus lui servir. Mon oncle observa que le roi devait l'habiller; le racoleur répliqua que le roi n'habillait qu'à la garnison, et qu'il faudrait faire la route en costume de ramoneur, si l'habit ne convenait pas. Thomas ne s'occupait pas du lendemain; la jouissance du moment était

tout pour lui : il lâcha donc ses espèces.

Un sabre à lame ébréchée, à poignée rongée de vert-de-gris, valait encore six francs, à ce qu'assurait l'officier; plus, trente sous au remouleur, qui rétablit le fil et efface la rouille ; trois livres au fourbisseur, qui nettoie, polit la monture et noircit le fourreau : encore dix livres dix sous arrachés à mon oncle ! Il est clair que cette recrue coûtait très-peu à sa majesté : c'était mademoiselle d'Armence qui équipait et armait ce nouveau défenseur de l'État. Vous voyez que le patriotisme germait déjà dans plus d'un cœur.

Pendant que le tailleur et ses garçons, le fourbisseur et les siens, le rémouleur à sa meule, travaillent à l'envi à transformer un ramoneur en petit Mars, Thomas fait un saut au galetas de Marguerite, où un homme aux gages du roi ne pouvait plus convenable-

ment loger. Il en retire les chemises de toile de Hollande, les bas de soie, les escarpins, et les boucles d'argent que madame l'ambassadrice a payés dans des jours de faveur et qu'il n'a pas eu la sottise d'oublier à l'hôtel. En amant de la gloire qui ne connaît plus rien de solide que la fumée, il abandonne à la vieille ce qui était payé d'avance sur le reste de la semaine, il lui serre la main, lui promet sa protection dans tous les cas, entre chez un perruquier, baigneur, étuviste, s'y fait décrasser et parfumer le corps, papilloter et friser la tête, revient sur son quai, trouve prêtes et endosse les marques glorieuses de son nouvel état. Joli comme l'Amour, léger comme le papillon, il rase à peine le pavé; il vole, il plane, il s'admire, et semble dire à tous les passans : Regardez-moi.

Son officier, enchanté de sa gentillesse, le présente successivement à tous

les recruteurs ses camarades. Tous l'accueillent, le félicitent de la noble ambition qui le dévore, tous le font boire, il trinque avec tous, et il perd enfin connaissance en poussant ce cri fameux, interrompu par des hoquets : *Vive le roi !*

Le lendemain, à son reveil, il se trouva singulièrement avancé du côté des dangers. Son officier avait reçu l'ordre de faire partir sans délai ses recrues pour Nantes, où depuis quelque temps on méditait un coup de tête.

Il ne s'agissait de rien moins que d'envahir l'Angleterre, et, en cas de résistance, de jeter l'île et ses habitans dans la mer. A la vérité, les préparatifs ne répondaient pas à la magnificence des résultats qu'on se promettait ; mais en France on n'a jamais douté de rien.

Depuis Guillaume de Normandie, ces sortes d'entreprises avaient constamment échoué. Pour battre les Anglais

chez eux, il faut nécessairement être maître de la mer, et ils ont acquis sur cet élément une supériorité que balanceraient à peine les forces navales réunies du reste de l'Europe. La raison en est simple : les Anglais ont un besoin essentiel de la mer, dont les autres nations peuvent à toute force se passer, et un peuple laborieux réussit toujours dans les choses qui lui sont absolument nécessaires. La Seine ne connaît que ses batelets; Londres est un port de mer considérable, et les goûts et les travaux de la capitale influent toujours sur ceux du reste de l'empire. Peut-être enfin le climat et le sol anglais produisent-ils des hommes d'un corps plus vigoureux et d'un esprit plus constant, comme ils produisent les meilleurs chevaux et de meilleurs chiens de chasse. Au reste, ce qui n'a pas été fait jusqu'au jour où j'écris, n'est par démontré impossible ; il suffit d'aborder, et il ne

faut, pour en finir, que beaucoup de bonheur et Buonaparte.

Mon oncle, à la première nouvelle d'une invasion en Angleterre, se leva précipitamment, courut faire faire sa queue, acheter un sac-à-peau, dans lequel il renferma son *butin*, et, son sabre d'une main et son flageolet de l'autre, il vint prendre les ordres de son officier.

Cet officier était attaché au régiment irlandais commandé alors par ce malheureux comte de Lally, qui était l'âme de l'entreprise, qui depuis fut lieutenant-général, et qui périt d'une mort tragique sur les bords de la Seine, pour avoir été pris par des Anglais dans l'ancien golfe du Gange.

Ceci n'est pas clair pour tout le monde : il faut s'expliquer catégoriquement. Il s'agissait de rétablir sur le trône de ses pères le petit-fils de l'imbécille et infortuné Jacques II, que

Louis XIV soutint si long-temps, et dont Louis XV secourut la postérité, sans trop savoir pourquoi; car que lui importait, après tout, que le palais de Saint-James fût occupé par Georges ou par Édouard? Il était plus essentiel de soutenir notre compagnie des Indes, de reprendre sur les Anglais nos comptoirs et nos colonies. Mais la splendeur du commerre se fait sentir à tous, n'éblouit personne, et rien n'est beau comme renverser et donner des couronnes.

Si quelque chose peut rendre l'homme au sentiment de sa nullité absolue, si l'exemple peut le consoler de l'état de misère, d'anxiétés, de vœux impuissans, de privations auquel semble le condamner la nature, qu'il ouvre l'histoire, et qu'il bénisse son sort en comparant sa famille, quelle qu'elle soit, à cette longue suite de rois d'Écosse et d'Angleterre, dont la race, poursuivie

par une fatalité insurmontable, épuisa pendant plus de trois cents années tous les malheurs qui peuvent accabler la triste humanité.

Le premier roi d'Écosse de cette famille est gardé dix-huit ans prisonnier en Angleterre, et meurt avec sa femme, assassinés par leurs sujets. Son fils Jacques II est tué à l'âge de vingt-neuf ans en combattant les Anglais. Jacques III, emprisonné par son peuple, s'échappe, s'arme et périt dans un combat qu'il livre aux révoltés. Jacques IV perd à la fois une bataille et la vie. Marie Stuart, sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, détenue dix-huit ans par Élisabeth, est condamnée par elle et porte sa tête sur un échafaud. Charles Ier, petit-fils de Marie, roi d'Écosse et d'Angleterre, est vendu, livré à Cromwell par les Écossais, jugé et exécuté par les satellites de l'usurpateur. Jac-

ques, son fils, septième du nom, et deuxième en Angleterre, est détrôné par son gendre, obligé de fuir de ses trois royaumes, et, pour comble de malheur, on lui conteste jusqu'à la légitimité de son fils. Ce fils ne tente de remonter sur le trône de ses pères que pour faire périr ses amis par la main des bourreaux. Enfin, le prince Charles-Édouard, dont il est ici question, réunissant à toutes les vertus le courage du roi Jean Sobieski, son aïeul maternel, n'obtient quelques succès passagers que pour éprouver ensuite les plus incroyables malheurs. L'histoire n'offre aucun exemple d'une maison si constamment infortunée.

Mais comme c'est l'histoire de mon oncle Thomas que j'écris, et non celle d'Angleterre, je reviens à mon héros. Il fut présenté à monsieur de Lally, à qui son air déterminé plut aussi beaucoup. Le comte lui dit qu'il le prendrait

avec lui, et lui ordonna d'être prêt pour le lendemain.

Bon sang ne peut mentir, dit un vieux proverbe. Mon oncle était sans doute issu d'un sang de la meilleure espèce, car il se souvint de sa mère, que tant de beaux messieurs oublient tous les jours. Il ne crut pas devoir affronter l'océan et la mort sans prendre congé d'elle dans les formes. Riboulard le chiffonnait un peu ; il fut même sur le point d'engager son recruteur à l'accompagner ; mais il se reprocha bientôt cette faiblesse indigne d'un grand cœur. Il pensa qu'un fifre du régiment de Lally ne devait avoir peur de rien; il comptait d'ailleurs sur son habit, qui en impose toujours, et sur son sabre, qui avait le fil.

Ces idées encourageantes le conduisirent jusqu'à la porte de ses foyers, que sa sûreté personnelle l'avait déterminé à fuir, et que depuis si long-

temps il n'avait salués. Mais, en touchant le loquet, il sentit son courage faiblir, la main lui trembla; il pensa que Riboulard était homme à l'échiner avant d'entrer en explication, et si la piété filiale le poussait dans la chambre, l'amour de lui-même le repoussait vers l'escalier. « Non, sacre-» bleu! je ne descendrai pas, reprit-il » après un moment de réflexion; il » ne sera pas dit qu'un sergent du guet » aura fait reculer un soldat de Lally! » Après tout, Riboulard n'est qu'un » homme; il n'est pas mon père, et au » premier geste déplacé je lui passe » mon sabre au travers du corps. » Et il met le sabre à la main, et il ouvre la porte, et d'un saut il tombe d'aplomb au milieu du taudis.

Riboulard, cloué par la goutte dans un mauvais fauteuil, les pieds étendus sur un vieux paillasson, la tête enveloppée d'un mouchoir à tabac, les

épaules couvertes d'un jupon gras et déchiré, Riboulard, appuyé d'une main sur sa béquille, écumait de l'autre son pot-au-feu, en attendant sa chaste moitié, qui était au sermon, lorsque la brusque entrée du fifre lui fait tourner la tête. La pointe du sabre se présente à dix-huit pouces de sa poitrine; il n'a pas le temps de voir à qui il a affaire, la frayeur s'empare de lui; il oublie qu'il a la goutte, il se lève pour prendre sa hallebarde appuyée contre la table; la douleur qu'il sent aux pieds le fait retomber aussitôt, non pas sur son fauteuil, mais sur le chat de Rosalie qui se chauffait en regardant les tisons. Minon lui imprime ses quatre griffes dans le derrière; Riboulard fait un mouvement pour se dégager et pousse un cri affreux; mon oncle part d'un éclat de rire; le chat, en liberté, s'élance au hasard, retombe dans le pot-au-feu, le renverse en s'élan-

çant de nouveau pour échapper à la brûlure, inonde et brûle Riboulard, qui n'échappe lui-même aux hommes, aux animaux, aux élémens conjurés contre lui, qu'en se roulant tout d'une pièce vers la porte: un de ses pieds accroche celui de la table, qui lui tombe sur l'estomac; la table entraîne la hallebarde, qui lui casse sa dernière dent; il hurle, le chat échaudé miaule, et le fifre continue de rire.

Cependant le calme se rétablit, les douleurs de Riboulard s'apaisent; il a le loisir d'examiner le rieur, dont la gaîté n'annonce pas des intentions hostiles; il le reconnaît, et la scène change aussitôt.

Il s'était roulé jusqu'à la porte, probablement pour appeler les voisins à son secours. Il se met sur son cul, le bout du bâton de la hallebarde contre sa poitrine et la pointe tournée vers mon oncle. Mon oncle, fâché

de s'être engagé si avant, fait une volte vers la croisée qui deux fois lui avait été si propice; Riboulard, dont l'argent s'était envolé par là, l'avait fait griller pour parer à un second accident, et Thomas, qui aurait voulu être à cent lieues, fut forcé de combattre. Il sautait à droite et à gauche pour prendre Riboulard en flanc; Riboulard, tournant sur son cul comme sur un pivot, faisait face de tous côtés, et mon oncle trouvait partout la pointe redoutable de la hallebarde. Il voulut parlementer; il cria qu'il n'était venu que pour voir sa mère, et qu'il demandait la liberté de se retirer. Riboulard, inébranlable à sa porte, jura qu'il châtierait le petit coquin qui lui avait manqué de respect. Mon oncle s'abaissa jusqu'à demander grâce; Riboulard refusa d'entrer en composition, et exigea que l'assaillant jetât son sabre et se rendît à discrétion.

« Rendre mon sabre! s'écria Thomas exaspéré par de semblables prétentions, rendre mon sabre! Me prenez-vous pour un sergent du guet? C'est vous, corbleu! qui rendrez la hallebarde ! » Et aussitôt cette guerre d'observation prend une incroyable activité. La poterie et les menus meubles volent à la tête du sergent; mais la fureur dérange la main de mon héros, les coups portent à faux, et Riboulard conserve sa position. Mon oncle, déterminé à vaincre et ne trouvant plus rien à casser, relève la table, la charge péniblement d'un matelas, y monte après, soulève le matelas aussi haut que le permettent ses petites forces et la longueur de ses bras, le laisse tomber en long sur Riboulard, et saute de la table sur tous les deux. Il frappe des pieds, des poings, de la monture du sabre; il s'allonge, il se raccourcit, selon que Riboulard, qui

suffoque, dirige ses efforts Le vieux sergent, excédé de fatigue et de douleur, perd enfin connaissance, et lâche la hallebarde. Thomas s'en saisit, et, sorti avec honneur de son premier combat, il se dit que s'il est beau de vaincre, il est plus beau de pardonner; il enlève le matelas, et les fumées qui lui chatouillaient le cerveau se dissipent à l'instant.

Riboulard est sans mouvement, et Thomas croit l'avoir tué. Il rougit, il pâlit, ses genoux ploient, il s'afflige, il se désole. De quelque résolution qu'on soit armé, on ne tue pas un homme comme une mouche, et ce n'est que par degrés qu'on devient féroce. Mon oncle se repent sincèrement, mais ce sentiment ne dure pas. Il se rappelle son inoculation forcée, ses dents vendues, ses épaules déchirées à coups de verges; il conclut que si Riboulard est mort il l'a bien mérité, et que lui Thomas n'a point de reproches à se faire.

Comme il n'était pas sûr que les témoins, s'il s'en présentait, fussent de cet avis, il jugea prudent de sortir de chez sa mère, dût-il se mettre en route sans lui faire ses adieux. Il n'y avait qu'une petite difficulté : Riboulard était étendu en travers de la porte qui ouvrait en dedans, et mon oncle s'épuisa en efforts superflus pour déranger cette masse.

Vous vous étonnez sans doute de ce que les voisins ne soient pas accourus au tintamarre affreux qu'on a fait dans cette chambre? Ils avaient de bonnes raisons pour cela, et je vais vous les dire, car enfin je vous dois compte de tout.

Sur le même carré logeaient trois ouvriers qui étaient allé à leur ouvrage, et leurs trois femmes, très-gentilles et très-accortes, étaient allées se faire battre; au-dessus, l'aimable Zéphyr en été, et le venteux Borée en hiver; au-dessous, une dévote et un marchand;

la première au sermon, le second à sa boutique ; les étages inférieurs occupés par je ne sais qui. Mais comme la voix monte toujours, Riboulard et mon oncle ne pouvaient être entendus que du ciel, qui ne se mêle plus de nos affaires depuis que saint Luc, saint Jean, saint Mathieu et saint Marc ne se mêlent plus d'écrire.

Cependant, mon oncle, qui ne perdait jamais la tête, voyant l'impossibilité de s'évader par la porte ou la fenêtre, se mit courageusement à attaquer, avec la hallebarde, le plâtre et les lattes qui le séparaient de l'escalier. Il ne lui restait plus, après avoir tout brisé dans la maison, qu'à démolir la maison elle-même, et l'opération allait grand train quand le génie destructeur de mon oncle est arrêté par les cris d'une femme et les juremens d'un homme, qui tous deux montent précipitamment. Thomas croit avoir tué son

beau-père; tout l'inquiète, le tourmente. Il prête une oreille attentive; il entend distinctement une lourde chute; une seconde, plus violente encore, succède aussitôt, et en même temps un coup terrible fait résonner la porte. La serrure faible, les gonds rouillés cèdent, la porte tombe, tombe encore sur Riboulard, et par dessus tombe un fort de la halle que le diable semble pousser de telle sorte qu'il glisse sur le visage jusqu'à la cheminée, et s'écorche, en glissant sur un carreau inégal, le front, le nez et le menton. Paraît ensuite Rosalie, le bonnet tombé, les cheveux gris-pommelés en désordre, les genoux et les coudes meurtris.

Puisque vous vous souvenez de tout, vous n'avez pas oublié que, parmi les vingt-et-un soupirans congédiés par ma grand'mère à Vaugirard, était un fort de la halle amoureux en proportion de sa vigueur, et capable d'exter-

miner, d'un tour de main, le vieux Titon de cette nouvelle Aurore. Il avait conservé une velléité pour Rosalie ; il l'avait constamment convoitée, et constamment il avait étouffé ses soupirs, pour ne pas se brouiller avec un homme aussi prépondérant que monsieur Riboulard.

Ce jour-là (qui peut répondre, en se levant, des événemens de la journée?), ce jour là, Jean-le-Blanc, au lieu d'aller au sermon, avait copieusement déjeûné dans un cabaret voisin. Il sortait gaîment du temple de Bacchus, et ma grand'mère de celui de notre divin maître. Le galant l'aperçoit, son goût se réveille..... Que dis-je? ce goût se convertit en rage.

Il l'accoste d'un air décidé et s'explique sans périphrase : ces messieurs se servent toujours du mot technique. A des propositions révoltantes, sans doute, ma grand'mère répondit par un

signe de croix, qui chasse, dit-on, l'esprit malin, mais qui ne peut rien sur un fort de la halle. Celui-ci répéta l'invitation ; ma grand'mère doubla le pas, le satyre prit le trot.

Ils arrivèrent ensemble dans l'allée qui conduisait à la forteresse que Thomas venait de réduire. Là le drôle ne perdit plus le temps en vains propos ; il agit et si vertement que ma grand'mère fut obligée de jouer des ongles; jeu piquant qui lui valut une tape sur le bras et une autre sur le toupet, qui sépara le bonnet du chef. Elle courut vers l'escalier; l'enragé court après elle en jurant que, de gré ou de force, il en tâterait.

Rosalie violée! vous ne vous y attendiez pas, ni elle non plus, et il n'y avait qu'un fort de la halle capable de tenter ce grand œuvre.

La menace d'un semblable attentat avait rendu à ma grand'mère toute l'agilité de sa première jeunesse; mais

ses forces n'étant plus en proportion de la grâce suffisante, elle resta pâmée sur le seuil de sa porte : c'est ce qui s'appelle périr au port. L'escalier était obscur; l'audacieux Jean-le-Blanc, perdant de vue la victime qu'il se propo-sait d'immoler, avait doublé de vitesse. Le corps gisant de ma grand'mère avait arrêté net l'action de ses jambes, et le buste, que rien ne contenait, était tombé avec violence sur la porte et l'a-vait enfoncée.

Pauvre mari! tu as perdu connaissance pour ne pas voir de telles horreurs! Cher et tendre enfant! ton innocence ne te laisse pas même soupçonner qu'un brigand veut *poignarder* ta mère! Que de femmes ont dû la continuité de leurs plaisirs clandestins à l'aveuglement de leurs maris et à l'ignorance de leurs bambins!

Les extrêmes se touchent, et l'ordre est quelquefois sorti du sein même

de la confusion. Le dernier coup qu'avait reçu Riboulard avait ranimé, par l'effet des contraires, les esprits vitaux qu'avaient engourdis les premières contusions; le fort de la halle avait été subitement dégrisé par la violence de sa chute; ma grand'mère oublia ses infamies en pressant dans ses bras un fils qu'elle ne croyait plus revoir, et l'imagination ardente de ce fils s'assoupit sur le sein maternel.

Tout le monde était à peu près content, hors Riboulard, qui avait sur le cœur l'algarade de mon oncle Thomas. Sa femme lui rappela que la vengeance est un des sept péchés capitaux; il l'envoya faire lanlaire. Jean-le-Blanc, très-bon garçon quand il n'était pas ivre, recolla le goutteux dans son fauteuil, lui parla raison à sa manière, et, à force de tâtonner, il trouva enfin le faible du bonhomme. Il lui représenta que deux militaires qui se sont bravement battus

finissent toujours par boire ensemble, et il offrit de payer l'écot. Cette dernière proposition fit plus que tous les raisonnemens possibles. Riboulard s'apaisa, pardonna, et consentit à embrasser Thomas, tant bien que mal; aux conditions suivantes, qui furent acceptées, après quelques difficultés de la part du soldat de Lally:

1°. Que Jean-le-Blanc ferait racommoder la porte. — *Accordé*. 2°. Qu'il paierait trois pintes de vin et trois livres de saucisses. — *Accordé*. 3°. Que Thomas irait acheter un autre pot-au-feu, et qu'il paierait la vaisselle et les meubles cassés.

Thomas n'avait pas envie de payer les frais de la guerre : il murmurait tout bas que cela regardait les vaincus. Sa mère lui glissa deux écus de six francs qui levèrent tous les obstacles. La paix fut conclue et jurée entre toutes les parties. On dîna sobrement,

parce que Riboulard était bien aise qu'il lui restât de quoi souper; mais on dîna en famille, et la cordialité et le sot orgueil firent, selon les caractères, les frais de la conversation. Rosalie caressait mon oncle, et mon oncle caressait sa mère; Jean-le-Blanc cita ceux de ses camarades qui s'étaient éreintés en voulant porter aussi lourd que lui, et Riboulard nomma avec emphase les filles, les filous, les auteurs, les colporteurs qu'il avait logés à l'Hôpital, à Bicêtre ou à la Bastille. Enfin, on se sépara assez satisfaits les uns des autres, et mon oncle, enchanté de sa journée, se retira sur son quai, chargé des bénédictions de madame sa mère.

Le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit chez son colonel, qui lui fit croquer le marmot trois ou quatre heures, qui parut enfin, le fit jucher sur un fourgon chargé d'armes, de poudre

et de balles; il le recommanda à ses gens, et il partit en poste pour Nantes.

Mon oncle y arriva le dixième jour, sans événemens et sans autre occupation que de boire, manger et dormir à l'auberge, avec le *factotum* de monsieur le comte et de lui jouer du fifre dans le fourgon.

Sept jours après son arrivée, tout étant disposé aussi bien qu'on le peut avec du zèle et un peu de moyens, mon oncle s'embarqua en très-bonne compagnie pour la conquête de l'Angleterre.

Je n'ai pas, je le répète, la prétention d'écrire l'histoire; je laisse cela aux compilateurs : *à tous seigneurs, tous honneurs*. Mais je ne peux me dispenser de parler d'une entreprise où mon fit tant de bruit *avec son fifre*.

FIN DU PREMIER VOLUME.



MON

ONCLE THOMAS.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

MON
ONCLE THOMAS,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Nunc est ridendum.

*

Tome Deuxième.

*

PARIS.
GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,
PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.
1832

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition du prince Charles-Édouard Stuart (1).

De tous les événemens d'éclat dont parle l'histoire, il n'en est pas peut-être qu'on puisse comparer à la tentative du prince Édouard, si on considère la faiblesse des ressources, l'éclat des premiers succès, les malheurs romanesques et presqu'incroyables qui leur succédèrent, et les changemens qu'une victoire de plus pouvait apporter dans le système politique de l'Europe.

---

(1) Episode entièrement historique.

En effet, la bataille de Culloden gagnée, le prince Édouard faisait remonter son père au trône, et l'Angleterre devenait l'alliée de la France. Ces deux puissances se liguaient contre la Hollande, Louis XV pour la forcer à la paix, Stuart pour la punir d'avoir détrôné son aïeul. Le commerce des deux Indes prenait une forme nouvelle, et il est à présumer que le pape recouvrait sur l'Angleterre les droits que lui avait ôtés Henri VIII.

Charles-Édouard était fils du chevalier de Saint-Georges, vulgairement appelé *le Prétendant*, et petit-fils de Jacques II. Il vivait à Rome auprès de son père, et sa jeunesse s'écoulait dans une inaction qui ne s'accordait ni avec un courage bouillant, ni avec un amour extraordinaire de la gloire. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunes avait été appelé en France en 1742, et on avait fait alors des efforts

aussi dispendieux qu'inutiles pour le porter, avec une armée, sur les côtes d'Angleterre. Il attendait à Paris une occasion favorable pour déployer ses talens et satisfaire son ambition. La guerre que Louis XV soutenait alors contre l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande, l'épuisait d'hommes et d'argent. Trop occupé de ses propres affaires pour penser alors à rétablir celles d'un prince étranger, le roi laissait Édouard dans l'obscurité et même dans l'oubli.

Ce jeune prince s'entretenait un jour de ses malheurs et de ses espérances avec le cardinal de Tencin, qui devait au Prétendant sa promotion à la pourpre romaine, et le prélat lui adressa ces propres mots : « Que ne tentez-vous de » passer sur un vaisseau vers le nord de » l'Écosse? Votre seule présence pourra » vous donner un parti et une armée; » alors il faudra bien que la France vous » secoure. »

Les plus faibles causes amènent souvent de grands événemens. Ces mots réveillèrent l'ambition du prince. Mais où trouver ce vaisseau, et comment l'équiper? Son père ne pouvait rien pour lui, et il vivait en France des dons de quelques familles réfugiées attachées à sa maison.

Il avait vu quelquefois monsieur de Lally, irlandais de nation. Son courage, récompensé sur le champ de bataille même de Fontenoi, et son caractère remuant le lui firent juger digne de le seconder. Il s'ouvrit à lui, et Lally se chargea de diriger l'entreprise.

Il s'assura d'abord de sept officiers irlandais ou écossais, qui consentirent à courir la fortune du prince : leurs noms méritent d'être connus. C'étaient le marquis de Tullibardine, frère du duc d'Athol, un Makdonall, Thomas Shéridan, Sullivan, Kelli et Strikland. Tous, avant le départ, furent promus aux premiers

grades d'une armée qu'on pouvait n'avoir jamais.

L'un d'eux s'adressa à un négociant de Nantes, irlandais nommé *Walsh*, qu'il savait affectionné au parti du Prétendant. Par un hasard singulier, ce Walsh, dont on n'espérait que quelque argent, avait un corsaire de dix-huit canons, qu'il offrit généreusement, et qu'on équipa en secret. L'actif et infatigable Lally ramassa de tous côtés des armes, des munitions de guerre et des fonds. Enfin le prince s'embarqua avec ses sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils et quarante-huit mille francs. Telles étaient les ressources qu'il comptait opposer à des flottes, à des troupes réglées, à des finances considérables, et à l'opinion publique, généralement prononcée en faveur d'un roi affermi sur le trône.

Par une suite des soins du comte de Lally, le corsaire que montait le prince

fut escorté par un vaisseau du roi, de soixante-quatre canons, *l'Élisabeth*, que le ministre de la marine avait prêté à un armateur de Dunkerque. Cette espèce de faveur s'obtenait alors moyennant une somme payée au trésor royal, et l'entretien de l'équipage était à la charge de l'armateur. Le roi, à qui appartenait le vaisseau, et le ministre qui l'avait prêté, ignoraient également à quel usage on devait l'employer.

Après huit jours d'une navigation périlleuse, après avoir échappé à la poursuite d'une escadre, le prince tomba dans une flotte marchande qu'escortaient trois vaisseaux de guerre anglais. Le plus fort, portant soixante-dix canons, se détacha pour combattre *l'Élisabeth*; le corsaire que montait le prince, inquiéta le convoi par de fausses manœuvres, et força ainsi les deux autres vaisseaux à ne pas s'en écarter. Insensiblement il gagna le vent, et fit force

voiles vers l'Écosse, pendant que *l'Élisabeth* soutenait contre le vaisseau anglais un combat long, opiniâtre et meurtrier, qui fatigua également les deux partis, et dans lequel aucun n'eut d'avantage prononcé.

A la faveur de la nuit, le prince aborda une petite île à peu près déserte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré. Il attendit le jour pour cingler vers l'Écosse, dans la crainte d'être enveloppé au milieu des ténèbres. Enfin le petit-fils de Jacques II, roi d'Écosse, débarqua dans un petit canton de ce royaume appelé *le Moidard*. Quelques habitans, auxquels il se nomma, tombèrent à ses genoux, en protestant de leur impuissance. Ils étaient sans armes, pauvres, et ne mangeaient que du pain d'avoine qu'ils obtenaient, à force de travail, d'un terrain pierreux et stérile. « Je cultiverai cette terre » avec vous, leur dit le prince ; je man-

» gerai de ce pain, je partagerai votre
» pauvreté, et je vous apporte des
» armes. »

De tels sentimens, exprimés avec la chaleur de la vérité, devaient exciter l'enthousiasme : ces bonnes gens furent ses premiers soldats. Le bruit de son arrivée se répandit dans les environs. Les Makdonall, les Lokil, les Cameron, les Fraser, chefs d'autant de tribus d'Écosse, vinrent aussitôt se joindre à lui.

Les peuples qui composent ces tribus habitent un pays montagneux et couvert de forêts d'une étendue de deux cent milles. Les îles Orcades et celles du Zetland suivent les mêmes usages et vivent sous les mêmes lois. Ces peuples sont les seuls de l'ancien monde connu qui aient conservé l'habit de guerre des Romains. La rigueur du climat, le travail et la vie sobre auxquels les condamne la nature, les rendent

agiles et vigoureux. Ils supportent avec constance les fatigues et la disette. Ils couchent souvent sur la terre, et résistent aux marches les plus pénibles, au milieu des neiges et des glaces. Ils sont soumis à leurs seigneurs, qui ont conservé sur eux les droits féodaux abolis en Angleterre : ainsi ils sont nécassairement du parti de ceux dont ils dépendent.

Les Irlandais, catholiques-romains comme le Prétendant, étaient cependant dans des dispositions toutes différentes. Le pays est plus fertile et mieux cultivé ; le peuple était plus favorablement traité par la cour de Londres; les manufactures étaient encouragées, par conséquent le commerce fleurissait, et l'habitant fortuné et tranquille tenait plus aux douceurs de la vie qu'aux intérêts des Stuarts. Voilà pourquoi l'Irlande ne prit point de part active à la révolution qui se préparait, lorsque tout

en Écosse concourait à l'avancer par les armes, ou la favorisait en secret.

Une autre cause des premiers succès du prince vint du mécontentement de beaucoup de lords écossais qui, depuis la réunion des deux royaumes, n'avaient pu avoir entrée au parlement d'Angleterre. La cour avait négligé de se les attacher par des pensions : ils regardaient donc comme une sorte d'esclavage cette réunion qui ne leur assurait aucun avantage à eux ni à leurs tribus, et ils soulevèrent les contrées septentrionales de l'Écosse.

Quelques autres, que le ministère croyait avoir gagnés par des largesses ou des emplois, cédèrent à l'enthousiasme général, et se réunirent à leurs compatriotes en faveur d'un prince originaire de leur pays, dont le courage, les talens et les vertus étaient encore augmentés par la renommée. Les ducs d'Argile, d'Athol et de Queensburi

restèrent seuls fidèles au gouvernement.

Édouard avait à peine rassemblé trois cents hommes autour de sa personne qu'on leva l'étendard royal : c'était un morceau de taffetas que Sullivan avait apporté, qu'on fixa au haut d'une perche. Cette poignée d'hommes se mit en marche, et grossit en avançant, au point que le prince, arrivant au bourg de Fenning, se trouva à la tête de quinze cents montagnards. Il leur distribua les fusils et les sabres dont Lally avait chargé le corsaire nantais.

Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour attaquer et abattre leur gouvernement. Le roi Georges était sur le continent, et il ne restait pas en Angleterre six mille hommes de troupes réglées. La petite armée du prince, s'augmentant de jour en jour, était pleine de courage et de bonne velonté. Édouard conçut les plus brillantes es-

pérances, et prépara tout pour seconder sa fortune. Il s'essaya d'abord contre quelques compagnies du régiment de Sinclair qui s'avancèrent contre lui des environs d'Édimbourg. Il les défit entièrement, et trente Écossais prirent quatre-vingts Anglais avec armes et bagages.

Il renvoya alors le vaisseau qui l'avait apporté, pour donner avis aux rois de France et d'Espagne de son débarquement et de la situation de ses affaires. Les deux souverains lui écrivirent et le traitèrent de frère; non qu'ils voulussent encore le reconnaître publiquement, mais ils ne pouvaient refuser ce titre d'honneur à sa naissance et à son courage.

Ils commencèrent alors à le secourir sérieusement. Des convois d'armes et de munitions furent expédiés de différens ports. Plusieurs de ces vaisseaux furent pris par les Anglais, qui ne ces-

saient de croiser dans ces mers; d'autres abordèrent et encouragèrent le parti, qui ne douta plus que la France et l'Espagne ne fissent les plus grand efforts pour rétablir le Prétendant.

Les Bourbons étaient loin de prévoir alors que, cinquante ans après, les Anglais embrasseraient à leur tour la cause d'un autre prétendant qui, sans qualités comme sans moyens, justifie cette maxime frappante si heureusement rendue par un de nos poètes :

Qui naquit sur le trône en est rarement digne.

La confiance générale attirait sans cesse des soldats à Édouard. Il marchait avec rapidité. Toujours à pied à la tête de ses montagnards, vêtu et nourri comme eux, il leur donnait en tout l'exemple. Il traversa les cantons de Badenoch, d'Atole, de Perth-Shire; il s'empara enfin de Perth, une des plus considérables villes de l'Écosse.

Ce fut là qu'on le proclama solennel-

lement régent d'Angleterre, de France, d'Écosse et d'Irlande, pour son père Jacques III. Il est assez extraordinaire qu'il acceptât le titre de régent de France au moment où il ne pouvait rien que par la France elle-même; mais c'était un ancien usage auquel peut-être il n'osa déroger, de peur d'indisposer ses troupes, et qui, par son absurdité même, ne pouvait inquiéter le roi de France.

Le duc de Perth, le lord Georges Murrai arrivèrent alors avec de nouvelles troupes, et prêtèrent serment de fidélité au prince. Des compagnies entières désertèrent pour venir se ranger sous ses drapeaux. Dundée, Drumond, Newbourg lui ouvrirent leurs portes.

Il assembla un conseil de guerre dans lequel on discuta des opérations plus importantes. Les avis étaient partagés : le prince voulait marcher droit à Édimbourg, et déterminer, par la prise de

la capitale, la conquête de l'Écosse. Il avait des intelligences dans la ville, mais la majorité des habitans tenait pour le roi Georges ; la place était défendue par une garnison, et Édouard manquait de tout ce qui assure le succès d'un siége. « Il ne faut, répondit-il à ces objections, » que me montrer pour les faire décla- » rer tous. » Son opinion prévaut, on marche sur Édimbourg, on s'empare d'une des portes avant qu'on ait pensé à se défendre. Le gouverneur Guest, surpris, se retire dans le château avec ses troupes. L'alarme se répand aussitot dans tous les quartiers; les uns veulent recevoir le fils de leurs anciens rois, d'autres veulent conserver la ville au gouvernement ; les esprits s'aigrissent, les têtes fermentent, les magistrats redoutent et veulent éviter la guerre civile; ils ne trouvent pas d'autre moyen que de se rendre à la porte qu'occupaient les montagnards et d'y traiter

avec Édouard. Le prévot, nommé aussi Stuart, porta la parole, et demanda, avec un trouble véritable ou apparent ce qu'il fallait faire :« Tomber à ses pieds » et le reconnaître,» cria quelqu'un du milieu de la foule. Ce cri fut répété de toutes parts, et le prince reçu et proclamé dans la capitale.

Ce premier succès, si brillant en apparence, était peu de chose tant qu'Édouard n'était pas maître du château. C'était la seule place véritablement forte où il pût établir des magasins, se retirer en cas de revers, et d'où il pût contenir des habitans dont les dispositions étaient encore incertaines.

Le château d'Édimbourg est situé sur un roc inaccessible ; il est défendu par des murailles de douze pieds d'épaisseur, revêtues d'un fossé profond taillé dans la roche. Cette forteresse antique et par conséquent irrégulière exige cependant un siége dans les formes, et le

prince n'avait point de canons : il fut obligé de traiter à son tour avec Guest. On convint que les hotilités seraient suspendues de part et d'autre, et que la ville fournirait des vivres au château.

On sut bientôt à Londres les avantages qu'avait obtenus Édouard. Ce prince, qu'on y regardait, lors de son débarquement, comme un aventurier qui n'était pas à redouter, inspirait déjà des craintes sérieuses. La régence établie par le roi Georges avant son départ d'Angleterre mit en son nom la tête du jeune prince à prix. On promit six cent soixante mille livres de notre monnaie à quiconque le livrerait : l'importance de la somme prouvait combien on le jugeait dangereux, et, par une contradiction singulière, on ne prenait encore aucune mesure efficace pour le vaincre.

Édouard, maître de la plus grande partie de l'Écosse, proclamé partout sur son passage, semblait autorisé à traiter,

de son côté, Georges d'usurpateur. On s'attendait qu'il répondrait aux proclamations de la régence en se servant des mêmes armes : il donna un exemple de modération bien rare dans un jeune guerrier que ses premiers succès pouvaient enivrer. Il n'opposa aux proscriptions sanguinaires de ses ennemis que son épée, et la défense vigoureuse à ses adhérens d'attenter à la vie du roi régnant et des princes de sa maison. Une telle conduite fortifia son parti, et rendit sa cause plus respectable.

Il ne négligea rien pour la faire valoir et pour profiter de cette première ardeur du soldat qui se ralentit si aisément. Il apprit que le général Cope s'avançait contre lui avec des troupes réglées, et il sortit aussitôt d'Édimbourg pour le combattre. Il conduisait trois mille montagnards qui étaient toute son armée et qui avaient des cornemuses pour trompettes. Les Anglais, au nom-

bre de quatre mille hommes, avaient deux régimens de dragons et six pièces de campagne. Édouard était décidé à tout braver. Il monte quelques hommes sur des chevaux de bagage, il avance à marches forcées, il se trouve en présence des Anglais à Preston-Pans, et range aussitôt sa petite armée en bataille. Il n'avait ni corps de réserve, ni seconde ligne ; il n'en avait pas besoin : ses soldats étaient disposés à se battre en furieux. Il tire son épée, et jetant le fourreau au loin : « Je ne la remettrai, « dit-il, que quand vous serez libres et « heureux. »

Ce prince était né général. Il avait remarqué un défilé par où l'ennemi battu pouvait faire sa retraite ; il détacha cinq cents hommes pour s'en emparer, et il engagea le combat avec deux mille cinq cents montagnards.

Son attaque est si vive que l'ennemi n'a pas le temps de se servir de son ar-

tillerie. Ses montagnards fondent sur les Anglais, tirent à vingt pas, et jettent leurs fusils, se couvrent de leurs boucliers, se précipitent entre les chevaux, les tuent avec le poignard, et combattent les hommes le sabre à la main. La force du corps, inutile aujourd'hui dans les batailles, fit tout dans celle-ci. Les Anglais, étonnés d'une manière de combattre nouvelle pour eux, se débandent et fuient de tous côtés; on leur tue huit cents hommes; le reste, ainsi que le prince l'avait prévu, cherche à se sauver par le défilé; les montagnards, qui les attendent, en font quatorze cents prisonniers; l'artillerie, les bagages, les drapeaux restent au pouvoir du vainqueur; les chevaux des morts et des fuyards lui font à l'instant une cavalerie : cette première victoire ne lui a coûté que soixante hommes.

Le général Cope avait fui presque seul. La nation, indignée de sa défaite,

demanda qu'il fût traduit devant une cour martiale; et celle-ci, contre l'ordinaire de ce genre de tribunaux, qu'égarent souvent la passion ou l'intrigue, prononça que la présence, l'intrépidité du prince et la manière de combattre des Écossais avaient seuls décidé la perte de la bataille.

Cependant ce grand nombre de prisonniers embarrassait le prince. Il n'avait point de place où il pût les envoyer; il n'était pas possible de les faire garder par ses soldats, qu'ils égalaient presqu'en nombre. Il se détermina à les renvoyer, après leur avoir fait jurer de ne porter d'un an les armes contre lui. Il garda les blesssés, les fit soigner comme les siens, et cette générosité lui attira de nouveaux partisans.

Deux vaisseaux, l'un français, l'autre espagnol, chargés d'armes et d'argent arrivèrent alors sur les côtes. Ils débarquèrent un certain nombre d'offi-

ciers irlandais qui étaient au service de France et qui brûlaient de se distinguer aux yeux de celui qu'ils regardaient comme leur légitime souverain : Édouard les employa à discipliner ses troupes.

Le même vaisseau français revint, quelques jours après la victoire de Preston-Pans, au port de Mont-Rose ; il apportait encore de l'argent et des armes; et le frère du marquis d'Argens, si connu par ses écrits, était à bord, en qualité d'envoyé du roi de France auprès d'Édouard. Ses affaires prenaient la tournure la plus avantageuse. Il était rentré dans Édimbourg, où son armée s'augmenta jusqu'au nombre de six mille hommes. L'ordre commença à s'établir dans toutes les parties. Il avait une cour, des secrétaires d'État, des hauts officiers ; le pays fournissait des subsides réglés ; les Anglais ne le menaçaient d'aucun côté ; sa sécurité

eût été entière s'il eût été maître du château d'Édimbourg : il n'avait pas de grosse artillerie, il ne pouvait rien entreprendre contre cette forteresse.

A la valeur, à la modération, à la générosité d'Édouard, la régence d'Angleterre avait d'abord opposé la proscription ; elle essaya ensuite la calomnie, et enfin l'arme du ridicule, toujours sûre en France, mais impuissante sur le flegme anglais. On imprima et on afficha partout que le Prétendant venait renverser la religion dominante, persécuter les anglicans et substituer le despotisme aux lois du pays : Édouard protestait que jamais il n'attenterait à la liberté des cultes, et qu'il respecterait les immunités du peuple. La régence exigea des fonctionnaires publics une nouvelle formule de serment conçue en ces propres termes : *J'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des*

princes excommuniés par le pape peuvent être déposés ou assassinés par leurs sujets, etc. Édouard répondait que si quelqu'un avait à craindre le fer des assassins, c'était celui-là seul dont on avait proscrit la tête. On fit sortir de Londres et de son territoire tous les prêtres catholiques, trop peu nombreux pour être redoutables; et on ne redoutait en effet que le courage d'Édouard, une armée conduite par l'enthousiasme qu'échauffaient encore des succès presque prodigieux. Enfin, on fit paraître un journal qu'on distribuait gratuitement, dans lequel on comparait les choses importantes faites pendant le règne de Georges II aux changemens qui ne devaient pas manquer d'arriver sous la domination d'un prince catholique-romain, les moines rétablis, les édifices publics convertis en couvens, un jésuite confesseur et ministre, plusieurs ports livrés aux Français, etc. Les partisans

qu'avait Édouard dans Londres même écrivaient dans le sens contraire, et leur style ambigu et la modération qu'ils observaient ne donnaient aucune prise au gouvernement.

Le prince, à qui son ardeur ne permettait pas de s'occuper long-temps d'une guerre de plume, sortit de nouveau d'Édimbourg, et enleva, l'épée à la main, Dundée, Drumond et Newbourg.

Le roi Georges, de son côté, était revenu en Angleterre pour arrêter les progrès effrayans de son adversaire : il s'en alarma au point de ne pas croire les forces nationales suffisantes. Il fit venir six mille Hessois, et les garnisons hollandaises de Tournai et de Dendermonde, qui, par la plus précise des capitulations, ne devaient faire aucun service pendant dix-huit mois. Il mit sur pied les milices; il engagea plusieurs seigneurs à lever des régimens à leurs frais; il en fit revenir plusieurs de Flan-

dres; il mit enfin dans ses préparatifs autant d'activité que la régence avait marqué de lenteur.

Ses alarmes augmentèrent, et la fermentation s'empara à Londres de tous les esprits quand on y sut qu'Édouard avait pris Carlisle, et qu'il avait poussé jusqu'à Derby, à trente lieues de cette capitale. Ceux qui n'avaient osé se déclarer hautement pour lui sur des espérances incertaines cessèrent de se contraindre. On buvait dans les tavernes à la santé du roi Jacques; quelques ministres prononcèrent son nom dans les prières publiques; le comté de Lancastre lui fournit un régiment entier. Chaque jour, à chaque instant, on apprenait quelque nouveau succès du prince; la consternation grossissait ses avantages et ses forces; le désordre fut porté à un tel point que la banque et les boutiques de Londres furent fermées pendant vingt-quatre heures.

Depuis qu'Édouard était descendu en Écosse, ses amis pressaient sans relâche la cour de France de le secourir efficacement. Ils assuraient qu'il était facile de débarquer la nuit huit ou dix mille hommes et de l'artillerie. Ils ne voulaient pas de vaisseaux de guerre; il fallait perdre du temps pour les équiper, et le moindre retard pouvait être funeste. Ils demandaient les bâtimens de transport qui se trouveraient dans les ports de Calais, de Boulogne et de Dunkerque; ils assuraient que, d'une marée à l'autre, ces troupes débarqueraient à la côte d'Angleterre; ils répondaient que, dès qu'elles seraient à terre, les trois royaumes se déclareraient; ils désignaient, pour les commander, le duc de Richelieu, dont la réputation était déjà faite en Europe; ils demandaient Lally pour diriger les détails et servir sous Richelieu: enfin leurs sollicita-

tions furent si vives, si opiniâtres, et les probabilités si bien établies par eux, qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient.

Il est certain que si le passage eût été libre, la révolution se faisait; mais on rencontrait partout des flottes anglaises, et cette tentative manqua comme celles qui l'avaient précédée. On ne put faire aborder que quelques détachemens qui passèrent par la mer germanique, et tournèrent ensuite à l'est de l'Écosse. Le lord Dromond, officier au service de France, débarqua à Mont-Rose avec plusieurs piquets et trois compagnies du régiment Royal-Écossais. Il se mit aussitôt en marche avec ses troupes pour se réunir à l'armée du prince. Partout où ils passaient ils étaient reçus aux acclamations des habitans. Les femmes allaient au-devant d'eux, et conduisaient les chevaux des officiers par la bride; dans

chaque maison ils trouvaient des rafraîchissemens ; c'était à qui les logerait.

Cependant Édouard touchait au moment qui devait décider de son sort ; il le sentait, et il se servit de tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il répandit des manifestes qui pressaient la nation de se joindre à lui ; il promettait à tous protection et justice ; il protestait qu'il traiterait les prisonniers comme on traiterait les siens; il renouvelait la défense d'attenter à la vie du roi Georges. Ces proclamations, remplies d'ailleurs de sentimens d'humanité, furent brûlées à Londres par la main du bourreau.

Déjà les avant-postes des deux partis s'étaient livré de ces combats partiels qui ne décident rien, mais qui mènent à une affaire décisive. Édouard, trop avancé dans un pays qui ne se déclarait pas pour lui, craignait que les

milices répandues dans le comté de Lancastre ne coupassent ses communications et ne le forçassent à se rendre faute de vivres. Toujours impatient de combattre, il fut cependant contraint de reculer et de rentrer en Écosse. Pendant cette marche, son armée s'augmentait ou diminuait selon les besoins des soldats, à qui il ne pouvait payer de solde réglée, et que par cette raison il n'était pas possible de soumettre à un service régulier. Il lui restait pourtant environ huit mille hommes lorsqu'il sut que l'ennemi était à six milles de lui, près d'un marais de Falkirk, et en nombre infiniment supérieur; il n'en marcha pas moins à eux, et leur présenta aussitôt la bataille. Ses montagnards se battirent de la même manière qu'à Preston-Pans et avec le même avantage. Un orage, qui soufflait au visage des Anglais, les favorisa encore; mais leur impétuosité leur devint

fatale : ils se trouvèrent débandés, rompus et mêlés parmi les Anglais, qui gardaient leurs rangs. Le prince vit le danger et les fit reculer. Six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent et retablirent le combat, et leur donnèrent le temps de se rallier. Ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur, et enfoncèrent enfin les lignes anglaises. Les dragons s'enfuirent les premiers, et entraînèrent l'infanterie : les généraux, les officiers, furent contraints de suivre la foule. Ils se jetèrent en désordre dans leur camp entouré de marais et défendu par des retranchemens.

Édouard, maître du champ de bataille, résolut d'achever la victoire, et de forcer le camp, malgré les ténèbres et l'orage dont la violence redoublait; il ne s'arrêta que pour donner le temps à ses montagnards de chercher et de retrouver leurs fusils, que, se-

lon leur méthode ordinaire, ils avaient jetés au commencement de l'action; il marcha aux retranchemens l'épée à la main. Les Anglais, déjà vaincus par la terreur, se dispersèrent et fuirent une seconde fois du côté d'Édimbourg. Leurs tentes et leurs équipages furent les garans de cette double victoire.

Ces trophées, qu'Édouard devait à son intelligence autant qu'à sa valeur, faisaient beaucoup pour sa gloire et rien pour la décision de cette grande affaire. Ces actions fréquentes l'affaiblissaient insensiblement, et le duc de Cumberland s'avançait en Écosse avec des troupes fraîches. Il entra à Édimbourg, et se réunit aux débris de l'armée vaincue à Falkrik et à la garnison du château. Il en sortit à la tête de toutes ces forces pour chercher le prince Édouard.

Celui-ci, convaincu plus que jamais de la nécessité de s'assurer une place

forte, assiégeait le château de Sterling. L'approche du duc de Cumberland le força à lever le siége et à se retirer dans Inverness. Le duc ne lui donna pas de relâche ; il passa la rivière de Spée, et se présenta à la vue d'Inverness. Édouard, qui doutait des dispositions des habitans, sortit de la ville, et se prépara à une bataille dont le résultat le portait sur le trône d'Angleterre, ou le faisait déclarer *rebelle* et *traître* à son roi.

Nous avons vu des armées de cent mille hommes, en Allemagne, en Flandres, en Italie, décider à peine de la prise d'une citadelle ; ici le destin de trois royaumes va dépendre de onze mille hommes du côté des Anglais, et de sept à huit mille de celui du Prétendant. Si Édouard est battu, son parti est éteint pour jamais ; s'il est vainqueur, le chemin de Londres lui est ouvert, et la couronne l'attend.

Les deux armées se trouvèrent en présence, à deux heures après midi, près d'un village nommé *Culloden.* Le duc de Cumberland avait l'avantage du nombre, une forte cavalerie, et une artillerie parfaitement servie. Les Anglais avaient en lui la confiance que méritait le général qui avait si bien dirigé leur bataillon carré à Fontenoi. Ils étaient encore animés par le désir d'effacer la honte des deux défaites de Preston-Pans et de Falkirk.

Édouard, au contraire, ne livrait bataille que parce qu'il ne pouvait se maintenir dans Inverness. Celui qu'on force au combat a rarement l'avantage de la position, et il n'est jamais poussé par ces pressentimens intérieurs attribués, je ne sais pourquoi, à une cause surnâturelle, mais qui font toujours faire de grandes choses, parce qu'ils exaltent l'imagination : c'est ce qui arriva à Culloden. Les

Écossais se présentèrent mal; ils n'attaquèrent point à leur manière accoutumée. Cette façon de combattre n'étonnait plus les Anglais, mais ils la jugeaint toujours dangereuse. Les premières décharges de l'ennemi mirent le désordre parmi les montagnards. Les Français firent la même manœuvre qu'à Falkirk, ils se portèrent en avant; mais les Écossais ne se rallièrent point et les laissèrent seuls exposés au feu. Les Français furent forcés de plier à leur tour, et la déroute devint générale. Édouard, blessé, fut entraîné par la multitude, obligé de fuir et de renoncer à toutes ses espérances, ayant à peine perdu neuf cents hommes. Le reste se dispersa du côté d'Inverness, poursuivi sans relâche par les vainqueurs. Le prince, suivi de quelques officiers, fut obligé de passer une rivière à la nage, et de l'autre bord il vit les flammes et entendit les cris de cinq à six cents

montagnards qui s'étaient réfugiés dans une grange et que les Anglais brûlèrent impitoyablement. Le gain de cette bataille, qui termina cette guerre, ne leur coûta que cinquante homme tués et deux cent cinquante blessés.

Parmi les prisonniers que fit le duc de Cumberland étaient tous les officiers français. L'envoyé du roi de France près Édouard vint se rendre lui-même au duc dans Inverness; et ce qu'il y eut d'extraordinaire, on lui amena trois dames écossaises qui avaient combattu avec le prince à Preston-Pans, à Falkirk et à Culloden. Une quatrième, madame Séphor, commandant un corps de montagnards qu'elle avait levés elle-même, fut assez heureuse pour s'échapper.

Le duc de Cumberland sentait la nécessité de disperser sans retour les rebelles (ce fut ainsi qu'on les nomma

alors : en politique, le malheur fait les criminels), il ne leur donna pas le temps de respirer. Les soldats, à la faveur de leur obscurité, se cachaient aisément, ou se retiraient dans leurs montagnes. Les officiers se rendaient, dans l'espoir d'obtenir grâce ; plusieurs furent livrés par ces mêmes Écossais qui la veille combattaient sous eux, ou qui formaient des vœux secrets pour le Prétendant. Édouard, Sullivan, Shéridan et quelques autres se réfugièrent d'abord dans les ruines d'un fort, dont la faim les chassa bientôt. A mesure qu'ils marchaient, la misère se faisait sentir davantage ; le chagrin les aigrit ; ils en vinrent aux reproches ; la division suivit ; à chaque instant il s'en détachait quelques-uns : Édouard resta seul enfin avec Shéridan et Sullivan.

Il marcha avec ses deux amis cinq jours et cinq nuits sans oser s'arrêter, en proie à ce qu'ont d'horrible la fa-

tigue, la famine et surtout le souvenir des espérances les mieux fondées et si complètement évanouies. Des détachemens anglais étaient répandus partout, et les soldats cherchaient le prince avec un acharnement que soutenait la somme promise à qui le livrerait. Il était à pied, ses habits étaient en lambeaux, sa blessure sans appareil. L'excès des revers même aigrit son courage, et jamais peut-être il ne fut plus grand qu'au milieu des plus affreuses calamités.

Je vais me répéter souvent, sans doute. Une continuité de malheurs uniformes ramènent les mêmes situations, et par suite les mêmes expressions.

Édouard arriva à un petit port nommé Arizaig, abusé par l'espérance de pouvoir s'y embarquer. Deux navires de Nantes, qui apportaient de l'argent, des soldats et des vivres, faisaient voile précisément vers ce port, et soutinrent

un moment l'illusion. On lui rapporte qu'on le cherche dans Arizaig même; il est forcé de s'éloigner avant que ces deux bâtimens aient abordé : il n'a pas fait deux milles qu'il apprend que ces navires ont touché au port, et qu'à la nouvelle de la défaite de Culloden ils sont retournés en France.

Onel, officier irlandais au service d'Espagne, était venu dans un de ces vaisseaux. Il refuse de se rembarquer, il cherche, il trouve le prince n'attendant plus que la captivité ou la mort. Il lui dit que l'île de Stornai, la dernière au nord-est de l'Écosse, est une retraite à peu près sûr dans ces premiers momens : Édouard, touché du dévouement d'Onel, lui accorde aussitôt sa confiance et se laisse conduire. Onel détache une barque de pêcheurs: Sullivan, Shéridan et lui rament tour à tour; ils arrivent dans l'île. A peine débarqués, ils aperçoivent dans l'éloi-

gnement un gros de soldats; ils reconnaissent l'uniforme de l'armée anglaise; ils n'ont que le temps de se jeter dans un marais; ils y passent la nuit, couverts par des roseaux et dans l'eau jusqu'aux reins. Au point du jour, ils remontent dans leur petite barque, et se remettent en mer sans provisions et sans savoir où se retirer. Un brouillard épais les rend plus incertains encore; ce brouillard tombe, ils se trouvent au milieu d'une flotte anglaise.

Le prince alors oublie sa blessure et prend un aviron : tous quatre forcent de rames pour gagner une petite île déserte bordée de rochers, inaccessible aux vaisseaux et même à leur chaloupe. Ils échappent encore à ce danger; ils passent au milieu des ennemis, qui ne soupçonnent pas que c'est le fils du Prétendant qui fuit devant eux. Ils parviennent aux bas-fonds qui environnent l'île; ils se jettent à la mer, et ti-

rent à force de bras leur nacelle derrière un rocher.

Il ne leur restait qu'un peu d'eau-de-vie : des coquillages et quelques poissons secs abandonnés par des pêcheurs sur la plage soutinrent leur déplorable existence. Ils se cachèrent dans le creux d'une roche jusqu'à ce que les vaisseaux ennemis fussent hors de vue. Ils repartirent alors; ils ramèrent d'île en île, cherchant partout un asile qu'ils ne trouvaient nulle part : ils eurent cependant quelques momens de repos dans l'île de Wight. De pauvres gens les reçurent et leur donnèrent quelques vivres. Ils se proposaient de se refaire de tant de fatigues lorsque des milices anglaises débarquèrent dans l'île. Ils furent réduits à passer trois jours et trois nuits dans une caverne, abandonnés de ceux qui les avaient d'abord secourus. On aide les infortunés, on ne se sacrifie pas pour eux.

Ils se crurent trop heureux de trouver le moment de se rembarquer. Ils se sauvèrent encore dans une autre île déserte ; où ils manquèrent absolument de tout. Forcés de se remettre en mer et n'osant gagner le large avec une barque aussi frêle, il ne restait qu'un parti à prendre ; c'était de retourner en Écosse, au risque d'être pris par les Anglais, qui sans cesse parcouraient le rivage : il fallait mourir de faim, ou s'y déterminer.

Ils rentrent donc dans leur nacelle, presque sûrs de trouver la mort sur ces côtes où Édouard avait un instant donné la loi. Ils y descendirent la nuit, et marchèrent à l'aventure, couverts de haillons que leur avaient donnés des montagnards. Au point du jour, ils rencontrèrent une jeune demoiselle à cheval, suivie d'un domestique. La jeunesse et ce sexe font naître au moins la sécurité, et il fallait s'ouvrir à quelqu'un.

Le prince aborda la jeune personne : c'était une demoiselle Makdonall, dont la famille était attachée aux Stuarts ; le prince l'avait vue pendant le cours de ses succès et se déclara à elle. Mademoiselle Makdonall fondit en larmes en le retrouvant dans cet état. Le prince et ses amis s'attendrirent avec elle ; ils pleurèrent tous ensemble, et la douleur de la jeune Écossaise s'accrut encore en pensant qu'elle ne pouvait rien pour un prince exposé aux dangers les plus cruels et les plus certains. Elle lui conseilla cependant de s'enfoncer dans une caverne profonde qu'elle lui montra au pied d'une montagne voisine. Non loin de là était la cabane d'un montagnard sur la fidélité duquel il pouvait compter. Elle lui promit enfin de l'y venir prendre, ou de lui envoyer un guide sûr, si la fuite devenait possible.

Édouard et ses estimables compagnons se réfugièrent dans cette autre

caverne. Le paysan les secourut autant que le permettait sa pauvreté : il leur donna ce qu'il avait de farine d'orge détrempée dans de l'eau. Deux jours passés dans ce lieu obscur et humide empirèrent l'état du prince, déjà malades; son corps se couvrit de boutons purulens et d'ulcères. Les provisions du montagnard étaient épuisées, et les proscrits ne voyaient paraître personne.

Ils commençaient à désespérer lorsqu'un homme envoyé par mademoiselle Makdonall se présenta à l'entrée de la caverne. Il leur avoua qu'il était impossible de trouver un vaisseau pour les passer en France, que la seule ressource qui leur restait était de se cacher dans la petite île de Benbécula, chez un pauvre gentilhomme qui les recevrait volontiers, et chez qui mademoiselle Makdonall se trouverait à leur arrivée.

Ils attendent la nuit; ils se hasardent à descendre au rivage; ils retrouvent la barque qui les a apportés, ils passent à Benbécula. Mademoiselle Makdonall s'était embarquée à quelques milles de là pour les aller joindre et se concerter avec eux sur les moyens de pourvoir à leur sûreté.

Ils arrivent à la maison du gentilhomme qu'on leur a indiquée. Ils apprennent que cette nuit même des satellites du gouvernement se sont emparés de lui et de sa famille. Le prince et ses amis se sauvent dans les marais et y passent la journée. Vers le déclin du jour, Onel s'expose à tout, et sort de la boue et des joncs pour aller à la découverte. Il trouve mademoiselle Makdonall dans une chaumière; il se croit hors de dangers lui et ses compagnons: elle lui déclare qu'elle espère sauver le prince en lui faisant prendre des habits de femme qu'elle a apportés avec

elle ; mais elle ajoute qu'elle ne peut sauver que lui, et qu'une personne de plus la rendrait suspecte. Onel, Sullivan et Shéridan ne balancent point ; ils se sacrifient au salut d'Édouard, l'embrassent en pleurant, s'éloignent et s'abannent à leur fortune.

Le prince, sous ses habits de femme, suit mademoiselle Makdonall : elle le conduit dans l'île de Skie. La maison où ils sont retirées est tout à coup investie par des soldats. Édouard, sans se troubler, va leur ouvrir lui-même, et n'en est pas reconnu. Cependant le bruit se répand bientôt que le prince est dans l'île ; les perquisitions recommencent : il faut fuir de nouveau. Il se sépare de mademoiselle Makdonall, il marche dix milles sans savoir où il va et toujours sur le point d'être pris. Prêt à succomber de lassitude et de besoin, il arrive près d'une maison d'assez belle apparence ; il s'informe, il ap-

prend que le propriétaire avait constamment tenu pour le gouvernement. Trop généreux lui-même pour ne pas croire à la générosité, il entre, il se nomme et adresse au gentilhomme ces propres paroles : « Le fils de votre roi » vient vous demander du pain et un » habit. Je sais que vous êtes mon enne- » mi; mais je vous crois assez de vertu » pour ne pas abuser de ma confiance » et de mon malheur. Prenez les misé- » rables vêtemens qui me couvrent et » gardez-les : vous pourrez me les ap- » porter un jour dans le palais des rois » de la Grande-Bretagne. » La délation n'entrait pas encore dans le code des nations civilisées : le gentilhomme fit ce qu'Édouard devait attendre d'un homme d'honneur; il le vêtit, le nourrit, le logea et lui donna les moyens de sortir de l'île.

Arrêté depuis pour l'avoir reçu, traduit devant la cour établie à Édim-

bourg pour juger les rebelles, ce gentilhomme répondit avec franchise aux interrogations de ses juges; il leur rendit les paroles que lui avait adressées le prince, et sa justification se réduisit à ces mots : « Que celui de vousq ui, » dans une telle circonstance, eût pris » sur lui de le trahir, prononce le pre- » mier mon arrêt de mort. » Il fut renvoyé absous.

Édouard, sans cesse environné d'ennemis, ne savait plus où traîner sa misère. Il pensa que la tribu de Morar, qui lui était généralement attachée, l'accueillerait dans sa détresse; il repassa donc en Écosse; il erra dans le Lokaber et dans le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit que sa bienfaitrice, mademoiselle Makdonall, était aussi arrêtée, que ses partisans qui s'étaient dérobés aux recherches étaient condamnés par contumace, et enfin que deux bâtimens légers, expédiés de France, avaient

abordé heureusement la côte occidentale de l'Écosse, à l'endroit où ce prince était d'abord descendu seize mois auparavant. Ce qui prouve invinciblement que le parti n'était que comprimé, c'est que ces deux vaisseaux étaient mouillés depuis trois mois près des côtes sans que personne en donnât avis au gouvernement.

Pendant ce temps on avait inutilement cherché le prince. Édouard, craignant de se confier, se dérobait également à tous les yeux. Trouvé et armé enfin par des serviteurs que l'inutilité de leurs premières démarches n'avait point rebutés, il arriva, par les montagnes et à travers mille dangers, à l'endroit où il devait s'embarquer. Il vogua heureusement jusqu'à la vue de Brest, et il en trouva le port bloqué par une escadre anglaise : il fallut changer de direction. Il regagna la haute mer, et tourna ensuite du côté de Mor-

laix : une division anglaise y croisait. Il échappa encore à ce nouveau péril, et débarqua enfin au port de Saint-Paul-de-Léon, avec quelques amis qui l'avaient rejoint au moment de son embarquement.

Pendant qu'Édouard errait, poursuivi d'île en île et de caverne en caverne, le duc de Cumberland entrait triomphant dans Londres, et le roi Georges effrayait, par l'appareil de la justice, ceux qui tenaient encore intérieurement pour son compétiteur au trône. Il commença par faire porter dans les rues de Londres les drapeaux pris à Culloden. L'étendard royal du prince était entre les mains du bourreau; les autres étaient traînés dans la boue par des ramoneurs de cheminée, et tous furent brûlés par le bourreau. — Cette misérable farce, qui prouvait seulement combien Édouard avait paru redoutable, fut le prélude des scènes

tragiques qui se multiplièrent bientôt. On exécuta d'abord dix-sept officiers, qu'on traîna sur la claie au lieu du supplice; on les pendit, on leur fendit le ventre, on leur arracha le cœur et on leur en battit les joues. Deux jours après, trois pairs écossais furent condamnés à perdre la tête.

Les lords anglais Balmerino, Kilmarnoch et Cromarty, furent jugés par les pairs d'Angleterre. Tous trois, convaincus d'avoir porté les armes pour le Prétendant, furent condamnés à mort. Lady Cromarty, enceinte et déjà mère de huit enfans, alla avec eux se jeter aux pieds du roi et obtint la grâce de son mari : les deux autres furent décapités. Le gouverneur de la tour ayant, selon l'usage, crié : *Vive le roi Georges!* Balmerino cria tout haut : *Vive le roi Jacques et son digne fils!* et il présenta la tête.

La vengeance s'étendit sur tous ceux

qui avaient pris part à la rébellion. On en fit mourir vingt à Carlisle, trente à Jorck, soixante-dix à Penrith et à Brumpton, et cinquante-six à Londres. Un prêtre anglicain avait demandé l'évêché de Carlisle à Édouard pendant qu'il était maître de cette ville, il fut condamné à mort et conduit au gibet revêtu des habits pontificaux. Enfin on fit tirer au sort les soldats et les bas-officiers qu'on put prendre ; on en supplicia un sur vingt, les autres furent déportés aux colonies.

De toutes les victimes de la rigueur de Georges, celle que plaignirent également les deux partis fut le lord Devenwater. Son frère aîné, qui dès 1715 avait pris les armes pour le Prétendant, avait eu la tête tranchée à Londres; son frère cadet, employé au service de France et pris par les Anglais pendant le cours de cette dernière révolution, avait subi le même sort. Devenwater

voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud, et lui dit : « Soyez couvert de mon sang, et ap- « prenez à mourir pour vos rois. »

Enfin le dernier pair qui tomba sous la hache du bourreau fut le lord Lovat, âgé de quatre-vingts ans. Il marqua la plus grande fermeté, et, avant de recevoir le coup, il répéta ce vers d'Horace:

Dulce et decorum est pro patriâ mori.

Il semblait qu'Édouard, rentré en France, n'avait plus à redouter que de mener une vie obscure, insupportable aux hommes qui se sentent nés pour de grandes choses : un dernier coup lui était réservé, et ce fut de tous celui auquel il se montra le plus sensible.

Trois ans après sa triste expédition, la France et les puissances alliées, également épuisées et lasses de la guerre, envoyèrent des ministres à Aix-la-

Chapelle pour traiter de la paix. La première condition qu'y mirent les Anglais fut que Louis XV renverrait de ses États le fils du Prétendant. Les plénipotentiaires de France observèrent que cette paix même allait mettre le prince dans l'impossibilité de rien entreprendre. Les ministres du roi Georges insistèrent, et on ne crut pas devoir recommencer la guerre uniquement pour les intérêts d'Édouard. Il fut sacrifié au repos de la France.

Quand on lui annonça qu'il fallait sortir du royaume, il répondit que le roi lui avait promis de ne jamais l'abandonner et qu'il ne partirait point. Son caractère, aigri par tant de revers, le fit résister aux remontrances, aux prières, et enfin aux ordres les plus précis. On se crut obligé alors de s'assurer de sa personne, et on vint pour l'arrêter. Il se défendit ; mais il fut pris, chargé de fers, jeté dans un fiacre, et

conduit en prison, d'où on le tira bientôt pour le mener hors des frontières. Depuis ce temps, ce prince, qui par sa jeunesse et ses qualités méritait un meilleur sort, vécut ignoré de toute la terre, et avec lui s'éteignit cette longue suite de rois si constamment infortunés.

CHAPITRE II.

Mon oncle Thomas reparaît sur la scène.

Qu'est-ce qu'un roman? Un ramas d'événemens imaginaires qui amusent ou ennuient et qu'on oublie après les avoir lus. Qu'est-ce que l'histoire? Des faits réels, defigurés, tronqués, mutilés par l'erreur ou la passion de l'écrivain. L'historiographe d'un roi fait des hommes libres des brigands; l'historiographe républicain veut que tous les rois soient des tigres; les écrivains qui ne tiennent à aucun parti (l'abbé de Vertot, par exemple) adoptent tel héros, ajoutent à ses qualités, et transforment quelquefois ses vices en vertus. Cet abbé de Vertot, puisque je tiens celui-là, écrivait l'histoire de Malte; il en était au siége de Rhodes; il attendait sur ce siége des mémoires qui n'arrivaient pas;

il s'érige en généralissime du grand-turc et en grand-maître de l'ordre de Malte ; il attaque la place, il la défend, il la prend enfin, et les mémoires arrivent au moment où l'abbé finissait de conquérir l'île entière. Les mémoires ne ressemblaient pas du tout à ce qu'il avait imaginé : « J'en suis fâché, dit-il, mon » siége est fait, je ne le recommencerai » pas. »

Lequel vaut mieux, à votre avis, ou du roman qui s'oublie, ou de l'histoire qui vous burine l'erreur sur le périoste du crâne ? L'un et l'autre n'ont de valeur, selon moi, que celle que veut bien leur accorder le lecteur, et tous deux ressemblent à la lanterne magique, où on voit paraître tour à tour le soleil et la lune, le mitron, le père éternel et madame Gigogne. Je vous ai longuement entretenu de princes, de montagnards, de rois, de palais, de cavernes, de succès et de défaites; je reviens à

mon oncle Thomas, et ce que je vais vous raconter est aussi vrai que le siége de Rhodes par l'abbé de Vertot : vous en retiendrez ce qu'il vous plaira.

Le régiment de Lally était en garnison à Nantes lorsqu'Édouard s'y embarqua, et voilà pourquoi le comte y avait fait venir mon oncle. Il espérait obtenir un ordre du ministre pour faire passer le régiment avec le prince ; on lui refusa l'ordre, et voilà pourquoi le régiment resta à Nantes. Mais comme M. de Lally pensait à tout, il prévit que, pendant la traversée, sa majesté future aurait besoin d'un garçon de chambre et d'un marmiton pour le service de sa personne et de sa table, d'un musicien pour l'amuser à bord, et d'une trompette pour rassembler les montagnards à terre ; mon oncle n'était pas porté sur les contrôles du régiment, et voilà enfin pourquoi on le fit partir avec le royal aventurier.

Thomas, qui n'avait jamais respiré l'air de la mer, eut mal au cœur en mettant le pied sur le vaisseau; ce qui fut cause qu'on l'envoya dans l'entrepont, où il coucha entre un sac de biscuit et une bouteille de rhum, rendant sans cesse et réparant à mesure qu'il rendait. Il ne guérit qu'en descendant en Écosse; ce qui fut cause encore que le prince ne s'occupa point de lui, et l'avait même oublié. Mais dès qu'Édouard eut touché la terre ferme et salué le sol natal de ses pères; Thomas sortit de son trou; dès que dix à douze montagnards se furent rassemblés autour du prince, il tira de sa poche son *turlututu*, et tantôt fifre, tantôt jouant de la cornemuse, quelquefois tambour, plus souvent soldat, insensible au péril et sabrant quelqu'Anglais quand il en trouvait l'occasion, il avait aidé à vaincre à Preston-Pans, à Falkirk, et, lors de la déroute de Culloden, il avait la perpéctive d'être

bientôt maître de musique de la chapelle du roi Jacques, ou tambour-major de son régiment des gardes, ou page, ou aide de cuisine; mais cette chienne d'affaire, en ruinant les espérances du prince, envoya les siennes au diable. Trop heureux de n'être pas sabré, il courait avec les autres aussi vite que le permettaient ses jambes courtes encore, lorsque trois ou quatre dragons anglais qui couraient aussi, et beaucoup plus fort que lui, parce qu'ils étaient à cheval, le décidèrent, non pas à les attendre

(La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile),

mais à se coucher parmi les morts pour les laisser passer.

Le dernier qui passa, j'entends le dernier cheval, lui pinça l'oreille avec le bout de son fer, et la pinça si bien que mon oncle en sauta deux pieds de haut, et en retombant il vit qu'il était seul

avec des morts, et par conséquent maître de prendre le parti qu'il aviserait dans sa sagesse. Il commença par faire de son uniforme ce qu'il avait fait à Paris de la livrée de monsieur l'ambassadeur. Il le quitta, parce qu'il sentait que ce ne pouvait pas être un titre de recommandation dans la circonstance actuelle, et, par suite de cette idée, il pensa qu'il valait mieux ce jour-là ressembler à un Anglais qu'à qui que ce fût au monde. D'après ce raisonnement, il chercha si, parmi ceux qui venaient d'avoir la complaisance de se faire tuer pour une affaire qui ne les regardait pas, il n'en trouverait pas un à peu près de sa taille.

Un jeune enseigne de son âge, que le lord son père avait envoyé à la guerre au lieu de l'envoyer à l'école, était parmi les morts. Habit rouge, paremens et revers bleus, agrémens en argent, sabre à monture du même métal, la montre

au gousset, et sans doute une bourse bien fournie dans la poche : mon oncle trouva très-convenable de s'accommoder de tout cela, et il se mit en devoir de dépouiller le mort.

Le jeune enseigne, qui avait de paraître tel les mêmes raisons que mon oncle, et qui se portait aussi bien que lui, ne vit pas plutôt à quel ennemi il avait affaire qu'il se mit sur son séant et reprit son sabre. Mon oncle, étonné d'abord d'un mouvement auquel il ne s'attendait pas, se remit bientôt, et chargea l'Anglais en jurant qu'il aurait sa dépouille. Voilà mes deux lurons attaquant, parant, avançant, reculant, et s'alongeant par fois des coups de sabre à se pourfendre tous deux. La lame de mon oncle s'engage dans la monture de son adversaire ; il fait un saut en arrière, et retire son fer si vivement qu'il tranche net le petit doigt de milord à la première phalange : milord, qui voit

son sang pour la première fois, se croit mort tout de bon et demande quartier. Mon oncle, vainqueur, lui donne la vie, mais il le déshabille complètement; il ne lui fait pas même grâce de son caleçon.

J'avais envie de mettre ce *grand combat sanglant* en grands vers bien ronflans; mais j'ai pensé qu'il pouvait fournir un épisode à quelque poète épique, et je lui en ai laissé le plaisir.

Mon oncle, vêtu en officier d'importance, prit tranquillement le chemin d'Inverness. Il saluait de la main les Anglais qu'il rencontrait; il riait en voyant les Écossais fuir devant lui d'aussi loin qu'ils l'apercevaient: il entre enfin dans la ville, persuadé de sa bonne mine et plus encore du besoin de dîner.

Il cherche dans le gousset de l'enseigne, et il y trouve une trentaine de guinées. Rassuré sur son existence, il va droit à la meilleure auberge qu'il

connaissait, parce qu'Édouard y logeait la veille : elle était occupée alors par le duc de Cumberland et son état-major.

Le tavernier, très-poli ce jour-là envers les officiers anglais, salue respectueusement mon oncle et l'invite à le suivre. Mon oncle, pendant sept à huit mois passés dans les montagnes, avait appris passablement l'écossais ; il ne se fit pas répéter l'invitation, il marche sur les pas de son guide. Celui-ci le mène à une chambre d'où s'exhalait une odeur délicieuse ; il ouvre la porte, Thomas entre, et trouve à table le général anglais et sa suite.

Sa position était embarrassante. S'enfuir, c'était se décéler, et il eût été pris à quatre pas ; rester était aussi dangereux : des deux partis il choisit celui qui le flattait le plus ; il se mit aussi à table.

Le duc, choqué d'une familiarité à laquelle il n'était pas accoutumé, en

marqua son mécontentement à ses officiers. Mon oncle ne savait pas un mot d'anglais; il ne se doutait pas qu'il fût question de lui; il mangeait avec avidité, et avait grand soin de se servir les meilleurs morceaux. Il réfléchit cependant qu'aussitôt qu'on lui adresserait la parole, la fourberie serait découverte; mais il pensa en même temps qu'on ne lui ferait pas rendre ce qu'il aurait avalé, et il se décida à boire et à manger jusqu'à ce qu'on le mît à la porte.

Le duc connaissait l'uniforme. Il savait que le lord un tel avait son fils enseigne dans le régiment; il avait vu le père à la cour, il ne connaissait pas le fils, et par égard pour le premier il marqua de l'indulgence au second : il s'amusa même de sa voracité, et de temps en temps il lui adressait quelques mots. Mon oncle le regardait d'un air bête, ne répondait rien, voyait l'orage qui se

formait, mais ne perdait pas un coup de dent.

Le duc, étonné du silence de l'insatiable mangeur, demanda à ses officiers ce qu'ils en pensaient. Ils crurent que la frayeur naturelle à un enfant de cet âge avait dérangé ses organes : le duc ajouta qu'au moins elle ne lui avait pas ôté l'appétit.

On n'est pas long-temps à table après une victoire lorsqu'il reste des ennemis à poursuivre. Déjà la générale battait dans tous les quartiers de la ville, et le colonel du régiment dont mon oncle portait l'uniforme entra pour prendre les ordres de son général.

Imaginez-vous la surprise de cet officier en voyant son habit sur le corps d'un inconnu; figurez-vous mon oncle interdit de la manière dont le regarde le colonel, laissant tomber sa fourchette, et n'ayant pas la force de mâcher son dernier morceau ; voyez enfin le duc de

Cumberland demandant l'explication d'un tableau muet auquel il n'entend rien encore, mais qui annonce quelque chose d'extraordinaire.

Le colonel répond qu'un drôle, et peut-être un espion, a endossé l'uniforme de son régiment. Il prend mon oncle par une oreille; c'était justement celle qu'avait foulé le cheval du dragon, et la douleur qu'éprouve le patient lui fait pousser un *god dam* qui lui vaut un soufflet et un coup de pied au cul. Il répond encore à cela par de nouveaux *god dam*, et c'est tout ce qu'il pouvait dire : c'était le seul cri qu'il eût entendu des Anglais vainqueurs ou en fuite, et ce mot, employé dans tous les cas, lui paraissait *le fond de la langue*.

Cependant le duc de Cumberland fait cesser les voies de fait, et interroge lui-même l'espion prétendu. A chaque interpellation, Thomas répète son *god dam* du ton le plus humble. Tout le

monde se regarde, on ne sait que penser, lorsque mon oncle, très-inquiet du dénouement, s'écrie en français : « Sacredieu ! où me suis-je fourré ! »

Le duc et la plupart de ses officiers savaient notre langue ; elle fait partie, en Angleterre, de l'éducation : dès-lors on commença à s'entendre. Mon oncle, interrogé dans son idiome naturel, répond avec précision et originalité : il raconte les faits, il intéresse, il amuse. Une seule chose tracassait le colonel ; c'était de savoir où il retrouverait son enseigne, que son père lui avait expressément recommandé. D'ailleurs il ne croyait pas que mon oncle fût coupable pour s'être battu bravement, et le duc lui pardonna volontiers d'avoir dîné à ses dépens.

Les Anglais aiment les gens de cœur, parce qu'ils en ont, et sans cela nous n'aurions pas de mérite à les battre. Ceux-ci demandèrent à mon oncle s'il

voulait servir le roi d'Angleterre : il répondit que, pourvu qu'on l'habillât et qu'on le nourrît, il lui était égal de jouer du fifre pour Jacques ou pour Georges. Aussitôt on lui fait quitter l'habit de l'enseigne, on lui en donne un de trompette, on lui met un cheval entre les jambes, et le voilà sonnant la charge contre Édouard, pour qui quatre heures auparavant il sonnait la retraite. Cette conduite n'était pas très-régulière, mais mon oncle ne se piquait pas de régularité.

Le petit lord, resté nu sur le champ de bataille, n'était pas si madré que Thomas. Il passa à se désoler deux heures qu'il pouvait employer plus utilement ; il finit enfin par où il aurait dû commencer. Il s'enveloppa le doigt d'un mouchoir qu'il trouva dans la poche d'un vrai mort, il endossa la défroque de mon oncle, et prit tristement le chemin d'Inverness. Arrivé aux avant-

postes, il est pris pour un Français qui ne sait où donner de la tête et qui vient se rendre prisonnier avec les autres. Le cerveau encore échauffé par la poudre et l'eau-de-vie, deux Anglais le saisissent brutalement; il veut s'expliquer, on ne l'écoute point; il résiste, on le bourre, et on le traîne dans une cave où on l'enferme au pain et à l'eau, avec une soixantaine de malheureux que le défaut d'espace obligeait à se tenir debout.

Deux jours après, les esprits étant calmés, on commença à s'occuper des détails. Le duc envoya un officier-major visiter les prisonniers, avec injonction particulière de traiter les Français selon les lois de la guerre. Il était temps; vingt-quatre heures encore, et ceux-ci périssaient de misère dans leur cave: c'est une belle chose que la guerre!

Le petit lord eut à peine aperçu l'officier anglais que, fendant la presse, il courut embrasser ses genoux, et lui

conter sa déplorable histoire. L'officier le consola, le secourut, et le fit conduire à son régiment. Son colonel lui rendit les effets dont Thomas l'avait dépouillé, lui délivra un certificat qu'il attestait qu'il avait été blessé en combattant glorieusement pour son roi, et le renvoya à Londres guérir son doigt auprès de sa maman.

Mon oncle, enchanté d'être à cheval, trottait de monts en monts en soufflant dans sa trompette. Plus il soufflait, moins il avançait les affaires du roi Georges, parce que les proscrits, avertis par le son aigu de la trompette, se réfugiaient dans le premier trou, et laissaient passer les limiers royaux. Son colonel, qui s'aperçut enfin des effets nuisibles de l'instrument, renvoya le musicien à Inverness, d'où on l'envoya à Carlisle, de là à Durham, et de Durham à Newcastle, où il trouva le duc de Cumberland occupé des préparatifs de sa pompe triom-

phale. Il agrégea mon oncle à la masse des musiciens qui devaient ouvrir la marche, et mon oncle, en reconnaissance de cette distinction, pendit à l'arçon de sa selle la trompette, dont il sonnait fort mal, et tira son flageolet de sa poche.

Dès les premiers pas, le trompette-major secoue les oreilles, et bientôt sa canne voltige sur les épaules de Thomas, parce qu'il dérangeait l'harmonie. En effet, il jouait un air français, et il était permis au ménétrier en chef d'être choqué de la dissonance; mais Thomas n'en savait pas d'autre, et il trouvait très-déplacées les manières du trompette-major.

Il avait appris, je ne sais où, qu'à quelque prix que ce soit il faut se concilier la bienveillance des gens en place, surtout de ceux à qui on a directement affaire. Si cette bienveillance n'est pas toujours profitable, au moins elle les

empêche de nuire, et c'est beaucoup. Mon oncle renonça donc au plaisir d'enchanter les oreilles des habitans, qui étaient sur leurs portes, à leurs fenêtres, ou dans la rue, et il ne douta point de mériter les bonnes grâces de son chef en remettant dans sa poche l'instrument qui lui avait déplu; pas du tout, la canne roula encore, parce qu'il ne jouait plus. Il y avait de quoi se donner au diable, et mon oncle, qui n'était pas endurant, sortit de la file et se disposait à piquer des deux ; l'impitoyable major lui barre le passage. Mon oncle jure et crie à tue-tête; on n'entend pas un mot de ce qu'il dit; on comprend seulement, ou on croit comprendre, qu'il ne sait pas la marche qu'on joue, et on la lui attache notée à la batte de sa selle. Il ne connaissait pas une note, mais il vit bien qu'à toute force il fallait jouer. Il crut qu'il suffirait, pour avoir la paix, de changer l'air qui déplaisait

si fort au trompette-major et qui lui avait valu la première bastonnade. Il commença au hasard un *Dupont, mon ami,* qu'interrompit aussitôt la canne, et mon oncle, outré de rage, ne se possédant plus, saute de son cheval, saisit une botte du major, l'enlève, lui fait perdre les arçons et l'envoie rouler dans un tas de boue. Deux musiciens se détachent et courent après lui; il se glisse entre les chevaux, il court, il s'arrête, il fait des crochets, il repart; il se trouve à côté du duc de Cumberland, et saute en croupe derrière lui, bien sûr qu'on ne viendra point le bâtonner là. Deux officiers-majors, indignés de sa témérité, le menacent du plat de leur sabre : le duc tourne la tête et reconnaît le jeune Français,

Celui qui avait balancé à Fontenoi les talens de Maurice de Saxe et qui venait de pacifier l'Angleterre ne pouvait se fâcher sérieusement d'une telle

escapade : un grand homme ne croit pas qu'on puisse lui manquer; il n'est d'insolens que pour ceux qui n'ont de leur place que l'habit. Le duc, instruit de ce qui s'était passé, convint que lui seul avait tort dans cette affaire, et qu'il aurait dû informer le trompette-major que mon oncle n'entendait pas l'anglais. Il le fit venir, rit un peu de l'état où l'avait mis le jeune Français, lui recommanda de le ménager et de lui donner un maître de marches anglaises. Que d'hommes puissans font tous les jours des sottises et ne daignent ni les réparer, ni même en convenir!

La canaille de tous les pays est insolente: celle d'Angleterre, qui se croit libre, et qui l'est, quoi qu'on en dise, joint à l'insolence le sot orgueil, et parfois des actes de violence, surtout envers les Français, contre qui le gouverment nourrit avec soin la haine la plus invétérée. C'est ainsi qu'on cherche

à persuader ailleurs que tous les Anglais sont des lâches et des fripons; ce qui n'empêche pas qu'il y ait en Angleterre et en France de très-braves et de très-estimables gens: mais partout les gouvernés ont la vue basse, et on leur ôte leurs lunettes; il faut bien qu'ils se laissent conduire par ceux qui les portent.

CHAPITRE III.

Thomas soutient de son mieux la dignité du nom français.

Mon oncle ne tarda pas à sentir les effets de cette antipathie nationale dont j'avais l'honneur de vous parler à l'instant. Il fut assez tranquille jusqu'à Londres, parce qu'on savait que la croupe du cheval du duc était toujours là ; mais quand le régiment eût laissé dans la capitale le prince assoupi sur ses lauriers, il retourna à Oxford, sa garnison, et c'est là que le trompette-major et les autres se montrèrent ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des Anglais de la plus détestable espèce. Un vieux haut-bois chargé de lui enseigner les airs anglais le rudoyait, le bâtonnait, et trouvait qu'il

faisait tout mal, quoiqu'il fît tout bien quand on ne lui donnait pas trop d'humeur. Les hommes faits lui prodiguaient les taloches; ses jeunes camarades l'appelaient ordinairement *French dog* (1), ce qui d'abord ne l'affectait pas infiniment, parce qu'il ne savait pas l'anglais; mais ils lui volaient ce qu'ils pouvaient de sa pitence journalière, ce qui était plus sérieux, et le trompette-major le commandait de toutes les corvées.

Il eut vingt fois envie de déserter. La difficulté n'était pas de s'esquiver de la ville; mais comment sortir de l'île? Mon oncle nageait fort bien, mais il n'est pas de nageurs qui passe de Douvres à Calais. Il fallut donc prendre patience. Il patienta, ou plutôt il enragea une année tout entière, pendant laquelle il souffrit tout ce qui peut humilier un Français intérieurement persuadé

(1) Chien de Français.

qu'il vaut un autre homme, quel qu'il soit.

Il était brave comme un Romain, vif comme un Gascon, rancuneux comme une vieille dévote, et vigoureux comme on l'est à quinze ans quand on a reçu de la nature un bon tempérament. Avec ces avantages, on ne peut pourtant pas échiner tout un régiment ; avec tous ces avantages aussi, on ne peut toute sa vie s'abreuver de dégoûts et d'opprobres : mon oncle, excédé, poussé à bout, jura de mourir s'il le fallait plutôt que de souffrir davantage.

Mais Thomas n'était pas un garçon à mourir comme un sot, c'est-à-dire à s'expédier lui-même ; il voulait au moins que sa mort devînt fatale à ses ennemis. Il commençait à très-bien savoir l'anglais, et un jour que la chambrée était réunie autour de la gamelle, il harangua l'assemblée en ces termes : « Vous êtes des gredins qui vous pré-

» valez de l'avantage du nombre pour
» me turlupiner. Je vous préviens que
» cela me déplaît, qu'il est temps que
» cela finisse, que je suis un chien à
» vous sabrer tous, et que le premier
» qui m'appellera *French dog* aura af-
» faire à moi. »

A peine a-t-il fini de parler que tous répètent à la fois le mot qui lui blessait l'oreille : il tire son sabre, et défie le plus adroit. Le plus fort met son sabre et son habit à terre, et se présente les poings croisés et la tête inclinée à la manière des béliers. Mon oncle répond qu'il est soldat et qu'il ne se bat pas à coups de poing. On lui réplique qu'on est pendu en Angleterre quand on met l'épée à la main ; mais qu'on peut y tuer son homme d'un coup de tête, sans que la justice s'en mêle.

Dans tous les pays du monde, les hommes sont plus ou moins enragés, et la rage varie selon le climat et l'usage.

Au Japon, par exemple, on s'ouvre le ventre en présence de son adversaire, et il est obligé d'en faire autant, à peine de passer pour un lâche; en Italie, on fait poignarder son ennemi, ce qui est plus commode; en Espagne, on lui allonge des coups d'épée avec une gravité à faire mourir de rire; en France, on monte avec lui dans un fiacre, on le comble d'honnêtetés en route, on descend au bois de Boulogne, et on lui laisse gaîment le choix de se couper la gorge ou de se brûler la cervelle; en Angleterre, on met perruque et habit bas au milieu de la rue, et on se donne des coups de tête et des coups de poing jusqu'à satiété. Ce genre de rage, le moins fou de tous, en ce qu'il est moins dangereux, a ses règles particulières, auxquelles les combattans ne dérogent jamais, et que maintiendrait d'ailleurs *la galerie*. Il est défendu d'empoigner son homme par quelque partie que ce

soit ; ce serait un crime de le prendre aux cheveux, s'il en a, ou de le frapper à terre ; on le tue debout, si on peut, et le vainqueur est reconduit en triomphe par les assistans émerveillés.

Cela me rappelle une anecdote, très-vraie et très-peu connue, du maréchal de Saxe. Il était à Londres dans un de ces intervalles où les hommes, las de s'égorger, avaient signé un de ces traités qui n'obligent qu'autant qu'on veut bien les tenir ou qu'on a pas la force de les enfreindre. Le maréchal de Saxe donc se promenait dans son carrosse, et son cocher se prit de querelle avec un boueur fortement constitué. Le boueur arrête l'équipage, ouvre la portière, et prie le maître de lui faire raison de l'insolence de son valet. Le maréchal, doué, comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, d'une force de corps extraordinaire, laisse dans son carrosse son épée et son habit, et saute sur le pavé.

Si quelque chose peut prouver que le cœur humain n'est qu'un assemblage bizarre de toutes les passions et de tous les extrêmes, c'est de voir aux prises avec un boueur de Londres le fils d'un roi de Pologne, élu duc souverain de Courlande, vainqueur à Fontenoi et à Laufeldt.

Le maréchal reçoit le premier coup, et saisit son boueur par la nuque du col: les spectateurs se récrient; il l'enlève d'un bras nerveux et le lance dans son tombereau plein de boue. La populace, que séduit toujours l'extraordinaire, crie *bravo!* détèle les chevaux, et traîne chez lui Maurice de Saxe, qui pouvait s'applaudir de la seule de ses victoires qui ne coûtât de larmes à personne.

Depuis quelques années, les lords, qui ne se soucient plus de rassembler au *petit peuple*, ont adopté l'usage plus noble de se casser mutuellement la tête avec un pistolet. Cet exemple a été

suivi par quelques officiers et autres qui sont bien-aises de singer les grands, et le pugilat est abandonné aux médecins, aux procureurs, aux marchands, aux artisans, aux porte-faix et aux ivrognes de toutes les classes.

Mais j'ai laissé mon oncle aux prises avec son camarade le trompette : voyons ce qu'il en advint. Thomas n'ayant pu convaincre son adversaire qu'un coup de sabre au travers du corps était plus dans les bienséances qu'un coup de poing sur l'oreille ou dans les dents, et voulant étonner par un début d'éclat, Thomas s'exposa à tous les inconvéniens d'un combat où il devait avoir le désavantage : en effet, il recevait dix coups pour un qu'il donnait, et le poing de l'athlète anglais tombait toujours d'aplomb sur son estomac ou sur sa tête. Mon oncle, opiniâtre à soutenir l'honneur national, ne reculait pas d'une semelle, et bientôt le sang lui sortit en

abondance par la bouche. « Sacrebleu ! » s'écria-t-il, je suis bien dupe de me » laisser assommer comme un bœuf, » tandis que je peux hacher tous ces » marauds-là ! En garde, tous tant que » vous êtes ! ajouta-t-il en reprenant son » sabre, et s'il faut être pendu nous » le serons tous ensemble ! »

Messieurs les Anglais font joliment le coup de fusil, mais ils n'aiment pas plus l'arme blanche qu'ils n'accueillent les Français : la proposition de mon oncle ne leur rit pas du tout ; mais comme il se disposait à tomber sur eux, ils furent forcés de se mettre en défense. Les lames ne furent pas plutôt à l'air, que Thomas, faisant le moulinet avec la sienne et décrivant une cercle autour de la chambre, attaquait, parait et frappait en même temps : en trente secondes, il a fait à cinq, à six, ce qu'il a depuis appelé des *abreuvoirs à mouches*. Les autres, effrayés, se sau-

vent sous les lits et sous la table ; mon oncle les en fait sortir l'un après l'autre, en leur piquant les jambes avec la pointe de son sabre, et les oblige tous à crier *vivent les Français !* Enchanté de ses prouesses, il allait donner la paix à ses ennemis, moyennant certaines conditions qui se présentèrent aussitôt à son esprit inventif. Déjà il avait dicté la première d'un ton emphatique, c'était qu'à l'avenir on l'appellerait *brave Frenchman ;* les autres sans doute étaient de la même force ; mais l'apparition subite de son maître de musique lui coupa la parole. Un nez d'un côté, une oreille de l'autre, le sang qui coulait partout, et l'air de supériorité qu'affectait mon oncle sur ses camarades, mettent le soldat-musicien au fait. Il lève la canne sur Thomas, et celui-ci, décidé à en finir, quoi qu'il dût lui en coûter, fait sauter d'un coup de dessous la canne au plancher. Le

musicien crie qu'il a le rang de brigadier; Thomas riposte qu'il s'en f..., qu'il se battra, ou qu'il recevra des coups de canne à son tour, selon la loi du talion, la seule qu'il veut connaître de sa vie. Le vieux haut-bois, animé par l'esprit de corps, qui domine partout, peut-être même dans les troupes de Naples, ne peut consentir à payer de ses épaules : il ne se souciait pas non plus de payer de sa personne. Cependant mon oncle s'est emparé de la porte, il presse; il faut être bâtonné, ou mettre flamberge au vent : le bas-officier se décide pour le parti le plus noble, et il est à peine en grade que Thomas lui allonge le *coup de manchette,* et lui jette à ses pieds son poignet et son sabre.

Pendant que le maître de musique ramasse sa main droite avec la gauche, et que les autres lavent leurs blessures avec de l'eau fraîche, en attendant mieux, mon oncle jette son sabre en-

sanglanté, enfile l'escalier et sort des casernes. Les vaincus, que ne contient plus la présence du vainqueur, poussent des cris du diable ; on sort des chambres voisines, on accourt, on s'informe, on s'instruit et on se met à la poursuite de Thomas, qui était déjà loin.

Mon digne oncle, n'ayant plus d'ennemis en face, eut le loisir de penser à l'embarras où il s'était jeté. Il avait tiré le sabre et il avait coupé le poignet à son supérieur : il y avait de quoi être pendu deux fois; selon lui, c'était trop d'une, et il courait toujours sans savoir où se réfugier pour éviter le fatal cordon. On tient malgré soi à la vie, et, *en quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.* C'est le cri de la nature, et la colère ne lui impose silence qu'un moment.

Une porte cochère se présente, le fugitif s'y précipite et la ferme après lui; il est arrêté par le concierge, qu'il ren-

verse d'un coup de pied dans le ventre; il traverse une grande cour, monte un escalier, parcourt un corridor dont toutes les chambres sont fermées; une seule est ouverte, il entre : elle est habitée par un jeune homme d'une figure douce, et il se rassure. Le trouble qui l'agite ne lui permet pas de se souvenir qu'il parle à un Anglais; il commence le récit de son aventure dans sa langue maternelle, et il n'a pas dit vingt mots que le jeune homme a ôté la clé de sa porte et mis le verrou en dedans.

« Milord et moi, nous ne partageons
» pas l'injustice de nos compatriotes en-
» vers les Français, dit le jeune homme
» à mon oncle quand il eut terminé
» son récit; nous en avons plusieurs
» dans ce cabinet qui font nos plus chè-
» res délices. — Vous avez des Français
» enfermés dans ce cabinet? — Et que
» vous connaissez sans doute. — Peut-

» être bien surtout s'ils étaient à la bataille
» de Culloden. — Oh! ils étaient morts
» long-temps avant. — Et vous vous
» amusez avec des cadavres! — Non, avec
» des esprits, répond le jeune homme
» en souriant. — Des esprits! on m'en a
» beaucoup parlé, mais je voudrais bien
» en voir. » Aussitôt le jeune homme
ouvre la porte du cabinet, et montre
à mon oncle des rayons chargés de livres. « Ce sont là vos esprits? dit Thomas en éclatant de rire. — Et des esprits de la première qualité: Bayle,
» Molière, La Fontaine, Fénelon, Corneille, Montesquieu, Chaulieu, Racine.... — La belle trouvaille que vous
» avez faite-là! Mon maître décole avait
» une grande armoire remplie de ces
» esprits-là, et jamais je n'ai voulu les
» regarder. — C'est pourtant à ces esprits que vous dédaignez que vous
» êtes redevable de l'accueil que je vous
» fais et des secours que je vous don-

« nerai. — Ma foi !... — Nous ne lisons
» pas une de ces pages sans contracter
» une dette envers la France; elle se
» monte déjà très-haut et nous en ac-
» quitterons une partie........— Envers
» moi? — Sans même exiger que vous
» rendiez justice à ces grands hommes,
» vos bienfaiteurs. Être leur malheureux
» compatriote est un titre suffisant au-
» près de nous.—Et je suis le compatriote
» de Racine? — Certainement. —Mal-
» heureux, je m'en doute pas; et vous
» allez m'aider pour l'amour de lui ! c'est
» admirable, ça! — Je vais d'abord
» vous donner un de mes habits.—C'est
» très-bien vu. —Vous êtes jeune, de
» ma taille, il vous ira et vous rendra
» méconnaissable. » Et le jeune homme
tire d'une armoire un habillement de
femme complet, d'une élégante simpli-
cité, et mon oncle ébahi le regarde avec
de grands yeux noirs que la surprise
rend plus grands encore. « Ma confiance

» vous étonne, lui dit le jeune homme, » mais votre infortune et le besoin que » vous avez de moi, me répondent de » vous. — Ce n'est pas votre confiance » qui me surprend, ce sont vos goûts » qui me paraissent extraordinaires; » vous aimez à lire, vous aimez à vous » habiller en femme : vous êtes un sin- » gulier garçon ! »

La conversation est tout-à-coup suspendue, parce qu'on a frappé à la porte. Mon oncle croit que c'est le concierge qui le cherche, et qui aurait eu beau chercher dans une maison où il y avait cent pensionnaires, et il court s'enfermer dans le cabinet aux esprits. « Ne » craignez rien, lui dit le jeune homme, » c'est milord; je le reconnais à sa ma- » nière de frapper. » Il ouvre, milord entre, lui prend une main, la serre, la baise, presse de ses lèvres celle du du jeune homme, s'aisied, et l'attire doucement sur ses genoux. « Tiens, disait

» mon oncle à part lui, encore un goût » plus singulier que les autres ! »

Le cœur a besoin de repos comme autre chose. Milord, plus calme, aperçut enfin Thomas, et il était naturel qu'il s'informât qui il était. Il est des momens où la satisfaction intérieure dispose à tout écouter favorablement, et le jeune lord, essentiellement bon, interrompait souvent son joli compagnon par un : *Fort bien, Fanny; à merveille, ma tendre amie!* et mon oncle passait d'un genre de stupéfaction à un autre, et de la stupéfaction il passa à la joie lorsque milord proposa ce que son aimable amie n'eût osé faire.

Il arrête avec Thomas qu'il sortirait le soir d'Oxford, habillé en femme; qu'il serait suivi d'un vieux domestique de confiance, qui porterait des habits d'homme enveloppé dans une serpillière; qu'il reprendrait dans la première

prairie le costume de son sexe; qu'il se rendrait à pied au village où la diligence relaie; qu'il trouverait sa place retenue et payée pour Londres sous le nom de *Jeffris*; qu'à Londres, il prendrait la voiture de Douvres, et qu'à Douvres il présenterait une lettre de recommandation au banquier Fector, qui trouverait le moyen de le faire embarquer.

Autant mon oncle était violent quand on le chiffonnait, autant il avait de cordialité pour ceux qui paraissaient seulement s'intéresser à lui. Jugez des transports qu'excitèrent les offres généreuses de milord ! Thomas, qui pouvait aimer comme un autre, mais qui ne savait pas faire de cérémonies, sauta au cou du jeune lord et de sa séduisante amie; il les embrassa, et les embrassa encore en les pressant à les faire crier: cet épanchement épuisé, il revint à son caractère. « Peut-être un

» jour, leur dit-il, aurez-vous besoin de » moi : je ne le souhaite pas pour l'amour » de vous ; mais, sacrebleu ! dans tous les » temps, le bras, le sabre et le sang de » Thomas seront à votre service. — Voilà » comme j'aime les remercimens, lui » répondit milord. »

Une seule chose inquiétait mon oncle, c'était la crainte qu'on ne lui demandât en route un passeport qu'il ne pourrait exhiber. « Il n'en faut pas, lui » dit milord. — Comment, lorsque vous » êtes en guerre avec une partie de l'Eu» rope, que les troubles intérieurs sont » à peine apaisés...... — Qu'a de com» mun la guerre avec la liberté indivi» duelle d'un Anglais ? — Mais les trou» bles...... — C'est au gouvernement à » les prévenir ou à les arrêter. Il serait » plaisant que, dans un pays libre, on ne » pût sortir de chez soi sans permission. » D'ailleurs les passeports ne servent » qu'à gêner les honnêtes gens, et ils

» sont très-utiles à ceux qui ont quel-
» que chose à craindre. — Bah! — Sans
» doute : dans les circonstances les plus
» difficiles, on en obtient tant qu'on
» veut avec quatre témoins qu'on ne
» connaît souvent que pour leur avoir
» payé à déjeûner, et, muni de cette
» sauve-garde, on va intriguer où on
» veut. »

Cette difficulté levée, mon oncle se disposa gaîment à se mettre en route pour la France. Il soupirait pour son pays natal, comme tous ceux qui s'en sont indiscrètemint éloignés et qui se trouvent plus mal ailleurs.

Vous désirez savoir quel est ce jeune lord si obligeant, et sa jolie compagne si douce et si compatissante : le premier est le fils du lord Seymour, la seconde est la fille de Henry Thompson, marchand aisé de la cité de Londres. Mais par quelle singularité se trouvent-ils ensemble à Oxfort? allez-vous me

demander encore? Eh! que diable, vous êtes bien pressé! Donnez-moi le temps de respirer; respirez vous-même si vous en avez besoin, et passez au chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Qui vous apprendra ce que c'est que le lord Seymour et Fanny Thompson.

Pendant que l'aimable Fanny arrangeait une valise à mon oncle, que milord cherchait de l'encre et du papier pour écrire au banquier Fector, que le vieux domestique était allé retenir à la voiture du lendemain une place pour le prétendu Jeffris, Thomas cherchait comment il s'acquitterait un jour envers ses hôtes. Tout grossier qu'il était, il sentait que la reconnaissance est un besoin impérieux, et il lui semblait dur de renoncer à le satisfaire. Il sentait bien qu'il ne pouvait pas grand'chose pour un lord, mais il pensait que la plus faible offrande est d'un grand prix pour celui dont elle acquitte un bienfait. Eh! qui sait d'ailleurs ce que peuvent ame-

ner le hasard, les circonstances? On nommerait plus d'un seigneur qui s'est trouvé heureux d'avoir un valet reconnaissant.

Mon oncle jugea que, pour profiter d'un moment favorable, s'il s'en présentait jamais, il fallait savoir d'abord le nom de ces amis de la France; il crut nécessaire aussi d'être un peu au courant de leurs affaires : il hasarda donc quelques questious, non pas avec cet air grivois qu'il mettait à tout, mais avec ce ton pénétré, insinuant, qui semble dire : Ce n'est pas la curiosité qui me guide, c'est l'intérêt que vous m'inspirez.

Milord aimait beaucoup cette manière d'interroger; il était bien aise aussi de dissiper les doutes qu'avait pu concevoir mon oncle sur le compte de Fanny; il voulait cependant écrire sa lettre sans être interrompu : il entra dans son cabinet, il en rapporta un

cahier manuscrit et le donna à lire au questionneur. « Qu'est-ce que c'est que » ça, dit mon oncle? Encore un esprit? » Mademoiselle ou madame vous dira » que je n'ai pas de commerce avec » eux. » Fanny rit, parla à l'oreille de milord et reporta le cahier. Après avoir fermé la petite valise, elle appela mon oncle à l'extrémité de la chambre, et, pour ne pas déranger milord, elle lui raconta bien bas ce que vous allez lire, non pas précisément comme je l'ai rédigé, chacun conte à sa manière : Fanny parla comme elle voulut, et moi, j'écris comme il me plaît.

Milord Seymour le père était un seigneur très-riche, très-considéré à la cour, et par conséquent très-infatué de sa personne. Il prétendait descendre d'Alzonde, reine d'Écosse, quoique l'Écosse n'eût jamais eu de reine qui s'appelât Alzonde ; mais cette descendance était bien aussi sûre que celle de la mai-

son de Lévi en France, qui se prétendait issue en droite ligne de la vierge Marie, qui était en effet, dit-on, de la tribu de Lévi. Heureusement les comtesses et les marquises de Lévi ne prétendirent jamais être vierges en relevant de couches, car il eût fallu les en croire. Au reste, comme les Seymour et les Lévi menaient un grand train et tenaient une bonne table, personne ne leur contesta l'existence d'Alzonde, ni de Marie, et moins encore leur parenté avec ces deux dames.

Le vieux Seymour, général, ex-gouverneur de la Jamaïque, vice-roi d'Irlande, décoré de l'ordre de la Jarretière, propriétaire de sept à huit terres et de cinq à six châteaux, ne pouvait décemment marier son fils qu'à une princesse du sang d'Angleterre, de France, d'Espagne, ou même du Monomotâpa. Le pays n'y faisait rien, pourvu qu'il pût dire à la cour : « Mon fils est allié à telle

couronne. » Le jeune Seymour, beau comme un ange, tendre comme l'amour et moins perfide que lui, ne se prévalait ni de sa fortune, ni de sa naissance; il parlait aux femmes d'elles-mêmes, aux hommes de ce qui flattait leur goût, et il était accueilli, fèté, recherché; c'était à qui l'aurait.

Au milieu des plaisirs qui l'entouraient, des empressemens qu'on lui marquait, Seymour soupirait quelquefois; il lui manquait quelque chose, ou plutôt il lui restait quelque chose de trop : c'était son cœur, fardeau bien pesant pour un jeune homme de seize ans qui ne sait pas encore qu'il n'est pas beau pour lui seul. Il devenait préoccupé, rêveur, mélancolique. Quelques dames au nez retroussé, à l'œil agaçant, de celles qui aiment à former les jeunes gens et qui épient le moment indiqué par la nature, voulurent rendre Seymour à la gaîté; mais Seymour voulait

un cœur en échange du sien, et depuis long-temps ces dames n'en avaient plus d'autre à prêter que celui du chevalier de Boufflers.

Seymour promenait sa rêverie dans les rues de Londres : il était à pied et seul, pour être dispensé de parler ou de répondre. Il se trouva, sans s'en douter, contre les marches de l'église de Saint-Paul, qu'il ne voyait pas, quoiqu'on l'aperçoive de deux lieues à la ronde. Il se heurta contre le premier degré, fit un faux pas, se foula un pied, jeta un faible cri, et s'assit pour laisser à la douleur le temps de se dissiper.

Ce faible cri fit lever la tête à Fanny Thompson, qui travaillait sur un banc à la porte du magasin de son père; ses yeux se portèrent sur Seymour, ceux de Seymour sur Fanny, et ils disaient chacun de leur côté : Qu'elle est jolie! — Qu'il est bien!

Un jeune homme intéressant inté-

resse davantage quand il souffre. Fanny n'avait que quinze ans; elle ne connaissait pas le monde, elle ne connaissait pas même son cœur; elle céda sans réflexion à l'impulsion secrète qui la guidait. Elle se leva, s'approcha de Seymour les yeux baissés, et rouge et fraîche comme le bouton de rose qui commence à s'ouvrir; elle proposa au beau jeune homme de venir se reposer sur son banc, où il serait mieux que sur la pierre. Elle avança son bras mignon en faisant une petite révérence; Seymour s'appuya sur ce bras légèrement, de peur de le fatiguer, mais bien assez pour le sentir. Le premier effet du toucher fut pour tous deux celui du coup électrique. Fanny leva les yeux, mais elle les baissa aussitôt; ceux de Seymour la brûlaient. « De grâce, lui dit-elle, « soutenez-moi à votre tour : je me sens « prête à défaillir, et pourtant je crois « que je suis bien aise. »

Ils traversèrent en silence la petite place qui sert de parvis à Saint-Paul, et ils s'assirent sur le banc, sans se parer, sans se regarder. De légers soupirs que l'innocence ne pensait pas à étouffer leur faisaient dire bien bas: *Je suis auprès d'elle.* — *Il est encore là.*

Le père Thompson avait allumé sa pipe de longueur, et se disposait à expectorer pendant une demi-heure en regardant les passans du seuil de sa porte. Il voit Seymour à côté de sa fille, et demande ce qu'il veut. Seymour, embarrassé, se tait; Fanny prend la parole: les femmes, dans tous les cas, conservent une sorte de présence d'esprit. Fanny ne savait pas mentir, mais ce n'est pas un crime d'ajouter à la vérité. Elle peint l'accident de Seymour avec les couleurs les plus fortes. Thompson, plein de bonne foi et de franchise, lui croit le pied démis, et l'engage à entrer. On ne refuse guère ce qu'on

désire : Seymour, qui a eu le temps de se remettre, seconde la ruse innocente de Fanny; il boîte très-bas, soutenu sur l'épaule du bon père. Fanny, sans y penser, avance sa main blanchette; celle de Seymour la rencontre, elles se pressent, et l'incarnat du plaisir les embellit tous deux.

On passe dans l'arrière-boutique; le bon père déchausse le jeune homme, pendant que Fanny imbibe des compresses d'eau-de-vie camphrée. Thompson pose l'appareil et fait prendre un cordial au blessé : la blessure était au cœur, et les cordiaux ni les compresses ne peuvent rien à ce mal-là

Pendant et après le pansement, Seymour et Fanny, qui ne savaient pas feindre, se regardaient si constamment et avec tant d'ivresse que le père Thompson s'en aperçut. Comme le père d'une jolie fille est toujours soupçonneux, il demanda au jeune homme

à qui il avait eu le bonheur de rendre service. Au nom de Seymour, il fronça le sourcil et envoya chercher un carrosse de place. Il aida le blessé à y monter, et lui dit en lui serrant la main : « Ma fille ne peut être votre fem-
» me; elle n'est n'est pas faite pour être vo-
» tre maîtresse: n'oubliez pas que j'ai
» exercé l'hospitalité envers vous. Adieu.
« —Eh! pourquoi ne serait-elle pas ma
» femme? disait Seymour en roulant?
» —Pourquoi ne serait-il pas mon ma-
» ri, pensait Fanny lorsqu'il s'éloigna,
» — Ma fille, lui dit Thompson, vous
» pouvez faire le bonheur d'un honnête
» bourgeois; songez qu'une fille sans ré-
» putation ne convient à personne. —
» Le bonheur d'un honnête bourgeois!
» reprit Fanny d'un ton timide; pour-
» quoi pas aussi celui d'un lord?—Vous
» le feriez un moment, il vous trompe-
» rait ensuite : oubliez-le, je le veux. »
Fille de quinze ans ne croit pas qu'un

beau jeune homme puisse être un trompeur, et Fanny ne crut pas un mot de ce que lui disait son père.

Elle ne dormit pas de la nuit, Seymour ne ferma pas l'œil, et ils se levèrent avec l'éclat de la rosée que brillantent les premiers feux du jour : pensers de bonheur valent mieux que le sommeil.

Le matin, Seymour passa devant Saint-Paul; le banc était à la porte, mais Fanny n'y était pas; son père le lui avait défendu : la défense lui paraissait injuste, mais elle était respectueuse et soumise. Du fond de sa boutique, où elle travaillait sans voir son ouvrage, elle aperçut Seymour; elle soupira et ne se permit rien de plus.

Seymour passe, repasse : chaque fois il obtient un soupir, mais Fanny reste sur sa chaise : l'amour veut l'en arracher, mais la piété filiale l'y retient. Seymour brûle de lui parler : il a tant de choses à

lui dire ! Il faut au moins un prétexte pour entrer, et il en trouve bientôt un. Il était tout simple de remercier le père Thompson des attentions de la veille, et Seymour traverse le parvis en tremblant. Il fait deux pas, il s'arrête, il recule, il avance, le cœur lui bat avec force : il est beau comme le désir. Fanny, qui n'a pas perdu un mouvement, s'embellit de même sans s'en douter : elle n'a pas quitté sa chaise, mais elle sourit en voyant son amant à ses pieds.

Le père Thompson était sorti : Seymour pouvait tout dire, et il ne trouvait pas un mot. C'est qu'il n'en est pas qui peigne l'amour, et l'amant qui cherche à le définir sacrifie à l'esprit aux dépens de son cœur. Leurs doigts étaient entrelacés : Fanny, penchée avec intérêt vers Seymour, respirait son haleine brûlante, ses lèvres rosées attendaient le baiser, son œil humide annonçait sa défaite. Sa position, un fichu innocent

et perfide qui trahit sa confiance, tout ajoutait à l'ivresse de Seymour: sa tête se perdait...... « Laissez-moi fuir, dit-il » en dégageant sa main; vous n'êtes pas » en sûreté. » Il se tourne pour s'éloigner, le père Thompson est devant lui: c'est la foudre. Seymour est à ses genoux, il les mouille de ses larmes, et Fanny interdite ne comprend rien à ce qui se passe.

Le père Thompson relève Seymour et le console. « Ma fille vous aime, lui » dit-il, c'est un malheur; je ne lui en » ferai pas de reproches: vous êtes un » honnête homme, et cela me rassure. » Cependant je vous conjure de ne plus » revenir ici: promettez-le moi par cette » probité à qui j'ai dû une fois l'honneur » de ma fille. — Ne plus revenir! ne plus » revenir! répétait Seymour. — Elle est » perdue si elle vous revoit. Grâce pour » Fanny, grâce pour son vieux père. » Et Thompson, à son tour, embrassait les

genoux du jeune lord. —« Je ne revien-
» drai pas, je le jure par l'honneur. Il
» m'en coûtera sans doute, mais je con-
» serverai votre estime. » Il dit et dis-
paraî .

Deux jours s'écoulent..... Qu'ils sont longs les jours de douleurs! Plus de gaîté pour Fanny, plus de repos pour Seymour. Incapable de manquer à sa parole, il cherche à accorder son amour et son honneur.

Tantôt il voulait s'ouvrir à son père et lui demander son aveu, tantôt il se proposait de fléchir la sévérité de Thompson et de l'engager à recevoir ses visites jusqu'au temps où il serait maître de lui; mais, avec un peu de réflexion, il sentait le danger du premier parti et la solidité des raisons que lui opposerait le père de Fanny. Cependant il ne pouvait vivre sans elle. « Elle m'est néces-
» saire, disait-il, comme l'air que je
» respire, et j'ai promis..... j'ai promis

» de ne pas retourner chez elle : je ne me
» suis point engagé à ne plus la revoir,
» à ne pas lui écrire. » Et le voilà à son secrétaire, brûlant le papier, fermant sa lettre et ne sachant comment la faire parvenir.

Il sentait que sa grande jeunesse empêcherait les domestiques de la maison d'entrer dans cette intrigue. Le vieux Dick l'avait élevé et l'aimait tendrement; mais par cela même Dick lui semblait à craindre, et si son attachement le rendait indiscret, l'honnête Thompson devenait l'objet de l'indignation d'une famille puissante. Cependant on n'écrit point pour n'être pas lu; on n'écrit point sans compter un peu sur une réponse, et il est dur de renoncer à cet espoir-là.

Comment faire? Seymour n'en sait rien; mais il sort et marche au hasard; il trouve un commissionnaire, il le charge de sa lettre; il court après lui, il la reprend; il craint que Thompson ne soit

dans sa boutique; il se dépite, il soupire, il marche toujours, et insensiblement il approche de Saint-Paul; il y entre par la porte opposée au bienheureux parvis; il est auprès d'elle, et déjà il est moins malheureux; mais cela ne suffit pas: la lettre est encore dans sa poche.

Si Fanny l'avait, on la supposerait occupée à la lire, à y répondre; elle la baiserait peut-être : on ne s'en flatte pas, mais on caresse cette idée.

Un vieux ministre traverse la nef; son vêtement annonce une extrême médiocrité : Seymour l'aborde avec confiance. Pourquoi ne doute-t-on jamais de la condescendance du pauvre? c'est parce qu'on sent qu'il a besoin de tout le monde, et que l'homme nécessiteux est rarement délicat.

L'imagination va rapidement, et surtout en amour. Les désirs du jeune homme se bornaient d'abord à f

rendre sa lettre. L'habit du ministre fait naître un dessein plus vaste : la religion, toujours sévère, peut ici favoriser l'amour.

Seymour vivait à la cour, il avait l'esprit avancé, et il mit dans ses propositions la décence qui pouvait seule les rendre supportables à un homme de cet état. «J'aime une fille charmante, » lui dit-il ; mon père, ivre d'or et de » grandeurs, me la refusera : je ne pro- » poserai point à Thompson un mariage » secret ; il s'en offenserait, il le doit ; » mais il est père, et il pardonnera à » l'époux de sa fille. J'attends de vous » un service qui n'est point incompatible » avec l'exacte délicatesse : assurez à » Fanny mon rang et ma fortune, à » tous deux le bonheur, et comptez » sur la reconnaissance de Seymour. »

A ce nom, le bon ministre, effrayé, représente au jeune homme les inconvéniens d'une union disproportionnée,

secrète et méconnue par la loi; le dégoût qui pouvait la suivre, l'état humiliant où Fanny serait réduite si son époux l'abandonnait, les regrets qu'il éprouverait lui-même si sa condescendance n'avait servi qu'à faire une infortunée. Il engagea Seymour à se vaincre, et il l'assura que bientôt une inclination nouvelle et plus convenable lui ferait oublier Fanny.

Seymour était plein d'honneur; il ne put souffrir qu'on le crût capable de trahir ses sermens, i' se défendit avec l'éloquence du sentiment, et il persuada avec la facilité que donne l'éloquence. Une bourse de cent pièces acheva de lever les scrupules; le mariage fut arrêté: il ne manquait que le consentement de Fanny.

Pouvait-elle rien refuser à Seymour? pouvait-elle rien opposer au raisonnemens d'un ministre des autels? Celui-ci la voyait tous les jours et n'était pas

suspect à Thompson : il servait Seymour avec chaleur, et il ne fallait plus qu'indiquer le moment qui devait l'unir à Fanny.

Un jour, à cinq heures du matin, elle se dérobe de la maison paternelle; elle ne pense point qu'elle manque à son père et peut-être à elle-même; elle ne voit que Seymour, il est tout pour elle; elle lui doit une nouvelle vie.

Fanny se glisse dans le temple; son amant l'attendait à l'autel; deux pauvres entendent le serment : jamais on ne le prononça avec autant d'ivresse, ni avec un respect plus religieux.

La cérémonie terminée, Seymour présente la main à son épouse; il la conduit à un carrosse de louage qui attendait derrière Saint-Paul : ils sortent de la ville, et descendent à une simple auberge de village. Une chambre modeste, un repas frugal, point de parens, d'amis : l'amour tient lieu de tout cela,

il fait seul les frais de cette délicieuse journée.

Dans un de ces momens d'intervalle où le cœur aime à se reposer et où il jouit dans le recueillement, l'heureuse Fanny prononce le nom de son père : aussitôt Seymour écrit. Sa lettre est respectueuse et soumise; elle doit désarmer le vieillard.

La voiture qui les a amené repart pour Londres en diligence. Le cocher arrête à cent pas du magasin de Thompson; il se présente au bon père et lui remet sa lettre.

Thompson avait passé une partie de la journée dans les plus vives inquiétudes ; il avait été chez tous ceux où il croyait pouvoir trouver Fanny, et il n'avait parlé d'elle à personne : un mot inconsidéré pouvait nuire à sa réputation. Il se rappela Seymour; il crut sa fille déshonorée, et rentra la mort dans l'âme.

La lettre du jeune homme mit un terme à ses inquiétudes et ne calma point sa douleur. Il sentait que l'état de sa fille dépendait uniquement d'un jeune homme de seize ans, et sait-on à cet âge ce qu'on fera le lendemain? L'idée de Fanny abandonnée et perdue lui arrachait les larmes; il pleurait en montant en carrosse, il pleurait encore en entrant dans la chambre où étaient les jeunes époux.

« Je ne vous ferai point de repro-
» ches, leur dit-il; le mal est sans remède,
» et les pleurs que je verse sur vous dé-
» mentiraient la sévérité que je voudrais
» en vain affecter. Puisse Fanny ne pas
» pleurer à son tour son excessive faci-
» lité! Puissiez-vous, mylord, ne jamais
» oublier que vous êtes chargé du
» bonheur de sa vie! Venez, mes enfans,
» que votre père vous bénisse et que
» Dieu vous bénisse avec lui. »

On s'entretint avec assez de calme,

et on convint des mesures à prendre pour cacher ce mariage à tout le monde, et surtout au vieux lord Seymour. Thompson obtint avec peine du jeune homme, impétueux, ardent, que jamais il n'approcherait de chez lui. Pour le dédommager de ses privations, il lui promit de lui amener sa jeune épouse à la campagne les jours de dimanches et de fêtes; il lui permit de lui écrire tous les jours, mais il fut encore arrêté que Fanny ne répondrait jamais, de peur que ses lettres ne tombassent entre des mains à redouter.

La nuit approchait. Seymour ne pouvait la passer hors de l'hôtel sans donner sur sa conduite des soupçons qu'on chercherait à éclaircir, et peut-être avec trop de succès; il fallut sacrifier une partie de son bonheur pour en assurer la durée.

Mais le dimanche suivant, Seymour se lève avec l'aurore; il monte son

meilleur cheval, il court, il vole; il est à Hamptoncourt, et les maisons ne sont pas encore ouvertes. Fanny, de son côté, se donne à peine le temps de s'habiller. En se lançant elle va de sa chambre à celle de son père, elle le presse; elle passe sa cravate, elle lui présente sa perruque; elle revient, elle attache son petit chapeau de paille, et le noue sous son menton avec un ruban moins frais qu'elle; elle rentre chez son père, il n'est pas prêt encore, et un geste d'impatience et la plus jolie petite mine..... Thompson la voit dans son miroir, il sourit, il se hâte, il prend son chapeau et sa canne; on part, on arrive. Seymour est à la portière; il reçoit Fanny dans ses bras.

Le père Thompson était de trop. Il avait été jeune et il s'en souvint. Ordinairement occupé de son commerce, il jugea à propos ce jour-là de s'ériger en politique pour aller lire les journaux,

en fleuriste déterminé pour visiter les jardins. Il sortait à chaque instant, restait dehors des heures entières, et rentrait toujours trop tôt au gré des jeunes époux. La journée s'écoula avec rapidité : le temps vole pour les amans heureux. Ah! pensait le bon Thompson en revenant à la ville, si cette ivresse pouvait toujours durer!

Cependant milord Seymour s'occupait sérieusement de l'avancement de son fils. Milord Chatam, son parent, premier ministre et dispensateur des grâces, avait reconnu dans le jeune homme un probité sévère, un jugement sain, un esprit solide et capable d'application, et il le destinait à la première place de la magistrature. Le grand-chancelier commençait à vieillir : il devait dans quelques années ne désirer que le repos. Il avait une fille unique qui n'était pas belle, qui n'était pas née sur e trône, mais qui avait un million de

revenu, et milord Chatam avait engagé son parent à se relâcher de ses prétentions et à consentir que son fils devînt simplement un des plus éminens et des plus riches seigneurs des trois royaumes.

Il était indispensable, pour l'exécution de ce plan, que Seymour étudiât le droit public. Son père lui confia ses projets, lui annonça qu'il passerait deux ans à l'université d'Oxford, et lui fit préparer un train conforme à son rang et à sa fortune. Seymour apprenait à dissimuler. Il parut entrer dans les vues de son père, et il refusa seulement cette suite de valets qui seraient autant d'espions de ses démarches : l'amour n'aime pas les témoins. Il ne voulut que le vieux Dick, et il observa à son père que l'éclat s'accorde mal avec l'étude. Il déclara que son intention était de loger et de vivre avec les antres pensionnaires, pour suivre les cours avec

plus de facilité. Confondu dans la foule, il était sûr de ne pas être remarqué, et c'était ce qu'il voulait.

Il parla à Thompson et à sa fille de la place distinguée où on se proposait de l'élever, et il se tut sur le mariage qui devait la lui assurer, pour leur épargner de vaines inquiétudes, et il arrangea ainsi ses petits plans de bonheur.

Fanny avait une tante à Harford; cette tante était infirme, et il était assez naturel qu'elle désirât avoir sa nièce auprès d'elle. Thompson aimait sa fille; mais elle était l'unique héritière de sa tante, et il était tout simple que Thompson sacrifiât sa satisfaction personnelle aux intérêts de Fanny. On persuada aux amis et aux voisins qu'elle partait pour Harford, et on lui faisait des habits d'homme pour suivre son époux à Oxford. Thompson avait fortement combattu ce projet, qui avait aussi ses

dangers. Mais il était plus dangereux peut-être de se séparer de sa fille pour un terme aussi long, un jeune homme qui avait les passions vives et qui trouverait à Oxford des objets et des plaisirs nouveaux. Le bon Thompson céda ; sa fille partit pour Harford ; elle passa quelques jours auprès de sa tante, et repartit, sous l'extérieur du plns joli garçon des trois royaumes, pour s'aller réunir à ce qu'elle aimait uniquement.

Seymour l'avait annoncée à Dick comme un pauvre gentilhomme avec qui il était lié dès l'enfance, qui voulait étudier pour obtenir un bénéfice, et qui venait recevoir de lui les secours que ses parens ne pouvaient lui donner. En conséquence, on s'était logé un peu grandement et on s'était fourni de ce qui peut rendre la retraite agréable à deux jeunes gens qui veulent éviter la dissipation et les plaisirs bruyans.

Cependant le vieux Dick ne fut pas long-temps dupe de cette prétendue amitié. Des mots échappés, des caresses imprudentes, presque toujours un lit commun, tout cela éveille le soupçon. Dick observa, épia, il surprit Fanny à demi-nue, et Seymour ne trouva d'autre moyen de la rétablir dans l'estime du vieillard que de le mettre dans sa confidence.

Dick tenait à ses devoirs autant qu'il aimait son jeune maître. Il balança entre l'intérêt qu'il lui inspirait et ce qu'il devait au vieux lord. Il pensa enfin que Seymour était incapable de trahir celle à qui il avait donné le titre d'épouse; il jugea qu'un aveu de cette nature brouillerait le père et le fils sans rien changer à la situation des affaires; il se tut et attendit tout du temps.

Voilà où en était ce couple si jeune, si tendre, si intéressant, lorsque mon oncle en obtint plus qu'il n'aurait osé espérer.

« Corbleu! dit Thomas quand lady » Seymour eut cessé de parler, je savais » bien que je vous serais bon à quel- » que chose. Je dois passer par Londres; » j'irai voir milord Seymour, je lui di- » rai que sa bru est digne d'une cou- » ronne; je veux qu'il approuve son ma- » riage, et, s'il est récalcitrant, je vous » débarrasse ce ce père-là. »

Ce projet fou fit jeter les hauts cris à Fanny et à Seymour. Mon oncle, toujours opiniâtre, n'en voulait pas démordre: les jeunes gens eurent beaucoup de peine à lui faire entendre que cette violence les perdrait sans retour, et il ne se rendit que lorsque Fanny lui eût fait observer qu'un adversaire de soixante ans n'était pas digne de lui.

Pour reconnaître sa docilité, on le chargea d'une lettre pour Thompson; on lui rappela verbalement mille détails dont il aurait à lui rendre compte. Thomas protesta qu'il embrasserait le brave

homme de toute son âme, et que, s'il oubliait une partie de ce qu'il venait d'entendre, il y substituerait des choses de son cru qui ne seraient pas sans mérite.

CHAPITRE V.

Incidens, accidens, événemens.

Dick est rentré, la place est retenue, la valise est prête, les lettres cachetées; Thomas ressemble à une fille assez drolette quand il a les yeux baissés et les mains dans les poches de son tablier de mousseline: dans l'une de ses poches, Fanny a glissé une petite bourse qui renferme dix guinées; le soleil est allé éclairer les antipodes, la lune est cachée derrière un nuage: tout semble favoriser le fugitif.

Le voilà avec Dick, courant les rues d'Oxford et s'acheminant vers la porte de Morlow. Pour se donner un air plus intéressant, il avait le bras droit appuyé sur celui du domestique, de la main gauche il retroussait ses jupons jusqu'aux jarretières; il tortillait le

derrière en marchant, et il chantonnait un air poissard qui avait couru la ville et les faubourgs. Il approchait de la porte, et il comptait bien sortir d'Oxford sans malencontre; mais sa démarche plus que hardie, son tortillement de derrière et son chant équivoque l'avaient fait suivre par un amateur à qui tout est bon, hors les petits soins et les plaisirs du cœur. Mon oncle entend quelqu'un sur ses talons; il a peur et double le pas. L'amateur presse aussi sa marche, et prend familièrement a nymphe par le bras gauche. Thomas tourne la tête, reconnaît son lieutenant et frémit. Dick, persuadé que le trompette est reconnu et arrêté, s'enfuit avec sa valise, et laisse mon oncle très-embarrassé de sa personne, comme vous pouvez le croire.

L'officier, plus sûr de son fait par la retraite précipitée du grison, commence à faire l'amour militairement, c'est-à-

dire qu'il parle peu et agit beaucoup. Thomas n'a pas trop de ses deux mains pour le contenir: la vivacité de l'attaque lui prouve l'erreur complète de l'assaillant, et il retrouve sa présence d'esprit ordinaire. Il quitte la défensive, se met à son tour à jouer des mains, en passe une entre la ceinture de la culotte et le caleçon de l'officier, il fait sauter d'un coup la courroie qui serre la boucle, il tire des deux côtés, la culotte tombe sur les talons du lieutenant, et mon oncle prend sa course en éclatant de rire.

L'officier, joué et contraint de s'arrêter au beau milieu de la rue, jure et tempête entre ses dents ; une patrouille qui le trouve la chemise au vent s'arrête, s'informe, prend vivement son parti; les soldats se dispersent et se mettent à la poursuite de la donzelle qui a l'impertinence de déculotter un officier et de lui rire au nez. Thomas

empêtré de ses jupons, perd considérablement en vitesse; déjà il entend résonner les talons des bottes sur le pavé; le bruit approche, et il va être pris; il ne sait plus que penser, ni que faire.

Un carrosse élégant attendait à la porte d'un hôtel, mon oncle saute dans la voiture. Le cocher, endormi sur son siége, est réveillé par le bruit de la portière; il descend précipitamment, demande pardon à milady de ne pas l'avoir entendue sortir de chez son amie, ferme la portière, remonte sur son siége et fouette ses chevaux. Mon oncle se sent emporter, il ne sait pas où on le mène; mais il ne peut courir de plus grand danger que celui auquel il vient d'échapper, et il se résigne. Quand il se croit assez loin pour ne plus rien craindre du lieutenant, il cherche à ouvrir doucement la portière pour se laisser couler dans la rue; le ressort est arrêté par un bouton qu'il ne connaît pas,

qu'il ne trouve pas : il allait baisser la glace et faire un saut assez périlleux lorsqu'il s'aperçut que la voiture était sortie de la ville et roulait sur la route même de Morlow.

Il aurait fallu être d'un bien mauvais caractère pour prendre en mauvaise part le service que lui rendait le cocher : aussi mon oncle le laissa-t-il faire. Il se remit sur son coussin, et sa main tomba sur un de ces voiles que les femmes portent l'été pour se garantir du soleil; il jugea qu'il appartenait à milady, et, à tout hasard, il s'en enveloppa la tête pour rendre la ressemblance plus frappante.

Après une demi-heure de marche, le carrosse arrête devant un château, la porte s'ouvre à l'instant, le carrosse entre dans la cour, la porte se referme, et cela commence à tracasser mon oncle. Deux femmes de chambre se présentent pour l'aider à descendre :

mon oncle perd tout-à-fait la tramontane, et s'appuie sur elles en poussant un gros soupir. Il s'avance machinalement, et se trouve nez à nez avec milord, qui venait poliment au-devant de sa chère moitié. Autre accident! milord est son colonel.

Bien que mon oncle eût le voile de milady, qu'elle fût comme lui habillée de blanc ce jour-là et que la scène ne fût éclairée que par une bougie dont le vent faisait vaciller la flamme, il y avait cependant, dans la tournure et les manières, des différences, qui auraient frappé milord, si un mari y regardait de si près. Celui-ci présente la main à mon oncle avec assez d'indifférence, il le conduit à la salle à manger, et sort pour aller voir ses coqs, ses chiens et ses chevaux.

Mon oncle, resté seul, respire plus librement et examine le local. La lune blanchissait le faîte d'une muraille cir-

culaire qui n'avait de sortie que par la porte qui s'était ouverte au bruit du carrosse, et le portier s'amusait bêtement à caresser sa femme en dehors de sa loge; la salle à manger n'avait de vue que sur la cour: il était difficile de prendre un parti. Cependant l'heure du souper approchait, il faudrait lever le voile, se déclarer, et le dénouement ne promettait rien d'avantageux.

Pendant que Thomas se consulte, il entend la voix de milord, sa frayeur redouble; il sort de la salle pour se réfugier n'importe où; il passe à tâtons dans une office, de l'office dans un cabinet, et du cabinet dans une chambre; de chambre en chambre, il arrive dans une basse-cour; de la basse-cour il gagne une vacherie. Dans un coin était un tas de paille, et mon oncle se blottit au milieu des gerbes, en attendant les événemens.

La vachère, grosse fille réjouie et rebondie, avait pour amant un robuste

palfrenier à qui elle donnait des rendez-vous sur le tas de paille même où mon oncle était caché : on n'a pas toujours ses aises dans ce monde. L'amant empressé était déjà arrivé et attendait avec impatience. Aux premiers pas de mon oncle, le cœur lui battit d'aise; mais quand il entendit Thomas qui se prenait les jambes dans les licols des vaches et qui renversait les pelles et les fourches, il jugea avec beaucoup de sagacité que ce ne pouvait être sa chère Mary, qui connaissait trop bien les êtres pour se fourvoyer ainsi. Il craignit d'être découvert, et il s'était tapi sous les bottes lorsque mon oncle se plaça directement sur lui. Le palfrenier ne concevait pas ce que voulait faire là celui ou celle qui demeurait immobile comme lui, et qui comme lui paraissait retenir son haleine.

La fille de basse-cour, qu'amour pressait aussi, arrive sur la pointe du pied,

vient droit au tas de paille, trouve sous une main la jambe du palfrenier, sous l'autre un jupon de taffetas; elle ne doute pas que milady ne passe une fantaisie avec son amant : elle enrage, mais elle se tait et se retire, parce que, dans ces sortes de cas, les explications sont au moins inutiles, et qu'intérieurement elle ne pouvait se dissimuler que madame ne méritât la préférence à tous égards.

Le palfrenier, fatigué de porter mon oncle et ne pouvant résister plus longtemps à la gêne horrible qu'il éprouve et à l'incertitude qui le tourmente, veut connaître enfin l'immobile et taciturne animal qui lui brise les membres; il dégage un bras doucement, bien doucement, il avance la main, et le moelleux des étoffes le frappe à son tour. Comme le drôle ne manquait pas de bonne opinion de lui-même, il se persuade que milady est sensible à son mérite, qu'elle a découvert ses rendez-vous et

qu'elle veut prendre un moment la place de la vachère. Il agit d'après cette persuasion, il tâtonne, il fourrage; la culotte de peau du trompette dérange toutes ses idées; il partage la frayeur qu'il a inspirée à mon oncle, il fait un effort violent, il se tire de dessous les bottes, il roule d'un côté, Thomas de l'autre; tous deux se relèvent et se sauvent, le palfrenier par la porte, qu'il connaissait, Thomas par une croisée qui se trouve devant lui. Le déserteur saute par un potager, gagne un mur garni de treillages, et grimpe le plus lestement qu'il peut. Le jardinier s'imagine qu'on vient voler ses choux; il sort de sa hutte, suivi de deux chiens, et armé d'un fusil; il court du côté où mon oncle, en montant, brisait le treillage sous ses pieds; il ajuste, il lâche son coup à l'instant même où Thomas venait de se laisser couler de l'autre côté.

Les garçons jardiniers, les palfreniers

accourent à l'explosion. Le jardinier soutient qu'il a tué le voleur et qu'il l'a vu tomber. On le cherche, on ne trouve personne; on conclut qu'il n'est que blessé et qu'il s'est traîné dans les asperges ou dans les artichauts : les recherches continuent, et mon oncle, débarrassé pour la seconde fois, court à travers les champs, et cherche à regagner son chemin.

Cependant le désordre se communiquait du potager au grenier à foin où Mary avait joint son palfrenier et où elle s'expliquait avec les pieds et avec les ongles. Du grenier à foin, le tumulte commençait à s'insinuer dans le château. Milord avait fait sa tournée; il était rentré, on avait servi, et milady ne se trouvait pas; ses femmes la cherchent dans sa chambre à coucher, dans sa bibliothèque, dans son cabinet de toilette; on l'appelle à grands cris; les domestiques se rassemblent, boulever-

sent inutilement la maison et les jardins: l'alarme devint générale. On descend des lanternes dans les puits, dans les privés, on sonde deux étangs: milord se désole, ou en fait semblant.

On sonne à tout rompre à la principale entrée; on court, c'est un carrosse, c'est la livrée de la dame d'Oxford chez qui milady a passé la soirée; c'est milady elle-même qui descend de très-mauvaise humeur, qui gronde son mari stupéfait, qui rudoie son cocher, qu'elle a fait chercher dans la ville une partie de la nuit; c'est le malheureux cocher qui jure qu'il l'a ramenée, c'est milord qui l'atteste, ce sont ses femmes qui le confirment; c'est milady qui croit qu'on est d'accord pour se moquer d'elle, qui soufflette ses femmes, qui renverse la table et qui va s'enfermer chez elle.

Après un peu de réflexion, milord vit clairement qu'il y avait du *quiproquo* et qu'il était certain qu'on avait

amené deux dames tout-à-fait différentes. Comme il s'expliquait d'une manière très lumineuse, il se fit aisément comprendre à ses gens. Ceux-ci, persuadés que milady était étrangère au hourvari qui venait d'éclater, rapprochèrent les époques; les uns racontèrent l'incident de la vacherie, les autres l'escalade du mur du potager, et milord, toujours conséquent, jugea que la dame qu'avait amené son cocher avait eu de fortes raisons de disparaître subitement. Mais pourquoi était-elle montée dans son carrosse? pourquoi s'était-elle laissé conduire chez lui? C'est à quoi milord rêva jusqu'au jour et ce qu'il ne put jamais pénétrer, parce que mon oncle, qui pouvait seul l'instruire, se soucia fort peu de lui donner de ses nouvelles.

Cependant le cher Thomas approchait du village où il devait prendre la diligence : son voile chiffonné, son ju-

pon déchiré, sa robe couverte de plâtre et de boue, le replongèrent dans de nouvelles anxiétés. Comment se présenter à la voiture dans ce grotesque équipage? comment se procurer des habits d'homme sans se faire moquer de soi, et piquer la curiosité qui pourrait avoir des suites funestes? Il maudit la terreur panique qui avait fait disparaître Dick et sa valise, et il marchait toujours en cherchant quelqu'expédient que son cerveau fatigué lui refusa long-temps.

Déjà il voyait le clocher du village, dont l'aurore naissante dorait la flèche; déjà il entendait le bêlement des agneaux, le mugissement des bêtes à cornes; déjà le pavé résonnait au loin sous les roues pesantes des rouliers; il était jour enfin, et mon oncle aperçut plus distinctement encore le délabrement ridicule de ses vêtemens; il se pressa de s'en dépouiller, les jeta dans un fossé, et poursuivit sa route, ne possédant au monde

que sa culotte de peau, ses bas, ses souliers et la petite bourse de Fanny.

Il entra dans le village, pâle et défait, comme on l'est après une nuit pénible passée sans boire et sans manger. Une bonne femme, qui l'aperçut la première, s'écria qu'on l'avait volé; mon oncle saisit cette idée, et dit aussitôt comme la bonne femme : les badauds de l'endroit, car il y en a partout, se rassemblèrent autour de lui; il fallut leur faire une histoire, et il la fit si naturellement qu'on le conduisit chez le juge de paix, qui reçut sa déposition et qui mit ses *watch men* en route après des voleurs qui n'existaient pas.

Mon oncle ne fut pas plutôt débarrassé du juge de paix qu'il pensa au plus pressé. Il se rendit à l'auberge où relayait la diligence; il mangea au coin du feu la tranche de *roast-beef*, il but la mesure de *strong beer;* l'hôtelier lui abandonna pour sa guinée une redin-

goté et un chapeau passables; monsieur Jeffris prit sa place dans la voiture, et il se crut à la fin de ses épreuves lorsqu'il roula sur le grand chemin de Londres : le ciel en avait autrement ordonné.

Il arriva le soir dans la capitale, excédé de fatigue, et ayant plus d'envie de dormir que d'aller voir le père Thompson. Il avait d'ailleurs son petit amour-propre, et il était bien aise de s'arranger décemment avant de se présenter devant lui : il se rendit donc à une taverne de modeste apparence, soupa de bon appétit, et monta à une chambre à deux lits, dont l'un lui était destiné; l'autre était pour un sergent d'infanterie que sa mauvaise étoile avait amené dans la même auberge et qui commençait à se déshabiller. Deux voyageurs commensaux d'un même appartement ne se couchent pas sans se saluer, et cette première politesse

engage nécessairement la conversation. On parle volontiers de ce qui flatte ou de ce qui intéresse le plus, et ces messieurs, en se déculotant, raisonnaient combats et tactique, comme s'ils eussent été des Buonaparte.

Le sergent était une espèce d'original qui, à l'entendre, avait fait des choses incroyables, et mon oncle, à qui ses hauts faits étaient indifférens, l'écoutait sans répondre et commençait à bâiller. Mais le sergent s'avisa de mettre les Anglais au-dessus des Romains, et les Français au-dessous des troupes du roi de Portugal, qui ne valent pas mieux que les soldats du curé de Liége, ou que les faquins qui montaient la garde avec des parasols à la porte du Vatican : mon oncle secoua vivement les oreilles, et cependant il se possédait encore. Son caractère bouillant l'emporta sur toute espèce de considération lorsque le sergent, en étei-

gnant la chandelle, se vanta, entr'autres exploits, d'avoir lui seul fait fuir à Culloden tout un piquet de troupes françaises. Il était de la prudence de se taire ; mais mon oncle, poussé à bout, riposta au sergent par un *tu en as menti* fortement prononcé, et il ajouta : « Les » Français se sont battus comme des » diables à Culloden, et si les monta- » gnards nous eussent secondés, nous » forçions le duc de Cumberland et son » armée à se jeter dans la Ness. — Nous » eussent secondés!.... nous forçions!.... » Tu es donc un Français, toi ? — Oui, » f..., et je m'en fais honneur ! — Je t'ar- » rête *de par le roi.* — Et moi, je te » cogne. » Et mon oncle, déjà hors du lit, avait été chercher le sergent dans le sien ; il le tenait aux cheveux d'une main, et le frappait de l'autre où il pouvait l'attraper. Imprudent, mauvaise tête! que de sottises tu feras encore !

Le sergent se défendait vigoureuse-

ment, et, au bruit des tables et des chaises renversées, le cabaretier et son aide de cuisine accourent et s'informent de la cause du tumulte. Le sergent, qui était dans toute sa force, tenait alors mon pauvre oncle sous lui, et l'aurait assommé si on ne lui eût ôté des mains. Le sergent le dénonça au cabaretier comme un partisan des Stuarts, et il ordonna au marmiton d'aller chercher un constable : le cabaretier, que Thomas intéressait, essaya de fléchir le sergent : celui-ci, outré des coups qu'il avait reçus, ne voulut rien entendre ; il menaça l'hôtelier de le dénoncer lui-même, si son garçon n'obéissait à l'instant. Il fallut céder, et le sergent impitoyable tint mon oncle en respect avec la pointe de son sabre jusqu'à ce que le constable arrivât.

Le courage ne pouvait rien dans cette conjoncture : pas de pelle, point de pincettes, rien à jeter à la tête du ser-

gent. Mon oncle, outré de rage, se rongeait les poings en marchant à grands pas dans la chambre; il s'arrachait les cheveux, se frappait le crâne contre les murs, et n'en était pas plus avancé. Le constable arriva avec deux wath-men. Mon oncle, interrogé, avoua qu'il était des troupes françaises faites prisonnières à Inverness. Il se garda bien de parler du régiment anglais dans lequel il avait servi, de ses camarades qu'il avait échinés, et de sa désertion. Il dit que depuis la défaite du prince Édouard il avait erré en Écosse et en Angleterre, cherchant toujours, pour repasser en France, une occasion qui ne s'était jamais présentée.

Le constable le fit habiller, le mit dans un fiacre et le conduisit à la prison de Newgate. Il y passa le reste de la nuit, sur la paille, à maudire sa destinée, ou plutôt sa fatale imprudence.

Le lendemain, un commissaire des guerres vint prendre de lui les renseignemens qui devaient constater la vérité de sa déclaration, et il fut décidé qu'il irait partager le sort de ses compatriotes pris à Culloden ou ailleurs. En conséquence, on l'agrégea à l'équipage d'un navire marchand qu'un petit corsaire anglais avait pris et conduit dans la Tamise; on leur attacha à tous les mains derrière le dos, et leur escorte leur fit prendre le chemin d'Yarmouth.

Les grandes infortunes sont faites pour les grands hommes, et si on considère Régulus, Jugurtha, Mithridate, César, Pompée, Caton, se donnant la mort ou la recevant de leurs ennemis; si, parmi les modernes, on s'arrête à Bayard, à Nemours, à Turenne, à Charles XII, à Bellille, à Dampierre, à Marceau, tués après des victoires ou au sein de la victoire même, on avouera

que le fameux Thomas devait s'affecter peu d'un revers qui lui laissait au moins l'espérance : aussi prit-il galamment son parti dès la fin de la première journée.

CHAPITRE VI.

Qui paraîtra incroyable et qui l'est moins que la surprise de Crémone.

On rit, on chante, on boit en prison comme ailleurs quand on a de l'argent. Le gousset de mon oncle était passablement fourni ; il faisait régulièrement ses quatre repas, et, comme il aimait la société, il régalait de temps en temps trois ou quatre amis qu'il avait choisis parmi ce qu'il y avait de plus brave et de plus crapuleux dans l'espèce de bagne où il était renfermé.

Avec les dispositions heureuses qu'il avait reçues de la nature, ces messieurs lui firent faire du chemin en peu de temps : ce fut d'eux qu'il apprit que la morale est inutile, la religion un préjugé, la probité une duperie. La consé-

quence de cette première donnée est que les hommes n'ont rien en propre, que la terre est à tous et que tous ont un droit égal à ce qu'elle produit. Malheureusement, il ne pouvait mettre en pratique à Yarmouth ces principes sublimes; mais ils germaient dans son âme, ils y fructifiaient, et il n'attendait que le moment qui le rendrait à lui-même pour sortir tout à fait de la classe commune.

Cependant on ne va pas très-loin avec sept à huit guinées quand on vit bien et qu'on se permet de traiter. Mon oncle, qui n'avait jamais possédé un pareil trésor, l'avait cru inépuisable, et, comme il est dur de renoncer à un certain bien-être, il prit de l'humeur quand il en fut à sa dernière couronne. Il devint brutal et querelleur quand il se vit réduit au pain, aux fèves et à l'eau du roi Georges. Mais il avait pris sur ses camarades un ascendant qu'il avait dû

d'abord à sa petite opulence, et qu'avaient augmenté et soutenu une figure martiale, un caractère énergique et un esprit capable de conceptions hardies. Ses compagnons de malheur avaient pris insensiblement l'habitude de lui céder en tout; ils lui pardonnaient ses brusqueries, et ils étaient disposés à suivre l'impulsion qu'il plairait à Thomas de leur donner. Il était chef de parti sans le savoir, et sans autre droit que celui

> Qu'un esprit vaste et ferme en ses dessins
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Il soupirait pour sa liberté, sans avoir imaginé encore que la force ou l'adresse pût la lui rendre. Des murs élevés, des portes solides, des geôliers actifs et une garde militaire ne lui permettaient pas de se livrer à un espoir chimérique; son imagination même ne s'y était ja-

mais arrêtée, et, pendant cinq à six mois, il avait trompé l'ennui qu'amène l'oisiveté en apprenant à tirer des armes d'un maître à qui il enseignait à jouer du flageolet.

Un événement très-faible en lui-même amena une étrange révolution dans les prisons d'Yarmouth : les guichetiers avaient apporté la pitance du jour, et le roi Georges, ou le geôlier en chef, avait jugé à propos de retrancher la livre de beurre qui assaisonnait ordinairement trois boisseaux de fèves dures et noires. Un prisonnier se permit quelques observations assez fortes, auxquelles l'homme de garde qui accompagnait la chaudière répondit par un coup de bourrade qui jeta le raisonneur à la renverse : c'était justement un des chenapans que mon oncle avait pris en affection.

« Sacredieu ! s'écria-t-il en français, » il faut que nous soyons bien bêtes

» pour nous laisser traiter ainsi par une
» vingtaine d'hommes, parce qu'ils ont
» des fusils. Prenons les clés de ces
» marauds-là, sortons; la garde fera
» feu, mais elle n'en tuera que vingt,
» les autres prendront fusils et cartou-
» ches, et seront hors la ville avant que
» la garnison ait le temps de se mettre
» sous les armes: on gagnera le bord
» de la mer, on se jetera dans cinq à
» six bateaux-pêcheurs, et on fera voile
» pour la France. Allons, amis, à moi! »
Et il prend au collet le soldat qui a terrassé son camarade et il le désarme, et les autres fouillent les guichetiers, et les clés sont enlevées et les portes ouvertes.

Mon oncle, en sa qualité de chef, sort le premier, les autres se précipitent après lui, la garde se range à la hâte, les Français essuient la décharge, dix-huit tombent, Thomas n'est pas touché. s'arme, il charge en marchant,

compagnons l'imitent, et les voilà sortis de l'enceinte, ayant vingt coups prêts à tirer.

Ils marchent précipitamment, mais en bon ordre. Ils ne connaissent pas la ville, et au détour d'une rue ils tombent sur un poste de trente hommes qui avaient eu le temps de se mettre en défense. En un instant la baïonnette a décidé l'affaire, les Anglais sont culbutés, l'un d'eux est pris, Thomas le force à lui servir de guide, et lui ordonne de le conduire vers la mer.

Le soldat, troublé ou capable d'une ruse de guerre, obéit; mais il fait sortir les Français par la porte du port, et les met sous une redoute qui en défend l'entrée. Thomas, furieux, lui casse les reins d'un coup de fusil, et au même instant la batterie du fort tire à cartouches et jette trente à quarante de ces braves sur le pavé. La générale bat dans la ville, déjà les compagnies se forment

et marchent, Thomas va être pris entre deux feux, il n'espère pas de quartier; un prodige seul peut le sauver: il imagine et exécute à la fois.

La redoute qui protége le fort n'est défendue du côté de terre que par un épaulement et n'est gardée que par quarante hommes; Thomas profite du moment où les canonniers rechargent leurs pièces, il court droit au fort, il y pénètre à travers la fusillade, il égorge la garde, il force les portes d'un magasin d'armes et il arme le reste de son monde.

Il ne perd pas une minute et fait toutes ses dispositions: il range ses soldats d'infanterie le long du parapet, il met ses artilleurs aux pièces, il les fait pointer sur la ville; ses matelots apportent ce qu'ils trouvent de charbon et de grils pour faire rougir des boulets.

Cependant le régiment de milice de Midlesex s'avançait, croyant n'avoir à

réduire que trois cents prisonniers sans armes : on est étonné de les voir maîtres du fort. Le colonel déploie sa colonne sur les quais, et combine un plan d'attaque avec son état-major. Pendant qu'il délibère, le général Thomas engage l'affaire à coups de canon ; son infanterie fait un feu roulant qui met le désordre dans les rangs ; les Français encouragés redoublent d'efforts et de prestesse ; les ennemis se cachent derrière les maisons ; le colonel et ses officiers-majors, restés seuls, tombent enfin d'accord sur un point, c'est qu'il faut se retirer.

Déjà Thomas se croit victorieux ; déjà le pavillon rouge est abattu et remplacé par un pavillon français que mon oncle avait fait avec le devant de sa chemise. Le charbon est allumé, les boulets rougissent, et nos Français ne doutent pas qu'en mettant le feu à quelques maisons d'Yarmouth ils n'obtien-

nent des provisions et un bâtiment pour passer en France : c'est à cela que se borne leur ambition.

Mais un général de seize ans ne peut pas tout prévoir. L'attention et les efforts de Thomas se dirigeaient contre la ville, et il ne s'apercevait pas que le vice-amiral commandant la marine, vieux renard sachant à fond son métier, se disposait à le chauffer de près.

Il avait fait amarrer sous le fort les vaisseaux dont les manœuvres n'étaient pas en état, et le canon de mon oncle ne pouvant plonger perpendiculairement, ils se trouvaient hors d'atteinte. Il avait fait conduire au milieu du port deux frégates de cinquante canons, dont les hunes étaient chargées d'hommes armés de pierriers et d'espingoles qui, portant la balle plus loin que le fusil, devaient faire taire la mousqueterie de la redoute. Derrière les frégates étaient deux galiotes à bombes desti-

nées à écraser ou à disperser ceux qu'on ne pourrait ajuster du haut des hunes. D'un autre côté, le régiment de Midlesex, qui ne pouvait se battre à découvert devant vingt pièces en batterie, faisait des coupures derrière les maisons, et se retranchait avec des charrettes et des gros meubles, pour repousser les sorties, s'il prenait à mon oncle la fantaisie d'en tenter. Tout cela se disposait avec ordre et diligence, et le général Thomas touchait à sa ruine totale lorsqu'il se croyait sûr du plus brillant succès.

Les boulets étaient rouges, les canonniers commençaient à les faire rouler dans les pièces; plusieurs étaient déjà tombés sur les édifices d'Yarmouth quand un carillon d'enfer fait tourner mes héros français du côté de la mer. Les pierriers des hunes, les batteries des frégates, les mortiers des galiotes, tout fait feu à la fois; les balles et les

bombes pleuvent dans la déroute ; le plus grand nombre est tué ou mutilé avant qu'on puisse retourner les canons et les pointer contre le port ; le sang coule, il ruisselle, et les plus hardis pâlissent; Thomas, l'intrépide Thomas perd lui-même la tramontane ; il prononce le cri fatal : *Sauve qui peut!* cri qui déshonore un général fait et qu'on peut pardonner à un commandant de hasard âgé de seize ans. Au reste, que vous pardonniez au non, il n'en sera ni plus ni moins.

A ce cri, le désordre est porté à son comble; on jette les armes, on se presse, on se culbute, on sort de la redoute, on fuit sans savoir où on va ; les uns se précipitent dans la mer, d'autres vont se jeter sur les baïonnettes des milices anglaises, quelques-uns se dispersent dans les rues et sont tués à coups de fusil. Mon oncle, après avoir erré à l'aventure, se trouve sur le bord

de la rivière qui se jette dans le port au nord de la ville ; huit de ses camarades l'ont suivi machinalement; six savent nager et passent avec lui à l'autre bord; ils courent, ils filent le long de la côte, en tirant sur Wursted ; ils aperçoivent à peu de distance des champs de houblon; ils se courbent, ils se traînent sur les genoux et les mains, ils y entrent sans être aperçus.

Le vice-amiral et le colonel avaient autre chose à faire que de s'occuper de sept à huit fuyards. Il fallait détruire le gros des insurgés, sauf à se mettre ensuite à la recherche de ceux qui auraient échappé. Il restait à peine une heure de jour, il était essentiel d'en profiter, et ce fut ce qui sauva mon oncle.

La nuit vint. Les malheureux, excédés de fatigue et de faim, se levèrent, mangèrent du houblon et reprirent quelques forces. Ils tinrent ensuite conseil, et tous étaient d'avis différens. On

se contredit, on s'aigrit; on reprocha à mon oncle la témérité d'une entreprise qu'on ne regardait plus que comme une folie : tel est le sort de ce qu'on appelle un grand homme. Le succès seul le justifie ;

Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Il fallait pourtant se décider à quelque chose : se rendre à Yarmouth, c'était le moyen le plus sûr d'être pendu promptement ; se cacher et piller la nuit, cela ne pouvait durer long-temps : on se détermina à retourner à la côte, à chercher un bateau et à s'embarquer, dût-on crever de faim en route.

Voilà donc le général sans armée, et ses compagnons, redevenus ses égaux, allant de rochers en rochers, tâtonnant, ne trouvant rien et jurant en proportion de leur mauvaise humeur. Ils arrivent à un petit village bâti sur le brod

de la mer. Les habitans, laboureurs et pêcheurs, selon les saisons, avaient leurs bateaux attachés devant leurs portes, et dormaient tranquillement, *les uns avec leurs femmes, et les autres tout seuls.*

Les bateaux étaient arrêtés par des chaînes de fer qui s'enfilaient les unes dans les autres, et dont la dernière faisait, autour d'un poteau élevé, plusieurs tours terminés par un fort cadenas. On ne brise pas cela avec les mains, et on n'avait pas même un couteau : il n'y avait d'autre parti que d'arracher la pièce de bois. Mes sept lurons poussent, tirent, s'agitent, se démènent; le bruit qu'ils font réveillent les mâtins du village, ils aboient devant les portes ou dans les maisons; les habitans s'inquiètent et se lèvent; le shériff du lieu, qui procédait à la fabrication d'un petit magistrat, s'arrête, au grand mécontentement de madame la shérive, prend

sa perruque, son long bâton blanc, et la chemise en avant, et pour cause, il sort pour s'informer de la cause du vacarme qui l'a dérangé de ses fonctions matrimoniales.

Pendant qu'on s'interroge, qu'on se répond, qu'on allume des lanternes, qu'on se met en état de se présenter plus décemment, le poteau a cédé aux efforts soutenus de mes aventuriers, ils ont démêlé les chaînes, ils se sont emparés du meilleur bateau, et poussé les autres à la dérive, pour qu'on ne coure pas après eux.

La mer était houleuse, et il n'était pas possible de gagner le large dans un aussi frêle bateau, que la moindre lame devait emplir ou renverser. Il fallut ramer en longeant la côte, et tâcher de repasser devant le port d'Yarmouth, pour entrer dans la Manche. Les ténèbres favorisaient les fugitifs; ils avaient du courage, de la force, et

ils espéraient avoir dépassé le port avant que le jour permît à la garde du fort de les signaler. Si le vent tombait, ils se proposaient de s'éloigner de la côte. et ils comptaient rencontrer quelque bâtiment français qui les prendrait à son bord.

Le succès cependant ne répondait point à leurs efforts. D'abord ils avancèrent peu, bientôt le bateau demeura immobile ; ils s'aperçurent enfin qu'ils rétrogradaient. Ils ne savaient à quoi attribuer ce prodige, et ils se donnaient au diable pour en démêler la cause : elle était très-simple. Ils étaient près du golfe de Boston, la mer montait, et les flots, qui de toutes parts se réunissaient et se précipitaient vers l'embouchure du golfe, entraînaient le bateau. Hors d'haleine et découragés, ils abandonnèrent les avirons et se livrèrent à la merci des flots.

Bientôt ils se trouvèrent à l'entrée

du golfe, dans lequel les courans les portèrent avec rapidité. Ils allaient retoucher cette terre qu'ils avaient tant d'intérêt de fuir, et leur perte paraissait inévitable : un hasard inespéré les sauva.

Une chaloupe à mât et à voile triangulaire sortait de Boston vent arrière; quatre rameurs secondaient le vent, et hâtaient la marche, malgré l'impétuosité de la marée contraire. Le bateau de nos Français, sans gouvernail, sans manœuvres, emporté à l'aventure, allait se croiser avec la chaloupe, ou peut-être l'accrocher, et la violence du choc devait submerger le plus petit des deux bâtimens. L'amour de la vie se réveille dans le cœur de l'homme le plus malheureux à l'aspect d'un danger imminent : nos aventuriers reprirent leurs rames pour éviter la chaloupe, mais ils n'avaient parmi eux que trois matelots; les autres, qui pouvaient les aider dans

toute autre circonstance, leur nuisaient dans celle-ci, et rendirent inutiles leur adresse et leurs efforts. Des contre-temps ou des coups d'aviron contraires à la manœuvre que voulaient faire les trois matelots mirent le bateau en travers ; l'avant de la chaloupe lui donna dans le flanc et le fit aussitôt chavirer. A l'instant où le bateau est totalement incliné, où la mer y entre en abondance, mes sept aventuriers, par un mouvement machinal et prompt comme la pensée, saisissent le bordage de la chaloupe, et sautent dedans, sans autre intention que d'échapper à la mer.

Les rameurs tournent le dos au but vers lequel ils se dirigent. Les Anglais qui conduisaient la chaloupe n'avaient donc pas vu le bateau qui venait d'être englouti. Figurez-vous leur étonnement lorsqu'ils voient au milieu d'eux sept Français qui semblent tombés du ciel : la frayeur s'empare d'eux, ils tombent

à genoux et demandent la vie. Nos Français, qui allaient la leur demander, reprennent courage et profitent de l'occasion que la fortune leur présente. Ils confisquent la chaloupe à leur profit, et, après s'être assurés que les quatre Anglais sont sans armes comme eux, ils leur ordonnent de continuer la manœuvre ; les trois matelots français travaillent avec eux, les autres veillent sur les prisonniers.

Quel changement de situation ! Cinq minutes avant, tout était désespéré, et maintenant nos aventuriers sont maîtres d'une grande chaloupe bien gréée, bien conduite, et qui peut en trente-six heures les mener à la côte de France. Mon oncle, ravi, enchanté, oubliait que depuis seize heures il n'avait eu pour se restaurer qu'un peu de houblon, qui n'est pas très-restaurant. Il allait chantant d'un bout de la chaloupe à l'autre, portant sur l'épaule, en guise de fusil, un mauvais

aviron dont il se proposait de casser les reins au premier Anglais qui ne ramerait pas comme il faut.

En allant et venant, lorsque Thomas fut las de chanter et que le silence qui régnait sur la plaine liquide ne fut plus interrompu que par le bruit mesuré des rames, il crut entendre quelque gémissemens partir de dessous un abri formé, à l'arrière de la chaloupe, avec un morceau de toile soutenu sur deux bâtons croisés. Il s'approche, il se baisse, il alonge le bras : c'est une femme qui pleure..... Ce n'est rien pour mon oncle; mais auprès d'elle est un sac, et près du sac un petit baril. O surcroît de bonheur! le sac est rempli de pain frais, et le baril contient du rhum d'exellente qualité. Thomas jure, rit et saute d'aise: il distribue des vivres à ses compagnons, et leur fait boire un grand coup, mais rien qu'un, parce qu'il est essentiel de conserver sa tête, et il va remet-

tre le petit baril auprès de la femme, qui continue à se lamenter et à gémir.

« Qu'est-ce donc, demanda-t-il à » un matelot anglais, que cette guenon » qui pleure là-bas au bout? — C'est » une malheureuse que nous conduisions à Botany-Bay. — Vous alliez » en Amérique dans une chaloupe? — » Nous allions rejoindre notre vaisseau, » qui est mouillé à une demi-lieue de » l'entrée du golfe. — Ah! vous avez » un vaisseau..... et qu'est-ce que c'est » que ce vaisseau-là? — C'est un bâtiment de trois cents tonneaux chargé » de toiles pour les colonies. — Ah! » diable! armé en guerre? — Non. — » Et de combien d'hommes? — Dix.— » Il n'en reste donc que six à bord?..... » Mes amis, l'appétit vient en mangeant: il faut prendre ce vaisseau-là. — » Il faut le prendre, répètent les six autres. —Nous le vendrons à Dunkerque, » poursuit mon oncle. — Nous le ven-

» drons..... — Jusqu'à la quille, et nous
» nous divertirons tant que nous au-
» rons de l'argent. — Bravo, Thomas!
» bravo, mon ami !

» — Ah ça, coquin! reprit mon oncle
» en s'adressant au matelot anglais, si
» tu nous as dit vrai, on reconnaîtra la
» chaloupe et on nous laissera aborder
» sans difficulté; alors nous te prouve-
» rons que nous sommes de bons en-
» fans: si au contraire tu nous as menti,
» si ton capitaine brûle seulement une
» amorce, nous vous jetons tous quatre
» à la mer. »

Le pauvre Anglais jura ses grands dieux qu'il avait dit l'exacte vérité; mon oncle lui fit boire un coup, et on mit le cap sur le vaisseau qu'on voulait enlever. Quand on en fut à la portée du mousquet, on lia fortement les quatre Anglais à leurs bancs, et on aborda comme on l'avait prévu. Mon oncle et trois autres sautèrent après les

manœuvres et grimpèrent sur le tillac comme des écureuils. Deux hommes faisaient le quart, et fumaient tranquillement leur pipe en attendant leur chaloupe. Avant qu'ils pussent reconnaître, avant même qu'ils eussent jeté un cri, mon oncle et un de ses camarades avaient empoigné le premier ; les deux autres avaient empoigné le second, et les avaient envoyés avec les merlans et les marsouins.

Armés chacun d'un lévier du cabestan, ils descendent dans l'entrepont, et en assomment trois autres qui dormaient dans leurs hamacs, et qui passent, sans s'en douter, du sommeil à la mort. Après cette expédition qui assurait la victoire, nos gens entrent dans la chambre du capitaine.

Il tenait un verre de punch que venait de lui verser son mousse. A l'aspect de quatre inconnus armés de léviers teints de sang, le verre lui tombe

des mains ; il n'a pas la force de se lever de son fauteuil, et demande d'une voix tremblante ce que cela signifie. « Rien, lui répond mon oncle, une ba» gatelle : ton vaisseau a changé de » maîtres, et tu vas descendre dans la » cale jusqu'à nouvel ordre. » Le capitaine marche sans répliquer un mot, saute, sans se faire prier, sur des ballots de toile, et on ferme les écoutilles par dessus lui.

Ceux qui étaient restés dans la chaloupe montèrent alors à bord avec les quatre Anglais, que sept hommes pouvaient aisément contenir, et à qui, par cette raison, on ne fit aucun mal. Mon oncle, rétabli par ce coup de maître dans l'estime de ses compagnons, fut aussitôt proclamé capitaine.

Il ordonna d'abord de mettre le vaisseau sous voiles, et de cingler vers Dunkerque. Deux ou trois de ses camarades ne voulaient pas qu'on perdît la

chaloupe, qui valait son prix; mais mon oncle jugea qu'il ne fallait pas s'amuser à la bagatelle; que, pour conserver le vaisseau, il n'y avait pas de temps à perdre, et il en fallait pour hisser la chaloupe sur le tillac. On se rendit à ces raisons, et un des siens dénouait les amarres qui retenaient l'esquif... Thomas, à qui une bonne action n'a jamais rien coûté tant qu'elle n'a point blessé ses intérêts, Thomas arrêta cet homme, et fit une réflexion qui fut généralement approuvée : « A propos, dit-il, et » cette pleureuse qui est restée là-de- » dans? Il est inutile de l'exposer à se » noyer. Il faut la mettre dans un coin » de l'entrepont ; nous la mènerons en » France. Si elle sait un métier, elle tra- » vaillera ; si elle n'en a point et qu'elle » soit jolie, elle fera comme tant d'au- » tres. »

Deux hommes descendirent donc dans la chaloupe, prirent cette femme,

et la mirent à bord. Elle s'évanouit dès qu'elle fut sur le vaisseau, et mon oncle, ennemi des petits soins et plus encore de l'embarras, la fit descendre dans un des hamacs. Les porteurs, aussi peu galans que Thomas, la jetèrent au hasard auprès d'un des Anglais qu'ils avaient assommés, et revinrent faire le service.

Le jour commençait à paraître ; les côtes de France se montraient dans l'éloignement, et le faîte de la tour de Dunkerque semblait sortir du sein des eaux. On courait trois lieues à l'heure, avec un vent de côté qui enflait toutes les voiles ; les matelots anglais, sans défense et sans ressources, secondaient franchement nos flibustiers ; six heures au plus encore, et ils seront dans le port.

Le capitaine Thomas, très-mauvais marin, mais officier très-actif, avait l'œil à tout : en examinant le dehors du

navire, il s'aperçut qu'un des sabords de la cale était entr'ouvert. Il soupçonna celui qu'il avait dépouillé de son grade et de son vaisseau de chercher à se jeter à la nage, ou de tenter à introduire l'eau de la mer dans le bâtiment, et d'envoyer à fond les vainqueurs et les vaincus. Comme sa présence n'était pas de la première nécessité sur le tillac, il descendit pour s'assurer de la vérité. Heureusement, le pauvre capitaine ne pensait qu'à déplorer la perte de sa fortune, car un incident assez extraordinaire lui eût laissé la liberté de faire ce qu'il aurait voulu.

En traversant l'entrepont, mon oncle passa près du hamac où on avait déposé la pleureuse, et lui trouva une partie du visage baignée dans la cervelle du malheureux auquel on l'avait accollée. Mon oncle, qui avait comme un autre une façon d'honnêteté, jeta le défunt en bas du hamac, et se mit en devoir de

débarbouiller, avec la couverture, l'infortunée dont l'évanouissement durait encore. En frottant, en essuyant, il regardait, il s'arrêtait, il essuyait encore, il s'étonnait, il croyait reconnaître..... « Sacredieu! c'est elle! c'est elle! s'écria» t-il enfin. » Et il l'enlève, et il la porte dans la chambre du capitaine; il la met sur le lit, il force toutes les armoires, il trouve du linge blanc et des cordiaux, il en fait avaler quelques gouttes, il frotte les tempes, il lave le joli visage avec de l'eau et du vinaigre; il a enfin la satisfaction de rendre les sens à celle pour qui il donnerait sa vie.

« C'est vous, madame!......... c'est » vous!...... Eh! par quel diable de ha» sard alliez-vous à Botany-Bay seule » et dans cet équipage? qu'avez-vous » fait de milord Seymour?» Et sans écouter ce que lui répondait Fanny, il se repentait, il s'accusait, il se désespérait de l'avoir laissée si long-temps sans

secours. La jeune dame, également étonnée de retrouver Thomas, ne parlait d'abord, comme lui, qu'en mots entrecoupés et sans liaison. Ils se remirent insensiblement, la conversation prit un tour raisonnable; et lorsque Fanny sut qu'elle n'était plus au pouvoir des Anglais, elle jeta un cri de joie et s'évanouit une seconde fois.

Thomas craignit qu'elle ne fût morte, et il perdit la tête tout-à-fait. « Venez, » venez....... courez, à moi, criait-il de » la porte de la chambre; qu'on ne la » touche pas, disait-il à ceux qui des- » cendaient à la hâte; qu'on me donne » de l'eau-de-vie, du rhum, tout ce qu'il » y a de plus fort; mais qu'on ne la tou- » che pas, je voudrais pouvoir ne pas » la toucher moi-même......... C'est la » femme la plus jolie, la plus respecta- » ble, la plus bienfaisante des îles bri- » tanniques: ma part de prise, mon au- » torité, mon bras, mon sang, tout est

» à elle. » Et il était à genoux devant son lit, et il lui baisait les pieds, et il lui entr'ouvrait la bouche avec une cuillère d'argent, et il y versait un peu de rhum, et il prenait le bas de la robe, et il le portait sur son cœur.

Ses camarades le croyaient fou, et il en avait tout-à-fait l'air: extrême en tout, Thomas ne pouvait rien faire comme un autre. L'excès de son agitation ne l'empêcha pourtant pas de réfléchir que si elle n'était pas morte, l'air ferait peut-être plus d'effet que le rum. Il ouvrit les fenêtres de la chambre, il en approcha le fauteuil du capitaine; il enveloppa avec respect, dans une pièce de voile, les jambes et le corps de Fanny, sur laquelle il se croyait indigne de porter la main, et il l'assit dans le fauteuil, la tête appuyée sur son épaule, qu'il avait couverte d'une serviette blanche.

Bientôt une légère teinte rose perça

à travers la pâleur ; la respiration devint sensible, les yeux se rouvrirent, et un souris obligeant fut la récompense des soins de Thomas. Les esprits se remirent tout-à-fait, et cet évanoissement, causé par une joie immodérée, fut le dernier accident qu'éprouva cette intéressante victime. Jugez de ce qu'elle avait dû souffrir !

Les deux pauvres témoins à son mariage avaient reçu de Seymour une gratification qui les avaient fait exister pendant quelques temps. Il n'est pas d'habitude qui se contracte aussi aisément et dont on se défasse avec plus de peine que celle de l'aisance. L'un de ces gueux vit avec effroi les privations qu'allait lui imposer encore le défaut d'argent, et il résolut de se soustraire une seconde fois à la misère. Il était clair que le jeune lord s'était marié à l'insu de ses parens; il était donc certain qu'il avait fait un mariage disproportionné :

il était donc évident que le service le plus essentiel qu'on pût rendre à son père c'était de l'en instruire, et il n'était pas douteux qu'il ne payât chèrement un tel avis. C'était souffler le chaud et le froid, c'était crier, *vive le roi! vive la ligue!* Mais tant de gens font tous les jours ce métier-là sans qu'on s'en étonne, que la conduite du mendiant ne paraîtra pas du tout extraordinaire.

Il se rendit à l'hôtel du vieux lord Seymour, dont l'entrée lui fut interdite: un malheureux de cette espèce n'approche pas d'un vice-roi d'Irlande. Celui-ci, poussé par la famine, supportait avec constance les rebuffades des valets, et revenait tous les jours à la charge. Il aborda enfin milord au moment où il montait en carrosse. Il s'étendit sur son respect et son attachement pour la famille des Seymour, il s'apitoya sur le sort des pères qui ont

des enfans indignes d'eux, il déclara enfin au vice-roi que son fils était marié à la fille de Robert Thompson, marchand de la cité.

Il aurait parlé deux heures encore que milord n'eût pas pensé à l'interrompre : ce qu'il venait d'apprendre l'avait frappé à l'endroit sensible. Furieux et accablé en même temps, il rentra à l'hôtel, se renferma dans son cabinet, et laissa à sa misère le coquin qui ne pouvait plus lui être utile : ces drôles-là devraient toujours se faire payer d'avance.

Ce n'était pas le mariage de Seymour qui excitait la colère du vieux lord, le défaut de formes légales le rassurait entièrement; mais il était indigné que son fils eût pensé à une alliance qui lui semblait une de ces monstruosités impossibles à concevoir. L'audace de Thompson lui paraissait plus révoltante encore : il aurait donné la moitié

de sa fortune pour se venger d'une manière éclatante du bonhomme et de sa famille. Cependant, comme en Angleterre, où on nous assure qu'on n'est pas libre, le roi lui-même ne peut attenter à la sûreté d'un citoyen, milord, après avoir exhalté sa fureur, fut contraint de chercher des moyens doux qui le conduisissent au but qu'il se proposait: c'était de détacher son fils d'une femme qui n'aurait dû être pour lui que l'objet d'un simple amusement.

Il fit chercher le père Thompson, qu'on trouva facilement, et il le manda chez lui. Thompson se présenta avec la simplicité des mœurs antiques et la confiance que donne une sévère probité. Il écouta d'un front calme les reproches de milord, qui l'accusait d'avoir donné les mains à ce qu'il appelait la honte des Seymour; mais il s'indigna de la proposition que lui fit ce seigneur de recevoir dix mille guinées pour faire

passer sa fille sur le continent. Il répondit avec fermeté que le mariage s'était fait à son insu, qu'il avait blâmé le premier l'imprudence des jeunes époux, mais que jamais il ne trafiquerait de l'honneur de sa fille. Milord chassa durement l'homme qui venait de se montrer digne de son estime, et il se rendit chez milord Chatam.

Celui-ci apprit avec peine la nouvelle d'un engagement qui, bien que frivole en apparence, pouvait renverser le projet d'établissement concerté entre le vieux Seymour et lui. Encore un an, et le jeune homme devait jouir du bien de sa mère : la droiture de ses principes était assez connue de milord Chatam, pour lui faire craindre qu'il ne ratifiât son mariage à sa majorité : c'était ce qu'il fallait prévenir ; mais quel biais employer? Milord Chatam était revêtu de toute l'autorité que peut avoir un ministre anglais; mais cette autorité est

restreinte par la loi, et on ne peut sans danger franchir les limites qu'elle a posées. La nation entière avait les yeux sur lui, sa conduite était sévèrement scrutée; les journaux du parti de l'opposition relevaient ses moindres fautes, lui en attribuaient quelquefois qu'il n'avait pas commises, et il n'osait ni saisir les presses, ni faire déporter les journalistes, même en se servant de ces grands mots dont on abuse encore ailleurs à l'année quand on veut perdre quelqu'un avec des apparences légales, mots usés qui n'ont plus de sens et qui n'en imposent qu'aux imbécilles.

Les seules ressources que ne put et que voulut employer le ministre furent la dissimulation, la ruse et l'adresse. Il convint avec le vieux Seymour qu'ils resteraient quelque temps dans une inaction absolue, pour détruire la confiance qu'avoit inspirée à Thompson son entrevue avec milord; qu'ensuite on attacherait

des gens affidés et adroits à tous les pas de Fanny, qu'on lui tendrait des piéges, qu'on l'entraînerait à des démarches hasardées qui la perdraient dans l'esprit de Seymour. Si cela ne réussissait pas, on l'attirerait à quelque endroit écarté, on la ferait enlever par quelques-uns de ces malheureux prêts à tout tenter pour un peu d'or, et à qui on ne laisse pas connaître la main qui les fait agir ; on l'embarquerait, on la descendrait en Norwége ou en Suède, on la vendrait aux directeurs des mines de cuivre, qui l'emploierait au service des ouvriers ; enfin, on arrangerait pour le jeune Seymour l'histoire d'une prétendue infidélité, moyen de roman connu, mais qui produit toujours son effet sur un cerveau de vingt ans.

Dès le mois suivant, on mit en œuvre plusieurs de ces espions insinuans et porteurs de ce genre de physionomie

qu'inspire d'abord la confiance. Ils se faufilèrent chez les voisins de Thompson et n'en apprirent rien de relatif à Fanny, si ce n'est que, depuis un mois à peu près, elle vivait chez une tante à Hartford. Le nom et l'adresse de la tante connus, les mouchards partirent pour cette ville.

Arabella Thompson était une fille vieille et infirme. En conséquence, en sortant du lit, elle se mettait dans son fauteuil à roulettes, et se faisait pousser à la croisée, où elle passait les journées à prendre du thé et à regarder les passans. En face de sa maison était une auberge, et c'est là que mes coquins se logèrent. Ils ébauchèrent d'abord la connaissance, d'un travers de rue à l'autre, par des révérences qu'Arabella rendait avec beaucoup d'exactitude. Le lendemain, on prit la liberté de lui souhaiter le bonjour; on hasarda quelques mots honnêtes, auxquels la

vieille répondit par un sourire qu'elle s'efforça de rendre agréable et qui ne fut qu'une assez laide grimace. Le troisième jour, Harris, le plus jeune et le plus insinuant de la bande, se présenta chez elle.

Il s'annonça comme un marchand qui allait à la foire de Cambridge, et qui ne voulait pas quitter Hartford sans lui faire des complimens de son frère, avec qui il était en relation de commerce; il l'entretint de sa famille en homme qui avait pris à Londres tous les renseignemens imaginables; il parla peu de Fanny, sur laquelle il ne savait rien, mais il en dit assez pour mettre Arabella sur la voie. Une fille vieille et infirme reçoit rarement des visites; une fille vieille et infirme aime passionnément à parler, c'est le seul plaisir qui lui reste: aussi Arabella s'en donna pour la veille, le jour et le lendemain. Elle raconta beaucoup plus longuement

que moi les amours de sa nièce, son mariage, son départ de Londres.......... Harris savait tout cela. Elle entra dans le détail de son voyage et de son séjour auprès d'elle, de la voiture et des chevaux qui l'avait conduite à Oxford........ Cela commençait à devenir intéressant. Elle s'étendit sur la vie douce qu'elle comptait y mener auprès de son mari, logée sous le même toit et trompant tous les yeux sous des habits d'homme, qu'elle portait avec une grâce toute particulière...... C'était ce qu'on voulait savoir. Elle fit l'énumération de ses fracs, de ses gilets; elle ne fit grâce de rien, pas même d'une cravate; enfin, elle crut faire un acte de discrétion marquée en taisant le nom de l'époux, qui pourtant, disait-elle, était le fils d'un des plus grands seigneurs des trois royaumes.

Harris, enchanté de sa découverte, quitta la tante comme on quitte ordi-

nairement les vieilles dont on n'hérite pas, c'est-à-dire sans beaucoup de cérémonies. Il retourna à son auberge, fit venir des chevaux de poste; mes drôles remontèrent dans leurs chaises, retournèrent à Londres et rendirent compte à milord Chatam du succès de leur mission.

Le ministre, certain maintenant de ne pas se compromettre, écrivit aussitôt au shériff d'Oxford:

« Je sais qu'une fille de Londres, travestie en homme, vit dans le libertinage avec les écoliers de l'université. » On m'assure qu'elle s'attache particulièrement au jeune lord Seymour, dont » l'opulence est un attrait pour les femmes de cette espèce. Il est du devoir » d'un magistrat de faire cesser ces désordres.

» Cependant, pour ménager les mœurs » publiques, vous ne ferez arrêter cette » fille que la nuit. Vous la ferez aussi-

» tôt conduire à Boston : le shériff de
» cette ville recevra mes ordres. »

Et il écrivait à cet autre magistrat :

» On vous amènera d'Oxford une
» fille dont les excès ont mérité la dé-
» portation. Comme elle tient à une fa-
» mille honnête, vous la ferez embar-
» quer secrètement sur le premier vais-
» seau qui partira pour Botany-Bay.
» Jusque-là, vous la tiendrez en prison
» et au secret. »

Milord Chatam, qui ne voulait pas donner sur lui la moindre prise, se serait bien gardé de faire embarquer Fanny à Londres. Sa famille eût pu être instruite de l'acte de violence commis envers elle ; le bon Thompson, généralement estimé, eût trouvé des amis chauds ; et, quoique les apparences fussent contre sa fille, il eût été difficile de ne pas se rendre aux instances et peut-être aux clameurs de ceux qui eussent pris sa défense. Cachée, au contraire

dans une petite ville dont le port est peu fréquenté, il n'était pas probable que personne la reclamât.

Le shériff d'Oxford, pour prouver son respect et son dévouement aux ordres du ministre, se mit lui-même à la tête de ses constables et se rendit la nuit à la maison qu'habitait Seymour. A l'aspect des marques de sa dignité, toutes les portes lui furent ouvertes, et il alla frapper à celle des jeunes époux, qui goûtaient avec sécurité des plaisirs purs toujours nouveaux pour eux.

Le vieux Dick fut étonné d'entendre frapper à cette heure; mais comme il était sans défiance, il se leva tranquillement et demanda ce qu'on voulait: on le somma, au nom du roi, d'ouvrir à l'instant même. Dick, certain que son maître n'avait rien à se reprocher, crut que le magistrat se trompait d'appartement. Pour l'en convaincre, il ouvrit, et il commença un discours tendant à

dissuader le shériff : on ne l'écouta point.

Deux hommes s'assurèrent de lui, les autres pénétrèrent dans la chambre où Fanny reposait dans les bras de Seymour. Ils se réveillent en sursaut, et voient leur lit entouré d'étrangers. L'effroi glace d'abord la jeune épouse, et une douleur poignante froisse son cœur quand le shériff lui ordonne de se lever et de le suivre. Seymour, furieux, fait de vains efforts pour la défendre; il est nu et sans armes. On le remet dans son lit, on emploie la force pour l'y retenir. Il se répand en reproches, en imprécations, dernière et inutile ressource de l'homme désespéré qui n'a pas la faculté d'agir.

On ouvre les armoires ; on oblige Fanny à reprendre les habits de son sexe; on laisse auprès de Seymour et de son valet cinq à six gardes, pour les empêcher de sortir de la nuit ; on

met dans une voiture sa jeune épouse, baignée de larmes et suffoquée de sanglots.

Ceux qui la conduisaient la jugeaient d'après la lettre que les shériff avait reçue du ministre. Ils l'accablèrent d'outrages et d'opprobes : propos obscènes, actions libres, procédés cruels, elle éprouva ce qu'on réserve à ces malheureuses, la honte d'un sexe et le mépris de l'autre. Elle appelait la mort, elle l'appelait à grands cris, et on insultait à sa douleur, qu'on croyait simulée.

Arrivée à Boston, elle eut quelques momens de relâche. Seule dans une chambre où il n'y avait pour meubles qu'un peu de paille, pour alimens que du pain et de l'eau, du moins ses oreilles pures n'étaient plus blessées des infamies qu'elle avait été forcée d'entendre ; elle n'était plus que malheureuse, et elle avait pour consolateurs sa vertu et l'espérance.

Mais, le lendemain, le shériff de Boston brisa tout-à-fait son cœur, anéantit toutes les facultés de son âme, et la jeta dans le dernier désespoir. Elle apprit qu'on allait la transporter aux colonies, qu'elle y vivrait avec le rebut de la société, que la fuite lui serait impossible, et qu'il fallait renoncer à Seymour et à l'estime des honnêtes gens. L'excès même de sa douleur lui rendit des forces et lui donna le courage de se défendre. Elle retrouva une suite d'idées; elle entreprit de désabuser le magistrat, elle lui conta sa déplorable histoire, elle invoqua sa pitié, elle l'attendrit; elle crut avoir trouvé un protecteur.

Le shériff était humain : la jeunesse, la beauté, l'infortune de Fanny le touchèrent en effet ; il la plaignit, il la fit loger et traiter convenablement, mais ce fut tout ce qu'il osa se permettre. Comment désobéir au ministre? pourquoi se faire un ennemi capital d'un

homme aussi puissant que le lord Seymour? qui répondrait d'ailleurs que les efforts qu'on tenterait pour sauver l'infortunée auraient quelques succès? Voilà les réflexions d'un homme du monde qui n'a pas le cœur gâté, mais que l'intérêt personnel conduit.

Le vaisseau que nos Français avaient pris finissait son chargement; les marées étaient de midi : il devait donc sortir de Boston en plein jour. Le shériff voulait épargner à Fanny la honte d'être publiquement conduite à bord : ce procédé, d'ailleurs, s'accordait avec les vues et l'ordre du ministre. Il convint, en conséquence, avec le capitaine que son bâtiment mouillerait à l'entrée du golfe, qu'il enverrait sa chaloupe à minuit, et qu'il accorderait à Fanny les adoucissemens qui seraient en son pouvoir.

L'innocente et malheureuse femme s'était évanouie quand on la livra aux

matelots, qu'on l'éloigna de cette terre où elle laissait son bonheur et sa vie. La vivacité de l'air, les sels dont il est chargé sur la mer, l'avaient fait revenir et l'avaient rendue au sentiment de son affreuse situation. Elle avait pleuré, gémi, jusqu'au moment où on aborda le vaisseau; elle s'était évanouie encore lorsqu'on l'y transporta : enfin l'espérance l'avait ranimée quand elle s'était vue délivrée par un jeune homme qui lui avait des obligations, et les premiers procédés de Thomas la rendirent presqu'à la certitude de revoir son cher Seymour.

Vous allez me demander comment Fanny a su ce qui avait préparé et amené son arrestation; je vous répondrai que c'est ce que mon oncle a oublié de me dire. Il s'est contenté de me rapporter les faits, et vous ne serez pas plus exigeant que moi, si vous le voulez bien.

Quoi qu'il en soit, mon oncle, enragé contre le lord Chatam, le shériff d'Oxford et les autres, et ne pouvant rien sur eux, jugea très-convenable de punir au moins le capitaine qui s'était chargé de l'exécution de leurs ordres. Il le fit monter, lui prononça un très-beau discours sur les égards dus à l'innocence et au malheur; il conclut en lui déclarant qu'il allait le faire prendre à sa grande vergue, et il l'avertit que, s'il voulait auparavant dire deux mots au père éternel, il n'avait pas de temps à perdre. Le capitaine, consterné et tremblant, s'excusa sur l'obéissance qu'il devait au ministre. « Coquin! reprit » mon oncle, le roi, l'empereur, le dia» ble t'auraient donné de pareils ordres, » qu'il fallait t'en moquer, et respecter » dans madame la beauté, la vertu, l'a» mie du capitaine Thomas!.... Pendu » sans rémission : ne me romps pas la » tête davantage! »

Il allait le faire comme il le disait : Fanny, bonne et aimante, incapable de goûter l'affreux plaisir de la vengeance, Fanny s'opposa de tout son pouvoir à l'exécution d'un pareil jugement. Elle embrassa la défense du capitaine, elle plaida sa cause avec le charme de la sensibilité et la grâce que met à tout une femme accomplie. Mon oncle, à demi-vaincu, était debout devant elle ; il écoutait avec respect, en se grattant l'oreille et en faisant une grimace qui voulait dire : Je ne peux rien vous refuser, mais pourtant je ne veux point pardonner au capitaine. Elle termina ses irrésolutions. « Thomas, mon cher » Thomas, mon véritable ami, lui dit-» elle, vous ne me refuserez pas la pre-» mière grâce que je vous demande. » Et elle lui prit une main qu'elle pressa en le regardant avec un sourire si doux !..... Thomas, désarmé, étonné et fâché de se trouver sensible, se tourna

vers le capitaine : « Baise la poussière » de ses pieds, lui dit-il; vis, puisqu'elle » l'ordonne ainsi, et retourne dans ton » trou ! »

Cependant on approchait du port si désiré Plus d'ennemis, plus d'événemens à craindre; la gaîté régnait dans tous les cœurs, la joie se peignait dans tous les yeux. Déjà le vaisseau était sous la protection des forts, déjà le pilote de Dunkerque était venu prendre la barre du gouvernail ; le bâtiment enfin entre à pleines voiles dans le chenal, il est amarré au quai.

C'est partout un événement qu'une prise qui arrive. Les curieux et les oisifs accoururent de tous les coins de la ville, et félicitèrent mon oncle et ses compagnons : jusque-là tout allait fort bien. Le capitaine du port, un caporal et quatre hommes de la garde passèrent à bord, selon l'usage, et se disposèrent à mener les Anglais en prison : mon

oncle trouva cela tout simple ; mais ils voulurent aussi y conduire milady, parce qu'elle était Anglaise, et ici mon oncle se récria ; ils insistèrent ; il commença à jurer très-énergiquement, il couvrit Fanny de son corps, il dit que le roi de France ne faisait point la guerre aux femmes, et qu'on le tuerait avant d'attenter à la liberté de celle-ci. Comme on ne tue pas à propos de bottes un homme qui vient de se signaler, le capitaine du port envoya chercher le commissaire de la marine.

Cet officier était un de ces Français aimables qui honorent la nation. Il écouta mon oncle avec bienveillance et intérêt ; le premier coup-d'œil de Fanny le rangea de son parti, il ordonna qu'on la laissa libre, et Thomas, en reconnaissance ce bon office, colla sa figure barbouillée de sang, de fumée et de poudre, à celle du commissaire, qui voulait en vain s'en défendre.

Les officiers de l'amirauté vinrent à leur tour exercer des fonctions très-lucratives pour eux et très à charge aux autres. Ils examinèrent les papiers du capitaine, déclarèrent son vaisseau de bonne prise ; et pendant qu'ils verbalisaient et qu'ils apposaient les scellés, Thomas, qui ne s'occupait que de Fanny, avait pris son bras, et allait avec elle par les rues, cherchant la meilleure auberge.

Ils arrivèrent à *la Conciergerie* dans un équipage qui ne commandait par la confiance. La jeune dame ne possédait que la robe blanche qu'on lui avait fait prendre lors de son enlèvement : cette robe était tachée de goudron, son bonnet était chiffonné, ses bas et ses souliers pleins de vase. Mon oncle avait un habit percé aux deux coudes, une culotte usée aux deux genoux, les cheveux gras et un chapeau déchiré : à eux deux ils ne pouvaient disposer d'un écu. Tout

cela n'empêcha point Thomas de trancher du grand seigneur : il demanda, d'un ton de maître, la plus belle chambre et le meilleur dîner. L'aubergiste le regarda de la tête aux pieds, et lui tourna le dos en levant les épaules.

Mon oncle n'a jamais été endurant. Il réitéra l'ordre en élevant le ton et en menaçant le crâne de l'hôtellier d'un large et lourd couperet qu'il trouva sous sa main : celui-ci s'esquiva, et mon oncle monta l'escalier, tenant toujours sa jeune lady sous le bras. Il ouvrit toutes les chambres, choisit en effet la plus belle, et avança un fauteuil à Fanny, au grand étonnement d'un gros prébendier qui occupait l'appartement. Le propriétaire fit à mon oncle les représentations d'usage ; mon oncle lui répondit qu'il était trop heureux que milady voulût bien accepter sa chambre. Le prébendier répliqua avec humeur ; mon oncle le prit par les épaules, le mit de-

hors, et lui jeta sur le carré sa valise, sa robe de chambre de damas brun et des papiers qui étaient sur une table.

Fanny lui fit des observations sur la bizarrerie de ses procédés; il ne l'écouta point, et se mit en devoir de prévenir ses autres besoins. Il sortit, ferma la porte, mit la clé dans sa poche, rit en passant au nez du prébendier, et descendit à la cuisine, où il inspecta les casseroles qui bouillottaient sur les fourneaux. Le cuisinier venait de rentrer : il ne savait rien de ce qui s'était passé entre le maître et mon oncle, et il trouva très-mauvais qu'un inconnu découvrît ses casseroles les unes après les autres. Mon oncle le laissa dire et alla son train. Une chose l'embarrassait : il ne connaissait pas les goûts de Fanny. Il ne voulait pas l'engager à descendre, de peur qu'elle ne voulût plus remonter. Il prit le parti de lui porter toutes les casseroles. Il en tenait deux de chaque main

et il allait les monter : le cuisinier se fâcha tout de bon, et voulut reprendre ses fricassées. Mon oncle n'entendait pas perdre de temps en explications : il lui vida sur la tête une matelotte d'anguilles, et, pendant que le cuisinier hurlait et se débarbouillait, mon oncle, en deux ou trois voyages, rangea dix à douze casseroles autour du fauteuil de Fanny. La jeune femme ne pouvait tenir à tant d'extravagances ; elle parla raison, mais parler raison à Thomas, c'est vouloir blanchir un nègre. Il répondait à tous ses raisonnemens qu'il fallait qu'une femme comme elle dînât et dînât bien.

Elle n'en avait nulle envie. Les cris du cuisinier, les plaintes du prébendier et le désordre où mon oncle mettait la maison étaient bien faits pour ôter l'appétit à quelqu'un qui n'a pas de quoi payer son écot. Quelques services que lui eût rendus Thomas, elle pensait sérieusement à se séparer de lui quand

ue nouveau personnage vint dissiper la plus forte de ses inquiétudes.

C'était un usurier : il y en a partout. Il avait appris que le capitaine aurait au moins trente mille francs pour sa part de prise, et il venait lui offrir sa bourse, parce qu'il savait que les marins aiment l'argent frais et le paient aussi cher qu'on veut.

Il s'annonça à mon oncle, qui lui sourit en lui voyant tirer un petit sac plein d'or, qui l'embrassa lorsqu'il le lui offrit, et qui fit gaîment sa croix au bas d'un effet de huit mille francs à solder par l'huissier-priseur qui ferait la vente du navire anglais. Fanny se permit encore un mot sur l'énormité des intérêts: Thomas répondit qu'il ne pouvait trop acheter une somme dont elle avait le plus pressant besoin, et il reconduisit poliment son prêteur jusqu'à la porte de la rue.

Il était à peine remonté que l'auber-

giste parut, suivi d'un commissaire qu'il avait été prier de le débarrasser d'un gueux qui mettait son auberge en combustion. « Le voilà, s'écria-t-il en en-
» trant, le voilà, ce coquin et sa préten-
» due lady!... A la porte, canailles! — Ap-
» prends, maraud! répliqua Thomas,
» qu'un homme qui a pris un fort, ca-
» nonné une ville, enlevé un vaisseau,
» et surtout sauvé milady, a droit à tes
» respects, et en voici une dernière
» preuve, à laquelle tu ne résisteras pas. »
Il prend le sac par le fond, et arrose le parquet de deux cents louis qu'il renferme. « Eh bien! reprit Thomas, te voilà
» la bouche ouverte, le chapeau à la
» main, le dos ployé, et l'air aussi plat
» que tu étais insolent tout-à-l'heure!
» Allons, renvoie ton commissaire, rap-
» pelle tes filles de chambre, qui sont
» allées se cacher à la cave ou au gre-
» nier; qu'on mette la table, qu'on serve
» chaud, et, pendant que milady dînera,

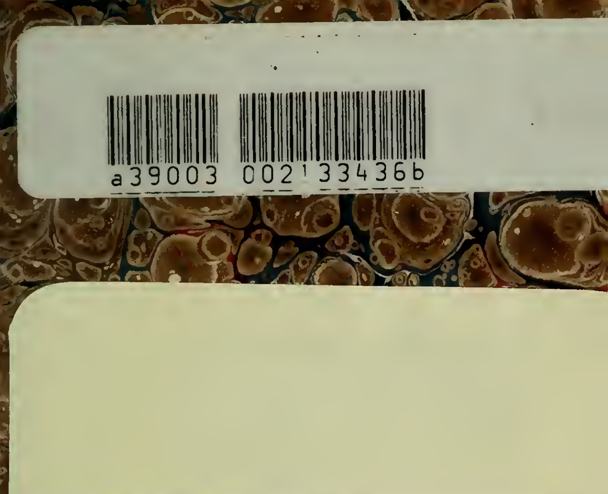
» qu'on aille lui chercher une coutu-
» rière et une lingère des plus expédi-
» tives du pays. Il faut que ce soir ma-
» dame soit mise comme la femme du
» bourguemestre. » Tout cela fut fait dans un tour de main.

On avait mis deux couverts; mon oncle en ôta un. Quelques instances que lui fit milady, il dîna à une petite table qu'il plaça en face de la sienne; mais le respect dont la jeune femme le pénétrait ne l'empêcha point de festoyer tous les plats.

Laissons mon oncle et milady à table, et, pendant qu'ils se remettent de leurs fatigues, trouvez bon, s'il vous plaît, que je reprenne haleine ; reposez-vous vous-même, et je rêverai demain aux nouvelles fadaises qui feront le sujet de mon troisième volume.

FIN DU SECOND VOLUME


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 002133436b

